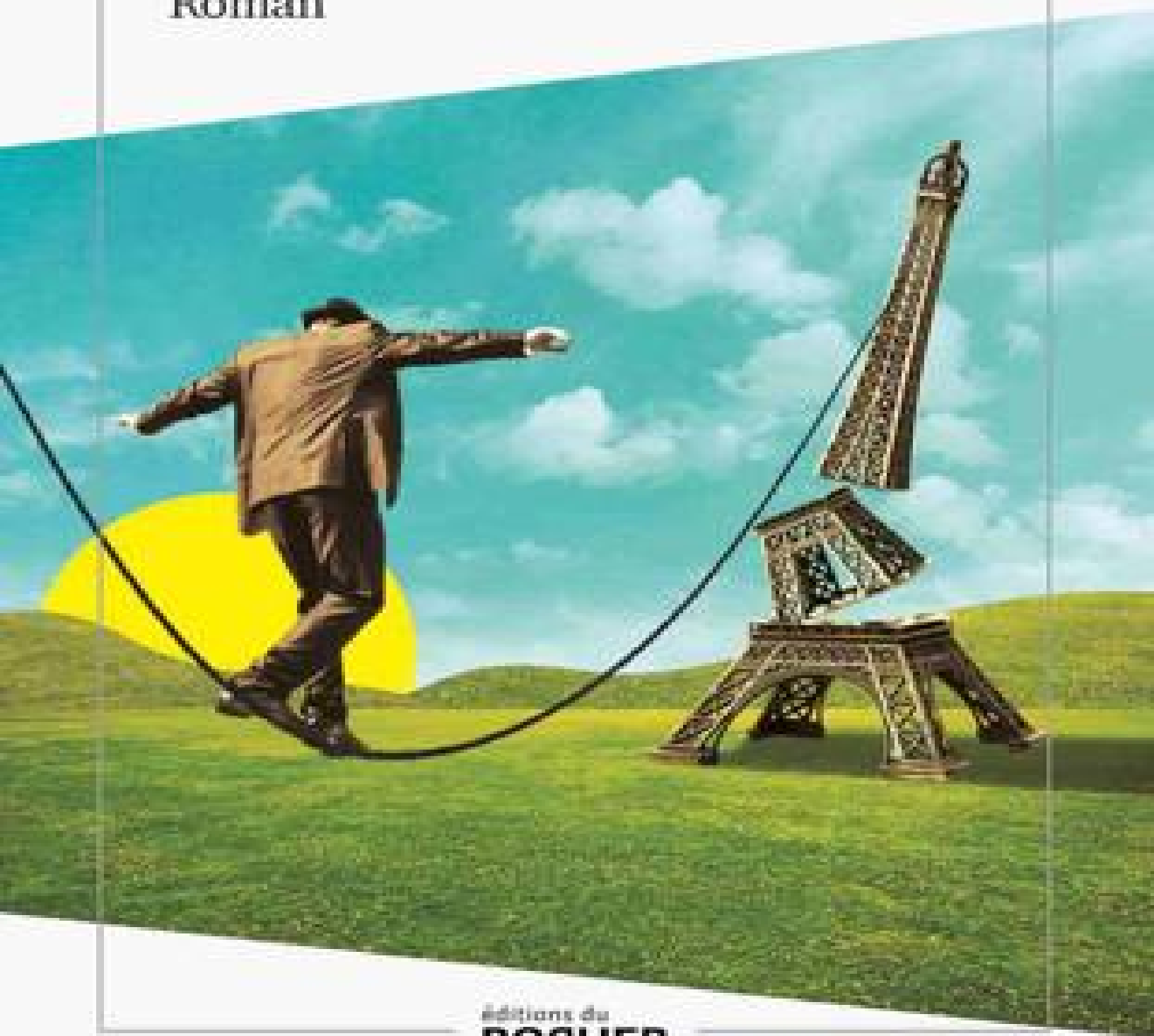


Jean-Claude Lalumière

L'INVENTION DE L'HISTOIRE

Roman



éditions du
ROCHER

L'invention de l'histoire

OceanofPDF.com

Du même auteur

Le Front russe, Le Dilettante, 2010 (Livre de Poche, 2012).

La Campagne de France, Le Dilettante, 2013 (Livre de Poche, 2014).

Comme un karatéka belge qui fait du cinéma, Le Dilettante, 2014 (Livre de Poche, 2015).

Ce Mexicain qui venait du Japon et me parlait de l'Auvergne, Arthaud, collection « L'esprit voyageur », 2016 (J'ai Lu, 2018).

Antoine Blondin – Duetto, Nouvelles Lectures, 2016.

Miss, Arthaud, collection « L'esprit voyageur », 2018.

Cabane en péril !, La Joie de Lire, collection « Hibouk » (roman jeunesse), 2019.

Reprise des activités de plein air, Éditions du Rocher, Monaco, 2019.

OceanofPDF.com

Jean-Claude Lalumière

L'invention de l'histoire

Roman

éditions du
ROCHER

OceanofPDF.com

Tous droits de traduction, de reproduction
et d'adaptation réservés pour tous pays.

© 2023, **Groupe Elidia**
Éditions du Rocher
28, rue Comte Félix-Gastaldi – BP 521 – 98015 Monaco

www.editionsdurocher.fr

ISBN : 978-2-268-10847-6
EAN Epub : 9782268108698

OceanofPDF.com

À Yannick Jaulin (1933-2021)

OceanofPDF.com

Chapitre I

À trois cents kilomètres à l'heure, le train traverse la campagne beauceronne figée dans son immensité. Sur la plaine, le soleil encore bas darde ses rayons dont la lumière rasante s'accroche à la rosée, qui ne l'arrête pas, lui donne au contraire plus d'ampleur. Magie de la diffraction. C'est le printemps et le vert tendre s'étend à perte de vue. Du blé partout. Du blé encore en herbe. Du blé en abondance qui vaut à cette région le surnom de grenier de la France. L'agriculture moderne, intensive, au service de la multiplication des pains. Une assurance contre la famine et les soulèvements populaires.

La grande vitesse sied à ce paysage hérité du remembrement dont il est l'expression la plus monotone. Sans le mouvement pachydermique des éoliennes, d'aucuns pourraient croire que rien ne bouge ici, ou si peu. La croissance des cultures pour seul mouvement. Invisible à l'œil du voyageur. Une abstraction pour mon esprit citadin. Périurbain, devrais-je dire. Selon les géographes et les aménageurs, c'est ainsi qu'il convient de qualifier ce qui n'est ni la ville, ni la campagne, ni même la banlieue. L'espace périurbain est un endroit où le champ des possibles se réduit à un carré d'herbe clairsemée menacé par le goudron des parkings. Je vis dans un lieu incertain, voué à disparaître, qui sera bientôt absorbé par la ville en expansion, où demeure dans un statut transitoire près d'un tiers des Français auxquels personne, ni les médias, ni les politiques, ni les pouvoirs publics, n'accorde beaucoup d'attention en dehors des campagnes électorales. Des crevards, une armée de réserve pour l'économie, la chair à canon du capitalisme et de la société de consommation. Rejetés loin des centres-villes par la pression immobilière, coincés là par les aléas économiques, financiers, boursiers, cantonnés aux marques génériques et aux premiers prix. Le *hard discount* et le *made in China* pour seul horizon. La frustration pour quotidien. Chaque fois que nous abordons ces sujets, Mansour s'empporte. « Et on leur reproche encore de coûter cher. Un pognon de dingue, comme il dit, l'autre... Qui peut s'étonner de les voir se rassembler

depuis quatre mois sur les ronds-points ? Mais à quoi aboutira toute cette agitation ? Tu peux me le dire ? À des promesses, comme toujours... »

Mansour a probablement raison. « C'est comme ça, depuis toujours, enchérit-il. Les autorités mentent et rien de mieux ne nous attend dans la vallée voisine. Inutile de se lancer dans l'ascension du col. Nous croiserons les mêmes miséreux arrivés au sommet, venant de l'autre versant, avec, dans le regard, la même certitude, la même colère d'avoir été trompés. »

Je n'ai pas compris pourquoi Mansour racontait cette histoire de vallée et de col. Nous étions à la médiathèque. Il m'a montré un livre, *Les Saisons* de Maurice Pons.

— Tu devrais lire ce roman, m'a-t-il dit.

Je venais d'enregistrer mes livres pour la semaine à la banque de prêt et j'avais déjà atteint le maximum d'emprunts autorisé.

— La prochaine fois, je lui ai dit.

Mansour a reposé le livre à sa place en soupirant. Il sait bien que je ne lis pas de romans. C'est une chose qui le désole.

— Tu devrais le lire, celui-ci. Moi, j'ai appris beaucoup grâce aux romans. Je connais la chaleur qui, au mois d'août, embrase dans un souffle les vallées d'Algérie quand vient le soir, je connais l'ambiance d'Alger les jours de victoire de l'équipe nationale de football, les voitures qui descendent des hauteurs de la ville dans un concert de klaxons et les Algérois qui se rassemblent et qui forment un cortège sur la rue Didouche-Mourad, je sais qu'Alger la blanche ne l'est qu'en façade, au premier regard lorsqu'on arrive par la mer, mais que l'ocre, le jaune, le brun et le rouge de la brique s'imposent ensuite au regard. Et pourtant, je n'y suis jamais allé. Grâce aux romans, j'ai aussi compris la colère de la jeunesse algérienne, de l'humiliation des célébrations de 1930 aux massacres de Sétif en 1945, cette colère qui a poussé mon père à rejoindre l'ALN dès 1954. J'ai lu le déchirement du départ forcé, que j'avais oublié. J'étais trop petit... Bref, j'ai compris qui j'étais. Lire des romans est la meilleure façon d'entendre parler de soi. De toute façon, c'est tout ce qu'il me reste pour combler les silences.

J'ai pris le train ce matin à la gare Mont-parnasse, celui de La Rochelle, et descendrai à Surgères, au milieu de la campagne charentaise. De là, un bus assure la liaison avec Marennes où demeure mon père. Un long périple. Le bus donne l'impression d'un retour au temps où la durée du voyage

préparait au dépaysement, où l'on se languissait d'arriver. Il fallait prévoir un casse-croûte. Un temps révolu. Malgré le trajet en bus, j'arriverai avant 14 heures à Marennes, et pourrai, je l'espère, déjeuner au restaurant de la place Carnot où se situe l'arrêt, ou sinon près du marché. Rien n'est moins sûr si tôt dans l'année. Hors saison encore. À pied, je rejoindrai ensuite la maison de retraite où réside mon père. Pour dormir, j'ai loué une chambre d'hôte non loin du centre. Confort réduit mais prix raisonnable.

Nous sommes vendredi. J'ai accompagné Valentin à l'école à 8 h 30. Sur le trajet, je lui ai rappelé que c'était Amélie, la mère de son copain Lucas, qui viendrait le chercher ce soir, que je devais m'absenter jusqu'à lundi et qu'il passerait le week-end avec sa mère, mais la seule question qui l'intéressait était de savoir si j'allais croiser la dame aux confitures. Il a terminé un pot de confiture de fraises ce matin et s'inquiète de voir notre réserve diminuer. « Il n'y a plus que trois pots d'avance », a-t-il insisté. Arrivé devant l'école, Valentin a filé dans la cour en direction d'un groupe de garçons, tout en criant à mon intention de ne pas oublier la confiture. Je l'ai rassuré de nouveau et, pressant le pas, j'ai gagné la gare pour rejoindre Paris par le TER de 8 h 45. Les confitures attendront mon retour.

La dame aux confitures, comme l'appelle Valentin, c'est Françoise que je retrouve plusieurs fois par semaine à la médiathèque. Pour compléter sa modeste retraite, elle prépare des confitures qu'elle vend sous le manteau. Elle promène toujours avec elle un chariot de courses en toile écossaise orange qui contient une douzaine de pots de sa production. Un client peut se présenter à tout moment. Françoise teint ses cheveux d'une couleur proche de l'orange de la toile de son chariot. Une couleur sans équivalent dans le règne naturel qui peut, sous une certaine lumière, évoquer un coucher de soleil publicitaire, un cliché de la Toscane sur lequel un graphiste stagiaire aurait abusé des filtres Photoshop. Une image rassurante qui m'a d'abord laissé penser à un geste marketing. Françoise est bien au-dessus de cela. Elle aime cette couleur, tout simplement. Pourtant, s'il ne s'inscrit pas dans une quête d'image de marque, l'orange de ses cheveux la rend facilement identifiable, de loin. Même dans la bibliothèque, les lecteurs l'abordent pour réclamer qui de la mûre, qui de l'abricot, qui de la framboise. C'est comme ça que je l'ai rencontrée. J'étais assis à la grande table, celle tout au fond de la médiathèque, où les lecteurs consultent la presse. Elle venait de s'installer en face de moi et s'apprêtait à lire l'édition du jour du *Parisien* quand un jeune employé est venu lui demander, en chuchotant pour ne

déranger personne, s'il lui restait de la gelée de groseille. Françoise a chuchoté, elle aussi, à l'oreille du jeune homme qui a éclaté de rire sans émettre le moindre bruit. Une scène à faire douter un malentendant du bon fonctionnement de son sonotone. Je me suis dit que la formation des bibliothécaires devait les préparer à cela. Une aptitude validée par un examen, j'imagine, où l'épreuve consiste en une mise en situation de communication silencieuse : orienter vers la section « Histoire égyptienne » sans prononcer un mot, ramener au calme d'un simple regard un groupe d'adolescents agités, donner son avis, positif ou négatif, sur un ouvrage en clignant des yeux... Personne ne maîtrise l'expression silencieuse mieux que les bibliothécaires. Entre eux, ils échangent sur des fréquences que seuls les chiens et les chauves-souris peuvent percevoir.

Françoise a plongé la main dans son chariot, en a ressorti la gelée convoitée, provoquant le sourire radieux du jeune employé.

— J'ai aussi de la fraise, a-t-elle soufflé. De la mara des bois.

Mais le garçon s'est contenté de son pot de groseille.

Alors qu'elle ouvrait son journal, je lui ai dit :

— J'en veux bien, moi, de la fraise.

— Vous avez raison, c'est la meilleure.

Ce n'était pas Françoise qui avait répondu mais l'homme qui, assis à côté de moi, lisait *Le Monde des livres*. C'est aussi à cette occasion que j'ai rencontré Mansour. C'était au début de mon chômage. Nous avons sympathisé ensuite, et nous nous retrouvons plusieurs fois par semaine, toujours autour de la même table, aux mêmes places, depuis ce jour-là.

Une éternité s'était écoulée, me semblait-il, depuis la dernière fois où j'avais couru pour attraper le train de 8 h 45. Bientôt deux ans que je fais partie de ceux qui ne sont rien. Avant cela, j'étais rédacteur dans une agence publicitaire. Vingt ans que j'exerçais ce métier. Depuis plusieurs mois, je ressassais le même discours chaque soir en rentrant de l'agence. Je n'aimais plus mon travail, ne m'entendais pas avec le directeur artistique recruté un an plus tôt, un jeune prétentieux qui me regardait comme un dinosaure lorsque je réclamaï des briefs plus précis. « C'est bon, Thomas, pas la peine de creuser, on en a assez », me répondait-il chaque fois, désinvolte, superficiel, trop pressé. Et je me retrouvais à plancher avec des orientations imprécises dans des délais toujours réduits. Ce que je proposais ensuite ne le satisfaisait pas. L'art de sucrer les phrases, comme disait le chef de pub

avec lequel j'avais débuté, requiert du temps, de la patience. Trop vagues, à l'image des directions données, mes slogans n'étaient pas percutants, le positionnement restait flou, mais les campagnes, sur internet désormais, fonctionnaient malgré tout. La publicité *online* était la nouvelle orientation de la direction. Sur le papier, l'idée ne tenait pas, mais, en ligne, l'idée importait peu. Quelques rudiments d'une psychologie de bazar dictaient des slogans médiocres. Les algorithmes assuraient le reste. Travailler ainsi ne m'intéressait pas. Nous aurions pu aller plus loin, réaliser un travail de qualité en amenant le client à bien préciser ses orientations, mais cela prenait du temps, demandait plusieurs rencontres, exigeait de s'intéresser à l'autre. Ce n'était plus cet état d'esprit qui régissait le métier. Seuls comptaient les chiffres, les affichages à l'écran, les clics, les résultats financiers.

« Ce n'est pas que je les néglige, je ne suis pas naïf, je sais bien qu'il faut que l'argent entre dans les caisses, les nôtres comme celles des clients, mais si l'on brûle les étapes, tôt ou tard, on passe à côté de la beauté de ce métier. On fait de la pub comme des machines, et même pour des machines. Rien de tout ce que nous avons produit ces derniers mois ne passera à la postérité. Tout cela n'a plus de sens », avais-je dit à Carine un soir après le dîner.

Pourtant, l'agence avait remporté quelques prix. Mais que signifiait gagner des prix dans un milieu où l'exigence artistique avait disparu au profit des indicateurs ? Fini les jingles qui claquaient à l'oreille. Plus de musicalité dans la phrase. L'époque où écrire un slogan publicitaire s'approchait de la poésie minimaliste était révolue.

Carine m'avait suggéré de négocier la fin de mon contrat. Comment imaginer que la fin de ce contrat mettrait en péril celui de notre mariage ? Le temps file et tout coule.

Au début de notre histoire, Carine habitait à Bussy-Saint-Georges, un appartement de trois pièces acheté sur plan, cinq ans plus tôt, alors qu'elle débutait dans la vie professionnelle et que la ville nouvelle sortait de terre, construite pour les jeunes cadres qui travaillaient pour beaucoup de l'autre côté de la capitale, dans le quartier de La Défense. De nombreux chantiers annonçaient l'arrivée prochaine de nouveaux habitants. La ville grandissait mois après mois. Un an après notre rencontre, j'avais quitté Paris et j'étais venu m'installer avec elle. Mes collègues de l'agence n'avaient pas compris cette décision. À l'époque, de la fenêtre de la chambre, on pouvait

apercevoir au loin, au-delà des constructions en cours, l'autoroute A4. Quand soufflait le vent du sud, il portait jusqu'à nous les vrombissements des voitures qui filaient dans un flot incessant sur la voie rapide. La dernière fois que Carine et moi avons traversé Bussy, nous étions passés devant l'immeuble où se trouvait son appartement. Par curiosité seulement, car nous n'avions aucune nostalgie de notre vie là-bas. Les arbres avaient grandi sur l'avenue devant la fenêtre, et les immeubles en face, achevés depuis longtemps, offraient à la vue des occupants actuels le crépi clair de leurs façades de carton-pâte. Le parc d'attractions de Disney se situait à quelques kilomètres de là, mais on avait l'impression que les décors commençaient avec les villes nouvelles environnantes. Du préfabriqué, démontable à l'envi, à peine résistant aux intempéries, semblait-il. À la naissance de Valentin, nous avons décidé de vivre dans une maison avec un jardin. Cela voulait dire partir plus loin de Paris encore. Mes collègues ne comprenaient toujours pas.

Je comptais parmi les employés les plus anciens de l'agence, les mieux payés aussi. L'opportunité de me remplacer par un jeune diplômé aux exigences salariales moindres, prêt à tout pour entrer dans le moule, était trop belle. Mes patrons ont rapidement accepté cette proposition de rupture conventionnelle. Exit le vieux, chargé de famille qui plus est. À quarante-six ans, je n'étais toujours pas à la tête de l'équipe des rédacteurs. Ni ma hiérarchie ni mes collègues ne considéraient mon expérience comme un atout, au contraire. Les apparences leur donnaient raison. Lors d'une formation à l'utilisation des réseaux sociaux imposée par la direction, il m'avait fallu créer des comptes sur les différents réseaux abordés pendant les séances. J'avais un compte Facebook que je n'utilisais jamais, mais pas pour Instagram et Twitter. Le formateur nous avait demandé de poster une photo au hasard sur Instagram. Dans mon téléphone, j'en avais trouvé une du chat des voisins, un chat persan qui vient parfois nous rendre visite. Le formateur nous avait demandé de publier cette photo en l'accompagnant de hashtags, si possible en anglais, pour améliorer sa visibilité. Je m'étais exécuté : #chat #chatpersan #cat #persiancat #persianlover... Il n'avait pas fallu longtemps avant que je ne reçoive une douzaine de sollicitations, de la part d'amoureux des chats bien sûr, mais aussi de quelques types à grosse moustache, des cousins bodybuildés de Borat qui affectionnaient les poses lascives dans des vêtements trop petits. À l'évidence, #persianlover me classait parmi ceux dont les fantasmes érotiques se dissimulaient dans les

salles de sport des faubourgs de Téhéran. J'ai supprimé mon compte Instagram après la formation.

Le monde avait changé, moi pas. Je n'étais qu'un élément parmi d'autres, touché par l'obsolescence programmée. Dispensable. Personne ne m'a retenu.

J'ai démissionné au début de l'été, sous le soleil. Le jardin, les barbecues (je pense avoir cuisiné tous les aliments qui pouvaient cuire sur un barbecue et même certains qui n'y étaient pas destinés, avec plus ou moins de succès pour ces derniers, je dois l'admettre), les dîners sur la terrasse, l'activité de Carine au ralenti en cette saison, Valentin qui n'avait pas école : cela ressemblait à des grandes vacances. Septembre est venu me rappeler la réalité de ma nouvelle vie, imposant de nouveaux rituels, au rythme de l'école de Valentin et des repas à préparer (les mauvais jours m'ont obligé à délaissé le barbecue, ce qui, je crois, était un soulagement pour Carine). Un rythme qui ne me laisse que peu de temps libre. Valentin pourrait déjeuner à la cantine, mais je tiens à m'occuper de notre fils. C'est aussi pour ça que j'ai tout plaqué.

Lundi, je l'attendrai à la sortie de l'école. Ce soir, Carine ira le chercher chez la voisine, après son dernier cours. C'est la première fois que je les laisse seuls tous les deux. Carine en profitera pour faire le point, m'a-t-elle dit, réfléchir à nous deux. « Il serait plus juste de dire à nous trois », lui ai-je fait remarquer. Elle a haussé les épaules sans rien dire. Cette réponse non verbale m'a blessé, davantage que si elle m'avait envoyé bouler, et sur le coup, je me suis demandé si Carine n'avait pas suivi une formation de bibliothécaire avant de me rencontrer.

J'espère ne pas effectuer ce voyage pour rien. J'aurais dû commencer mon enquête en questionnant mon père, bien sûr, mais j'avais promis à ma mère de ne jamais lui parler de l'épisode qu'elle m'avait révélé. J'avais neuf ans lorsqu'elle m'avait raconté cette histoire, et elle m'avait fait jurer de ne jamais aborder ce sujet avec lui. « Il en a toujours honte et ne veut plus en entendre parler », s'était-elle justifiée. Plusieurs fois l'envie de m'entretenir avec lui de ce qu'il convient de nommer une péripétie familiale était venue et, chaque fois, je m'étais mordu les lèvres pour m'en empêcher, me remémorant l'avertissement de ma mère : « Si tu lui parles de cette histoire, tu vas lui faire de la peine. » Alors j'ai ravalé mes questions. Jamais je n'ai rompu cet absurde serment. Même après la mort de ma mère

il y a cinq ans. Cette affaire n'était pourtant pas un secret. Elle était même de notoriété publique. Certains en avaient tiré des livres, des films, et elle ressurgissait régulièrement dans la presse. C'était un marronnier, un sujet qui servait à combler les creux éditoriaux, une histoire sensationnelle dans laquelle la victime, mon arrière-grand-père, passait immanquablement pour un crétin. Et c'est sans doute pour cette raison que mon père ne voulait plus en entendre parler. Comme si la honte de s'être fait gruger d'une manière aussi grossière s'était transmise d'une génération à l'autre.

OceanofPDF.com

Chapitre II

Dans les médias, le chômage n'est jamais abordé sans sa courbe. C'est beau une courbe, c'est arrondi, sinueux, féminin. Une douceur. Ça donne envie de se laisser glisser, de se lover dans ses creux, de se blottir tout contre. Dans la vraie vie, le chômage, même voulu, se révèle une cassure, un virage serré au bord du précipice, une chute. La courbe du chômage est collective. Empilées, les milliers de petites cassures individuelles s'estompent, disparaissent dans la courbe.

Quand je me suis retrouvé au chômage, j'étais perdu. Le vide. D'un seul coup. Alors pour m'occuper, je m'étais mis en tête de ranger le garage dans lequel il n'était plus possible de garer la voiture depuis longtemps. J'étais entré là-dedans dès le deuxième jour, comme un explorateur. C'est fou le fatras qu'on peut garder, les empilements que l'on crée. Il m'a fallu deux semaines pour dégager les trois quarts du garage (les trois quarts seulement, car une trouvaille a fini par me distraire), deux semaines pour ménager un passage qui permet à présent d'avancer sans risquer de disparaître sous un éboulement. Deux semaines parce que je voulais trier, ouvrir chaque carton, inspecter le contenu pour ne passer à côté d'aucun trésor. Rien d'extraordinaire en fin de compte dans cette archéologie domestique. Des vêtements, de Valentin pour l'essentiel, comme un témoignage de sa croissance, des livres, des pots en verre pour les conserves que nous pourrions préparer, du matériel de camping, de ski, de plage, de randonnée. Nous sommes parés à toutes les formes de vacances. Nous possédons certains accessoires en plusieurs exemplaires. La plupart n'ont servi qu'une seule fois. Neufs, quasiment, et obsolètes. Les fabricants proposent des équipements toujours plus performants. Et nous renouvelons le matériel à chaque nouvelle occasion. Il existe toujours des tentes plus faciles à monter, des skis qui glissent mieux, des chaussures de randonnée plus légères. Six voyages à la déchetterie, l'habitable chargé jusqu'au toit (il y en avait même sur le siège passager), pour un résultat qui n'est guère satisfaisant malgré le passage ménagé jusqu'au fond du garage. Il faudrait jeter encore, se

débarrasser de tout ce qui n'a pas servi depuis plus de deux ou trois ans. Mais selon Carine, c'est justement quand on les jette que ces objets se révèlent utiles. Un service à fondue, une table à tapisser, un pied de lampe... J'ai quand même réussi à balancer pas mal de vieilleries, avec la validation de Carine pour un bon tiers, dans son dos pour le reste. Je n'en suis pas fier. Comment pouvais-je savoir qu'elle tenait tant à ce pied de lampe passé de la cave de Bussy-Saint-Georges au garage de notre pavillon ? Il y a quelques mois, elle est revenue des courses avec un abat-jour parfait pour le compléter enfin. J'ai dû lui avouer que nous ne l'avions plus depuis longtemps. Il appartenait à sa grand-mère, m'a-t-elle appris.

Vider ce garage était un petit voyage dans le temps. Des madeleines de Proust sur toutes les étagères, au fond de chaque carton. C'est comme ça que j'ai retrouvé le magnétophone argenté que j'avais eu pour mes quatorze ans. Il dormait là, lui aussi, depuis de nombreuses années, carton non déballé depuis notre emménagement dans cette maison. Avec le magnétophone, une collection de cassettes : des albums de Joy Division, The Sisters of Mercy, Killing Joke, Depeche Mode, New Order, The Stranglers... Adolescent, j'écoutais exclusivement ces groupes ou presque, tous issus des années soixante-dix et quatre-vingt. Mes goûts n'ont guère évolué depuis. Quelques groupes m'ont intéressé ensuite mais ils sont rares : The Divine Comedy, Pulp, Radiohead dans les années quatre-vingt-dix. Après, je me suis désintéressé de l'actualité musicale, revenant toujours aux morceaux qui rythmaient mon adolescence et demeurant très exigeant. Une fois, j'avais rompu avec une fille parce qu'elle avait acheté le dernier album de Björk.

J'ai branché l'appareil, glissé une cassette des Cure à l'intérieur. PLAY. Un souffle léger d'abord, la bande de plastique transparent passait sur la tête de lecture, puis un souffle plus prononcé, la bande magnétique, et enfin les premières notes de *Killing an Arab*. Le son était dégueulasse. Dix années de garage, chaud l'été, froid l'hiver, n'avaient pas arrangé le matériel. Mais la musique était là, dans ce souffle particulier produit par le passage de la bande sur la tête de lecture. J'ai tout emporté dans la maison, le lecteur et la cinquantaine de cassettes qui l'accompagnaient. Je me suis installé au salon, oubliant le rangement du garage, laissant les quelques étagères inexplorées pour la prochaine fois. Je savais plus ou moins ce que contenaient les derniers cartons qui s'y trouvaient. Des affaires que mon

père m'avait demandé de garder quand il était entré en maison de retraite il y a cinq ans, quelques mois après la mort de ma mère.

J'ai vite compris que ce genre d'activités ne pouvait pas occuper le temps dont je disposais soudain. Désœuvré, je m'étais retrouvé à taper le nom de mes ex sur Google, par simple curiosité, pour savoir ce qu'elles étaient devenues. Malheureusement, je n'avais fréquenté que des filles au nom courant : Aurélie Dumas, Hélène Lebon (l'album de Björk), Marine Rocher... Des noms aussi communs que ceux que l'on peut lire en signature des courriers de prospection commerciale envoyés par les services marketing des sociétés bancaires, d'assurances ou spécialisées dans la vente d'abonnements à la presse. Sur l'écran de mon ordinateur s'étaient affichées des listes de résultats interminables, des dizaines d'homonymes, de tous les âges, de tous les horizons. Explorer ces résultats se révélait fastidieux et stérile. L'oisiveté s'imposait. Il me fallait sortir. Trouver un palliatif pour vaincre mon ennui, un ersatz régulier pour remplacer le travail. Je me suis donc inscrit à la médiathèque de notre ville. Depuis, je m'y rends plusieurs fois par semaine pour garder une sorte de rythme, une routine studieuse. Au début, je lisais la presse, me tenais informé sur mon univers professionnel avec la ferme intention d'y revenir un jour. Je consulte plus souvent les résultats sportifs que l'actualité du monde de la publicité désormais. Depuis plusieurs mois, j'y effectue aussi des recherches sur les péripéties de mon arrière-grand-père, avec l'aide d'une jeune bibliothécaire, Lina, qui travaille là depuis le mois de septembre dernier et qui s'est tout de suite intéressée à mon histoire.

C'est d'ailleurs elle qui m'avait fourni les articles de presse datant de l'entre-deux-guerres que j'étais en train de parcourir, le jour où Mansour m'a convaincu d'aborder cette histoire avec mon père. J'étais assis à notre table habituelle. Étalées devant moi, des photocopies de journaux des années vingt. Tous mentionnaient le nom de Victor Lustig, le plus grand arnaqueur de tous les temps. J'ai classé tous ces articles par date de parution. Bon nombre d'entre eux concernaient une affaire qui s'était déroulée en 1929. Victor Lustig et l'un de ses complices avaient été arrêtés puis condamnés par la 13^e chambre correctionnelle de Paris pour fabrication et usage de faux passeports. Je les ai écartés car postérieurs à 1926, l'année où mon arrièregrand-père et Victor Lustig s'étaient rencontrés. Ne me restaient que deux photocopies tirées de l'édition européenne du *Chicago Tribune*, sur lesquelles le nom de Lustig figurait au

milieu de longues listes. La première, datée du 22 juillet 1922, indiquait les noms des passagers débarqués à Cherbourg du *Mauretania*, paquebot appartenant à la Cunard, compagnie de transport transatlantique de voyageurs, parti le 15 juillet de New York et en route pour Southampton. Qui aurait l'idée de publier une telle liste aujourd'hui ? Les aéroports déversent quotidiennement des milliers de passagers. Celui de Roissy, avec ses 75 millions de voyageurs annuels, nécessiterait à lui seul l'édition d'un annuaire en 180 volumes. La deuxième m'intéressait beaucoup. Elle était datée du 4 juillet 1926. Intitulée *Resort arrivals*, elle concernait les arrivées dans les grands hôtels de Prague : parmi les résidents de l'Hôtel Savoy, figurait un certain Viktor Lustig, demeurant à San Francisco. La graphie changeait, mais j'étais convaincu qu'il s'agissait de mon homme. Enfin, j'avais trouvé une preuve du passage de Lustig en Europe à l'époque qui m'intéressait. Des semaines que je venais à la médiathèque, que je lisais des livres, consultais des sites sans rien trouver d'autre que des histoires rapportées, des anecdotes répétées sans être vérifiées. Pour la première fois, j'avais un document d'époque, une preuve.

Du coin de l'œil, j'ai vu Mansour s'installer à côté de moi. Il est à la retraite. Il vient à la médiathèque pour explorer la littérature des années d'après-guerre.

« Bien sûr, j'ai mes critères, m'avait-il expliqué, ce que je cherche d'abord, c'est une bonne histoire, bien écrite, mais ce n'est pas tout. Une bonne histoire ne suffit pas. J'attends qu'elle m'aide à comprendre la nature humaine, qu'elle me permette de déchiffrer l'énigme de l'existence. Un bon livre, c'est celui où l'on peut intégrer ses joies, ses chagrins pour mieux les vivre. Je veux des textes qui m'en apprennent sur moi. Je suis moins sensible aux écrivains qui veulent tout chambouler dans la langue. Je laisse ça aux spécialistes, aux normaliens. Moi, j'ai fait STAPS, tu comprends... » Mon regard d'incompréhension l'avait invité à préciser : « Sciences et techniques des activités physiques et sportives. Mon métier, c'était d'apprendre à courir à des collégiens, pas à voler dans les hautes sphères. Pour courir, il faut toucher terre, donner l'impression de l'effleurer si possible, mais sans jamais perdre le contact avec elle trop longtemps. C'est en s'appuyant sur elle que l'on avance. Faut pas croire, courir, ce n'est pas qu'une question de physique. Il y a une dimension métaphysique si l'on réfléchit bien... »

J'étais absorbé par la lecture de mes coupures de presse, mais j'ai noté que Mansour avait entre les mains l'édition la plus récente du *Monde*. Il peste souvent contre le bibliothécaire chargé de réceptionner la presse et de la mettre à disposition des lecteurs. En particulier le vendredi, quand doit arriver *Le Monde des livres* et qu'il ne le trouve pas à l'emplacement du quotidien en question. Ce saligaud s'en réserve la primeur, ne le libère que plusieurs jours après, l'oublie parfois sur son bureau. Il faut alors le lui réclamer. Mais ce jour-là, aucun motif d'insatisfaction. Mansour avait obtenu son Graal hebdomadaire. Il s'est lancé dans la lecture d'un article. J'ai décidé d'attendre qu'il le termine pour lui annoncer ma trouvaille, mais, lorsqu'il a enfin levé les yeux, il m'a demandé de lui garder son journal et s'est dirigé vers le rayon littérature. Plusieurs fois, il se l'était fait dérober, sans jamais trouver le coupable. Ce n'était qu'une mauvaise blague de Francky, un autre de mes amis de la médiathèque, qui, dès qu'il en a l'occasion, se plaît à remplacer le journal de Mansour par un exemplaire de *Modes & Travaux* ou de *La Revue du vin de France*. Mansour peste chaque fois, se plaint auprès des employés de la médiathèque, revient accompagné de la bibliothécaire en chef afin qu'elle puisse constater le méfait, retrouve son journal à sa place. Il s'excuse alors platement, ne comprend pas qui peut prendre plaisir à ce genre de plaisanteries douteuses. Francky intervient alors, comme s'il venait d'arriver à la bibliothèque, innocent, et demande ce qu'il se passe... Mansour m'a soupçonné d'abord. Mais la farce s'est répétée en mon absence.

En l'attendant, je regardais la photo qui illustrait l'article qui avait retenu l'attention de Mansour. Aucun risque que Francky ne surgisse de derrière les rayonnages pour subtiliser le journal de mon camarade. D'abord parce que le goût des canulars potaches lui était passé depuis plusieurs semaines. Ensuite parce que ce jour-là, il était convoqué au tribunal à la suite de son arrestation quelques mois plus tôt en marge d'une manifestation. Je le revois quelques jours après qui s'avance vers notre table de lecture. Trois jours que nous avons lu dans le journal le récit de sa mésaventure et que nous espérions de ses nouvelles. Trois jours que nous venions à la médiathèque pour l'attendre, parce que nous ne savions pas alors où il habitait. Nous ne nous fréquentons pas en dehors de la médiathèque. L'un de nous aurait pu disparaître du jour au lendemain sans que les autres en sachent jamais la raison.

— Vous connaissez l’histoire du père qui va chercher son fils à l’aéroport d’Orly et qui fait un détour par le quartier de l’Étoile pour voir comment se passe la manif des Gilets jaunes et qui crève à cinquante mètres d’un car de CRS ? a demandé Francky.

Quand Francky prend la parole, ça commence souvent ainsi. Vous connaissez l’histoire... ? Une seule fois, j’ai essayé de lui parler de l’histoire de mon arrière-grand-père, de mon obsession à vouloir comprendre ce qui lui était passé par la tête, comment il avait pu croire qu’il pouvait acheter la tour Eiffel. Pour toute réponse, il m’avait dit : « Tu connais l’histoire du type qui entre dans un bistrot avec une banane plantée dans l’oreille ? Le patron du bistrot, il se dit, tiens, voilà encore un tordu. Pas question de me laisser embarquer dans ses histoires. Je ne lui demanderai pas pourquoi il a une banane dans l’oreille. Le type commande une bière et la boit tranquillement, sa banane toujours dans l’oreille, sans rien dire, et il repart. Le lendemain, le même type revient, et il a encore une banane dans l’oreille. Et le patron se dit, il ne m’aura pas, je ne lui demanderai rien. Le type boit sa bière comme la veille, puis repart. Le surlendemain, pareil, et encore le jour d’après. Le cinquième jour, le type entre dans le bistrot et cette fois, il a une carotte plantée dans l’oreille. Alors le patron se dit, c’est pas vrai ! Cette fois, il faut que je sache. Il se dirige droit vers le type et lui demande : “Pourquoi vous avez une carotte plantée dans l’oreille ?” Et le type lui répond : “J’avais plus de bananes.” Tout ça pour dire que, parfois, tu ne peux pas tout comprendre. Certaines choses t’échappent... »

Depuis, j’évite d’en discuter avec lui.

L’histoire qu’il nous avait racontée ce jour-là, nous la connaissions. Nous avons tous lu l’édition du *Parisien* dans laquelle était relaté l’épisode.

En garde à vue pour un pneu crevé

Samedi dernier, Franck Hériat circulait sur l’avenue des Ternes, à Paris. Constatant qu’il avait un pneu crevé, il a arrêté son véhicule le long du trottoir à quelques mètres du carrefour avec la rue Poncelet. Franck Hériat a enfilé son gilet jaune et sorti son cric du coffre de sa voiture. À peine venait-il de s’exécuter, qu’un groupe de CRS, déployé à proximité, a fondu sur lui pour le plaquer au sol. Immobilisé par trois membres des forces de l’ordre, l’automobiliste malchanceux n’a pas eu l’occasion de s’expliquer.

Selon plusieurs témoins, les policiers auraient traîné l'homme sur la chaussée. « Il a essayé de leur dire qu'il n'avait rien fait, mais les policiers n'ont rien voulu entendre », rapporte un habitant du quartier sorti pour promener son chien et qui a assisté à la scène. « C'est sûr qu'il s'est énervé, précise un autre témoin, il s'est débattu, il disait qu'il ne pouvait pas être arrêté, qu'il devait aller à l'aéroport pour chercher son fils. » Un CRS l'aurait alors frappé violemment au sternum, lui coupant ainsi le souffle, avant de le plaquer au sol à nouveau. Ils l'ont ensuite menotté et obligé à s'asseoir contre un mur.

Franck Hériat fait partie des premières personnes interpellées lors de cette 5^e mobilisation des Gilets jaunes qui se déroulait à quelques mètres de là, sur la place de l'Étoile et l'avenue des Champs-Élysées, sans y prendre part cependant. Il a été déféré devant le juge pour participation à une manifestation non autorisée, port d'arme par destination, violence, rébellion et outrage à agent.

— Faut dire qu'avec un gilet jaune sur le dos et une manivelle à la main dans le quartier de l'Étoile, les apparences étaient contre toi, avait souligné Mansour.

Le plus dur, nous avait-il dit, avait été son retour au travail après sa garde à vue. Son chef l'avait convoqué dans son bureau pour lui signifier son licenciement. Une demande qui venait du directeur de l'hypermarché où il travaillait comme vigile depuis quelques semaines, lui avait précisé son chef.

— Et en plus, ces salopards ont foutu ma voiture à la fourrière. Plus de boulot, plus de bagnole. Et mon ex me dit qu'il est hors de question que j'accueille mon fils maintenant, que si je veux le voir, j'ai qu'à venir à Montpellier. Remarquez, je peux pas lui en vouloir, Léo a poireauté trois heures à Orly avant que les hôtes ne le mettent dans un vol retour. Sa mère a dû annuler son week-end à Barcelone pour venir le chercher en catastrophe à l'aéroport de Montpellier. Je me demande bien avec qui elle était... J'ai bien gagné ma journée, ça, je ne peux pas dire. Je crois que ça peut pas être pire.

Francky avait tort. Le pire est toujours possible. Tout cela n'était qu'un début. Francky avait déjà, et depuis longtemps, le sentiment de voir sa vie lui échapper. « Mais là, nous a-t-il dit quelques semaines plus tard, quand

les choses se sont encore gâtées pour lui, j'ai l'impression que, dans la descente, ma vie a enclenché la vitesse supérieure et que si je ne me réveille pas bien vite, je ne pourrai plus la rattraper. » C'est sans doute ce qui l'a décidé à réagir.

Ça s'est passé à la médiathèque il y a trois jours. Francky nous a rejoints à notre table habituelle, et à peine assis, il a déclaré :

— Je crois pas au Bon Dieu, moi, ni au paradis. Je suis pas comme Françoise qui va à la messe tous les dimanches.

— J'y vais plus, à la messe, s'est offusquée Françoise. Et puis, si tu veux savoir, j'y allais pour refourguer mes confitures à la sortie, pas pour leurs bondieuseries... Mais le curé m'a plantée il y a deux mois. À la fin de son sermon, v'là t'y pas qu'il annonce à l'assemblée qu'il a rencontré l'amour et qu'il va se marier. Oh là là, fallait voir leurs tronches à tous... Faut dire que c'était un peu le Freddy Mercury de la messe, ce curé. Il attirait du monde. Tu lui collais une cape, une vraie rock star. Et du coup, ce jour-là, j'ai pas vendu un pot.

— Il n'a pas été remplacé ? a demandé Mansour.

— Si, mais son successeur n'a pas la carrure, penses-tu. Un petit jeune sorti du séminaire. La chasuble est trop grande pour lui. Résultat, les fidèles se sont éparpillés dans les paroisses voisines. Je peux pas faire la tournée des églises pour récupérer ma clientèle. C'est foutu. Et croyez-moi, ça me fait un sacré trou dans la trésorerie...

Francky donnait des signes d'impatience, la jambe agitée sous la table. Il a coupé court à la discussion.

— Eh bien justement, c'est de ça que je voulais vous parler, de trésorerie. Et ce que je voulais dire, c'est que je suis pas du genre à attendre en espérant que la vie sera meilleure après la mort.

Francky était remonté comme un coucou sous amphétamines. J'ai voulu le détendre.

— Ça dépend. Après la mort de qui ?

En vain, Francky était tout à son affaire et a poursuivi :

— Je vais braquer ce connard. Lui faire payer un max de blé. Et après ça, je me barre dans le Sud. Je vais rejoindre mon fils.

À l'évidence, Francky avait trouvé un moyen de reprendre sa vie en main. Devant nos regards interdits, il a compris qu'il allait devoir donner quelques explications. Pour tout avouer, au début, j'ai cru qu'il plaisantait.

OceanofPDF.com

Chapitre III

Tours-Saint-Pierre-des-Corps, Poitiers, bientôt Niort puis enfin surgira Surgères. Je sors mon cahier et relis les notes prises depuis le début de mes recherches. Rien de très consistant hormis la liste des résidents de l'Hôtel Savoy à Prague durant l'été 1926. Mais qu'en faire ? J'ai lu qu'après avoir arnaqué mon arrière-grand-père, Victor Lustig se serait réfugié en Autriche, puis serait revenu à Paris pour répéter son mauvais coup. Il aurait échoué alors, sa deuxième victime ayant porté plainte après avoir réalisé l'arnaque dont il avait été victime (pourquoi mon arrière-grand-père n'avait-il pas porté plainte ?), et aurait embarqué au Havre sur un paquebot en partance pour New York, échappant ainsi in extremis à la police. Prague n'est pas en Autriche, certes, mais l'Empire austro-hongrois n'a été démantelé qu'à la fin de la guerre 14-18. La confusion quant à la géographie de l'Europe centrale durant les années vingt est à prendre en compte. Sur les pages que je feuillette, des dates et des noms glanés au fil des lectures sur internet et quelques références de livres et de films, parfois épuisés. Lina m'a aidé à en trouver certains. Ses conseils sont précieux. Sans elle, j'en serais encore à parcourir des ouvrages trop généralistes en espérant y dénicher des indices sur les mésaventures de mon aïeul. Bien loin d'éclaircir son histoire. Même quand je cherche mes clés, je commence systématiquement par la mauvaise poche. Et sans Mansour, je ne serais pas dans ce train, mais à la médiathèque, assis au même endroit que d'habitude.

Mansour est revenu avec un volume. J'avais toujours les yeux fixés sur le portrait de l'écrivain dans le journal.

— *Les Saisons* ! a-t-il annoncé en tirant doucement le journal vers lui. Le journaliste dit que c'est son meilleur roman. J'ai déjà lu un livre de cet auteur, *Le Passager de la nuit*. Ils en avaient parlé dans *Le Monde des livres* l'année dernière et j'avais demandé à la bibliothèque de l'acheter. Un très bon roman qui racontait un voyage en voiture à travers la France et qui traitait de la guerre d'Algérie, tu t'en doutes.

— L’auteur, il ressemble un peu à mon père, je lui ai dit.

L’auteur, c’était Maurice Pons, disparu en 2016, était-il précisé dans les premières lignes. Pour illustrer l’article, une photo, un portrait de l’écrivain qui affichait un demi-sourire plein de douceur, mélancolique même. Il portait une casquette de marin et, je le devinais au col, un caban passé par-dessus un pull.

— Mon père s’était acheté les mêmes vêtements lorsque lui et ma mère étaient allés s’installer en Charente, près de l’océan, j’ai ajouté. Comme une panoplie pour sa retraite, alors qu’il n’a jamais mis les pieds sur un bateau.

Mansour a longuement regardé la photo de l’écrivain, son demi-sourire un peu triste.

— Il a une bonne tête, Maurice Pons, a-t-il dit.

Puis, après un silence, il a ajouté :

— Ça doit être un type bien, ton père. Mon père aussi, c’était un type bien, qui parlait peu.

J’ai abandonné la consultation de mes listes de passagers de bateaux, de résidents d’hôtels pour écouter Mansour. Je ne lui ai rien dit de ma découverte. Depuis que je le connaissais, bientôt deux ans, Mansour n’avait jamais mentionné quoi que ce soit de sa vie en dehors de la médiathèque.

— Tu sais que mon père était un harki ? a-t-il commencé. Les harkis ont appris à se taire. Parfois, mon père lâchait une phrase, pas souvent, sans prévenir, au détour d’une conversation sur un autre sujet. Il fallait les attendre, ces phrases, ne pas aller les chercher. Sinon, il se fermait. Il m’a fallu des années pour reconstituer son histoire. Son entrée dans les rangs du FLN alors qu’il sortait tout juste de l’adolescence, ses doutes nés dès la première heure, quand il avait appris qu’une femme, une Française, avait été abattue pendant une embuscade entre Biskra et Arris lors de la Toussaint rouge. Sa réticence face aux méthodes utilisées, les pressions sur les villageois des montagnes qu’on menaçait d’égorger. Sont venus alors les questions de ses compagnons quant à son engagement pour la cause algérienne, les soupçons de trahison ensuite, infondés, qui avaient pesé sur lui comme sur presque tous les jeunes venus d’Alger pour combattre avec le FLN. Tout ça à cause d’une basse manœuvre de l’armée française qui dressait des fausses listes de collaborateurs. La Bleuite. C’était le nom de cette opération secrète. Semer le doute dans les rangs des fellaghas et provoquer des purges. Voilà comment la loyauté de mon père a été remise en question.

Mansour a marqué une pause.

— Ils l'ont torturé. Ceux aux côtés desquels il combattait l'ont torturé. Tu te rends compte ? Mon père savait qu'ils le tueraient. Le FLN ne voulait prendre aucun risque. Au moindre doute, il fallait éliminer. Il le savait car il en avait vu beaucoup partir à l'interrogatoire et ne jamais revenir. J'ai cherché à savoir quels sévices lui avaient infligés ses bourreaux. Chaque fois, il était resté silencieux, les yeux dans le vague. La dernière fois, il était au bord des larmes. Je n'ai plus jamais posé de questions à ce sujet après ça. La seule chose qu'il m'a racontée sur cet épisode, c'est que ses tortionnaires l'avaient laissé pour mort parmi d'autres cadavres. On ne gaspillait pas de balles pour achever les traîtres. À la nuit tombée, il s'était enfui, avait gagné un hameau dont les habitants l'avaient recueilli et soigné. C'est là, dans cette *mechta*, quelques maisons accrochées à la roche, à l'abri des arbres, que pendant sa convalescence il avait connu ma mère. Une fois remis sur pied, il avait rejoint les rangs de l'armée française comme supplétif, il n'avait pas pu faire autrement. Ceux qui l'avaient torturé l'auraient tôt ou tard retrouvé. On dit toujours qu'il faut choisir son camp, mais ce sont les camps qui avaient choisi à sa place. Et c'est comme ça qu'il s'était retrouvé à combattre ses anciens compagnons d'armes, jusqu'en 1962 où il avait dit à ma mère qu'il fallait partir, que des militaires français pouvaient les faire passer en France. Rester, c'était mourir. L'histoire lui a donné raison. Des dizaines de milliers de harkis, leur famille parfois, ont été massacrés après le départ de l'armée française. Quand il se désespérait du sort qui nous était réservé en France, il disait qu'il aurait dû rester et mourir avec eux. Il avait cru en la libération de l'Algérie, il avait cru les promesses de la France, il avait cru échapper au pire. Il avait souvent cru et n'en avait tiré qu'une seule certitude : celle d'avoir été trahi chaque fois, par ses supérieurs dans le maquis, par les politiques français, par la France elle-même qui n'était pas ce qu'elle prétendait. Il ne devait sa vie qu'à quelques militaires qui avaient désobéi et sauvé clandestinement des frères d'armes qu'ils refusaient d'abandonner derrière eux, de livrer aux exactions d'un FLN vengeur. Mes parents et moi étions de ceux-là. Cela s'est joué à deux jours près, avait dit mon père. Partir sans réfléchir, sans rien emporter. Une hésitation, nous étions morts. Se sauver pour vivre en France, dans la rue, sur le trottoir, dans les bois sous une tente, brinquebalés d'un camp à l'autre. Nous en avons connu trois en huit ans. On nous avait promis la France, mais nous n'avions droit qu'aux camps. Nous avions un pays dont

on nous a privés et, en échange, des baraquements fragiles et des barbelés. Car au début, on ne pouvait pas en sortir, de ces camps. Toujours mieux que ceux qui sont restés en Algérie, égorgés, décapités, émasculés, violés, nez, oreilles et lèvres supérieures coupés, brûlés vifs, enterrés vivants, ébouillantés... Les hommes, les femmes et les enfants.

Un jour en rentrant de l'école -ce devait être à la fin des années soixante, mon père avait trouvé du travail chez Renault et nous avions quitté les camps -, je lui ai demandé ce que c'était qu'un collabo. Il m'avait expliqué. À l'école, il y en a qui disent que tu es un collabo. C'est vrai, Papa ? je lui avais demandé. Je me souviens de la tristesse dans son regard. Non seulement on l'avait trompé, mais, comme si cela ne suffisait pas, on lui crachait dessus désormais. Mon père est mort il y a trois ans. J'avais huit ans lorsque je lui ai posé cette question. Jamais je n'oublierai le regard de mon père ce jour-là. D'abord parce que c'était par ma voix qu'il apprenait ce que les autres pensaient ou du moins colportaient sur les harkis. Ensuite parce que ce regard résume à lui seul tout ce qu'il m'a transmis, son histoire et la souffrance qui l'accompagnait. Mon père était un type bien et la vie ne l'avait pas mieux traité pour autant.

Pourtant, il y en avait eu d'autres après, des promesses qu'il avait de nouveau accepté de croire et qui, parfois, ne l'avaient pas déçu. Comme celles du directeur de l'école. « Mansour est un garçon intelligent, mais surtout il a des aptitudes physiques que n'ont pas tous ses camarades de classe. Il court vite. Très vite. Vous devriez l'inscrire au club d'athlétisme. » Et c'est comme ça que je suis devenu champion départemental quelques années plus tard, puis régional, puis prof d'EPS. Certes, j'avais des aptitudes physiques, mais pas assez pour briller au niveau national. Mon père, lui, me voyait en successeur d'Alain Mimoun, dans ma spécialité. Mimoun était un coureur de fond. J'étais un sprinter. Il s'était pris à rêver de moi en champion de France, 100 mètres, 200 mètres, 110 mètres haies, peu importait, juste décrocher une médaille et partir représenter la France aux jeux Olympiques pour y triompher, bien sûr, comme Mimoun à Melbourne en 1956 qui avait battu le grand Zatopek. Cela aurait été sa revanche, je crois. Mais les derniers centièmes, ceux qui séparent du très haut niveau, sont les plus durs à grappiller. Quand il est mort, j'ai retrouvé dans sa chambre un classeur d'écopier, il y avait conservé tous les articles de la presse locale où mon nom apparaissait. Il savait à peine lire, tu sais. Sans doute une de mes sœurs l'a-t-elle aidé à collecter ces articles. Il avait

souligné mon nom dans chacun. À la fin du classeur, il y avait un dernier article. Enfin, pas vraiment le dernier, parce qu'il y en avait deux autres encore qui illustraient bien le déchirement dans lequel mon père a vécu. Le premier datait de septembre 1975. L'Algérie avait battu la France en finale des jeux méditerranéens. Au football. C'était la première fois que les deux équipes s'affrontaient depuis l'indépendance treize ans plus tôt. Trois buts à un. C'est une des premières fois où l'on a entendu le fameux « one, two, three, viva l'Algérie ! » C'était comme si le pays avait obtenu son indépendance pour la deuxième fois. L'équipe de foot algérienne y avait gagné son surnom, les Fennecs. Le deuxième article, toujours sur les Fennecs, concernait la victoire face à l'Allemagne en 1982. L'Allemagne de 1982, tu te rends compte. La France, avec Platini, Giresse et Rocheteau, n'avait pas réussi à les battre. Madjer et Belloumi, eux, l'avaient fait ! En tout cas, mon père n'avait rien gardé sur le match France-Algérie de 2001. Il n'avait pas aimé les sifflets pendant *La Marseillaise*, ni la pelouse envahie par les jeunes. Une honte, m'avait-il dit. Rien de plus. Le score, il s'en foutait pas mal.

Mansour digressait.

— Et l'autre article, dont tu parlais ?

— Ah oui, j'allais oublier... Il annonçait la retraite sportive du champion régional Mansour Guerbi, grand espoir de l'athlétisme français, à vingt ans à peine, et sa future carrière de professeur d'éducation physique dans l'Éducation nationale. Mon père avait entouré ces deux derniers mots, en rouge. Il ne m'en a jamais parlé, tu sais. Ma réussite à ce concours d'entrée dans la fonction publique d'État s'inscrivait dans la liste de mes victoires. Des siennes aussi. De l'Algérie peut-être. Enfin, c'est comme ça que je l'ai interprété. Après coup. Tout comme j'ai reconstitué son histoire. Je pense que, dans le maquis, il combattait dans les troupes du commandant Amirouche. C'est le plus probable. Amirouche dirigeait l'ALN dans la région où vivait ma mère. La Wilaya III, celle de Tizi Ouzou. Je t'ai déjà dit que ma mère était kabyle ? Mais je n'en suis pas sûr. Peut-être qu'il combattait dans la Wilaya II, dans le Djurdjura... Parler aurait tout arrangé. Pour moi au moins. Car savoir est important et j'aimerais savoir, tout savoir, plus que ce que disent les manuels d'histoire. Toi, tu peux encore demander à ton père. C'est une chance.

Ce jour-là, j'ai compris pourquoi Mansour s'intéressait à la littérature des années cinquante et soixante. Celle qui parle de la jeunesse de son père,

de la sienne aussi. On revient toujours explorer les forêts noires de son enfance, y retrouver le petit garçon resté là, égaré, oublié sur le chemin qui mène à l'âge d'homme. Mansour et moi avons cela en commun, ce désir de comprendre ce qui nous a construits.

OceanofPDF.com

Chapitre IV

Tout a commencé il y a quelques mois, un soir de septembre, quelques jours après la rentrée des classes. Je regardais les informations régionales sur France 3 quand Valentin s'est approché, son cahier de texte dans une main, une feuille de papier de format A4 dans l'autre. « Plus pratique, plus moderne et d'un design plus coloré, cette nouvelle gamme d'équipements facilitera la vie des usagers au quotidien. Décliné dans une palette de tons pastel, ce mobilier moderne égayera le paysage urbain et donnera même, à en croire Jacques Trivic, le maire de la commune, un petit air de fête permanent à la ville. Le chantier qui vient de débiter prendra fin au printemps prochain selon le responsable des services techniques de la municipalité. »

Installé sur le canapé, j'écoutais ce reportage sur l'installation d'un nouveau mobilier urbain, lampadaires, abribus, bancs publics et garages à vélos, dans la ville d'à côté, avec l'intérêt que l'on réserve à un voisin qui vous parle de la difficulté de se débarrasser des taupes, fléau des pelouses, ou des avantages et des inconvénients d'une motorisation diesel au vu de la récente augmentation des taxes sur les carburants. À l'écran, le journaliste concluait son sujet. Pour lancer la campagne de travaux, le maire avait convoqué la presse, démontant lui-même devant les caméras, avec l'aide d'un employé municipal, un banc public dont l'assise et le dossier avaient depuis longtemps disparu sous les graffitis.

Valentin a placé son cahier devant mes yeux, masquant ainsi la télé. L'institutrice avait donné pour consigne de remplir les cases de l'arbre généalogique distribué en classe (la feuille de papier A4). Les élèves avaient commencé le travail avec elle. Leur nom et prénom dans la case du bas, ceux des parents dans les cases au-dessus. Les cases suivantes étaient vides et devaient être complétées avec l'aide des parents.

Carine dispensait un cours de Pilates jusqu'à 19 h 30, comme chaque jeudi. Je me suis donc collé à la tâche. J'ai éteint la télé. Afin de nous ménager un espace de travail, j'ai empilé les magazines étalés sur la table

basse, poussé le plat décoratif rapporté de nos vacances au Maroc, notre dernier voyage à l'étranger avant la naissance de Valentin. Après, nous sommes partis moins loin, la Bretagne, le Pays basque, l'Auvergne... Carine dit que c'est une bonne chose, qu'il faut limiter nos déplacements afin de préserver la planète pour nos enfants. Je sais qu'au fond elle regrette cette époque où nous pouvions nous offrir des escapades à l'étranger. Parfois, profitant des offres des compagnies aériennes low cost, nous filions pour un week-end à Prague, Rome, Lisbonne. Il nous est arrivé de voyager, aller et retour, à Venise dans la même journée. Lever au petit matin, un samedi, décollage à 5 h 30 à l'aéroport de Beauvais, petit déjeuner sur la place Saint-Marc. Nous étions rentrés par le dernier vol, épuisés, avions passé le dimanche au lit pour récupérer. Impensable avec un enfant.

Dans la manœuvre pour écarter le plat, j'ai renversé la tasse de thé que je m'étais préparée dans l'après-midi, que j'avais oubliée là, que je n'avais pas vue évidemment. Partout dans la maison traînent des tasses oubliées, de thé, de café, de tisane. Je ne les bois qu'une fois sur dix. Je ne sais pas pourquoi je continue d'en préparer. Le contenu de la tasse s'est répandu sur la table, a coulé sur le tapis. Valentin a soupiré et filé vers la cuisine dont il est revenu avec un rouleau de Sopalin. Le tapis ne craignait rien. C'est un modèle bleu foncé venu remplacer le tapis artisanal berbère, souvenir du même voyage au Maroc, en laine blanche finement décorée de motifs géométriques noirs. Lui, trop clair, trop fragile, moi, trop maladroit. Nous n'étions pas destinés à vivre ensemble. Carine s'était résolue à le jeter le jour où j'avais préparé des Bloody Mary. J'étais arrivé de la cuisine avec un plateau, façon serveur. Avec un peu d'attention, j'aurais pu lire sur le visage de Carine l'imminence de la catastrophe. Je lui avais tendu son verre, le plateau s'en était trouvé déséquilibré, le mien avait terminé sur le tapis. Sans manifester d'autre réaction qu'un simple « je l'ai vu venir », Carine s'était enfoncée dans le canapé en sirotant son cocktail. Le week-end suivant, nous nous étions rendus dans un magasin Ikea pour acheter un nouveau tapis. Couleur foncée, fibres synthétiques étaient nos seuls critères. Plus rien à craindre des taches. Pourtant, nous n'avons plus racheté de jus de tomate après ça.

J'ai épongé le thé sur la table, puis Valentin et moi nous sommes enfin mis au travail. Nous avons commencé par mon côté. Mon père, Jean-Pierre, ma mère, Catherine. Valentin ne connaissait pas le nom de jeune fille de ma mère.

— Lagrange ? Comme une grange ?

— Oui, comme une grange. Les noms, le plus souvent, révèlent un lieu ou un métier.

— Et Poisson, c'est parce que Papi était poissonnier ?

Je m'appelle Poisson. Thomas Poisson. Pas facile à porter. À l'âge de Valentin surtout. Je me demande si lui aussi subit les moqueries de ses camarades à l'école, comme je les ai subies, et comme mon père les avait sans doute subies lui aussi. *Poisson, il sent le poisson, Poisson, il sent le poisson...* Tous en cercle autour en se pinçant le nez. Je n'en ai jamais parlé avec mon père. Pas plus avec mon fils.

— Papi n'était pas poissonnier, tu le sais bien. Il travaillait à la Poste, il était facteur. Mais sans doute un ancêtre, il y a longtemps, était poissonnier. Un arrière-arrière-arrière-arrière-grand-père. Ou pêcheur. Va savoir...

Valentin m'a demandé si le nom changeait quand on changeait de métier. Peut-être son questionnement venait-il du fait que je n'avais moi-même plus de travail et donc plus vraiment de métier. Allais-je devoir changer de nom si je trouvais un nouveau travail ?

— Non, tout cela a été décidé il y a longtemps et une fois le nom donné, on n'en change plus.

Sauf les femmes quand elles se marient, ai-je pensé sans rien en dire à Valentin. Les questions qu'il n'aurait pas manqué de poser auraient exigé de longues explications.

— Décidé par qui ?

— Par tout le monde. Les autres, les voisins, les habitants du village... Mais ce n'est pas vraiment une décision, plutôt quelque chose qui s'impose avec le temps. Enfin, je crois.

Valentin est resté sans rien dire pendant quelques secondes. Je voyais bien qu'il était en train de réfléchir.

— Donc c'est l'arrière-arrière-arrière (il comptait sur ses doigts) arrière-grand-père de Mamie qui habitait dans une grange ?

— Ou qui en possédait une. Une grange pour stocker les récoltes. Et c'est peut-être ce qu'on voyait en premier depuis la route quand on venait chez lui. Alors on disait « à la grange » lorsqu'on voulait indiquer à quelqu'un où il habitait. Et puis c'est resté, c'est devenu son nom : Lagrange.

Nous sommes revenus à l'arbre généalogique. Les parents de Carine. Christian et Sylvie. Chelminski.

— Ça veut dire quoi, Chelminski ? Je n'en savais rien...

— Tu demanderas à ta mère, lui ai-je dit. Pareil pour Mamie Sylvie.

Aparicio. Je ne connais pas davantage l'histoire du nom de jeune fille de ma belle-mère. Je devine le parcours de celui qui l'a introduit en France, son père, traversant la frontière franco-espagnole avec des milliers d'autres, des Lopez, des Ortega, des Hernandez, des Cabrafiga, pour fuir le franquisme et la guerre, avec femmes et enfants. Je connais la tragédie de leur accueil, les camps sur les plages du Roussillon et les conditions, à peu de chose près, identiques à celles que nous réservons aujourd'hui aux réfugiés venus de Syrie ou d'ailleurs. Identiques à celles que nous avons réservées aux harkis, accueillis dans les mêmes camps, ceux qui avaient aussi servi à parquer les Juifs durant la guerre. Mais le nom Aparicio signifie-t-il quelque chose ? Je devrais le savoir. J'aurais dû demander. Pareil pour Chelminski. Parce que c'est ce qu'on fait quand on s'intéresse aux autres. On pose des questions, on cherche à savoir, pour être plus proche encore, pour intégrer leur histoire à la nôtre. Pour que tout cela devienne notre histoire.

Nous sommes tout de même parvenus à ajouter quelques noms du côté de Carine. Pas tous. Pour le reste, il fallait attendre son retour. J'ai donc suggéré à Valentin de poursuivre de mon côté. J'ai réalisé alors que, depuis la naissance de Valentin, Carine et moi constituons le même côté, celui de notre fils. En regardant l'arbre généalogique, je me suis demandé quelles formes prendraient les branches de ce côté si Carine et moi venions à nous séparer, à refaire notre vie. Quelle place occuperaient les nouveaux venus, leur ascendance ? Quelle place occuperaient les enfants qui pourraient naître ensuite ? J'ai chassé ces pensées et j'ai dicté à Valentin les noms de ses arrière-grands-parents, mes grands-parents. Génération après génération, nous avons complété l'arbre. Pour chacun des noms ajoutés, Valentin me demandait leur métier. Je ne les connaissais pas tous, lui répondais lorsque je savais ou croyais savoir, par les histoires de famille et les indices qu'elles sèment. Il y en avait un cependant dont je ne pouvais ignorer l'activité. Mon arrière-grand-père paternel, André Poisson : ferrailleur. Pas n'importe quel type de ferrailleur. Un gros qui voyait les affaires en grand et négociait les métaux à la tonne, par dizaines et même par centaines de tonnes. Mais il n'y a pas d'autre mot pour qualifier son activité. Quelle qu'en soit l'ampleur, récupérer des métaux, en les glanant

parmi les rebuts ou en les collectant dans des quantités industrielles, pour les revendre ensuite, est le travail d'un ferrailleur.

Carine est revenue à cet instant. La porte d'entrée de la maison s'est ouverte et quelques secondes plus tard nous est parvenue une appétissante odeur de pizza. Trois boîtes empilées qu'elle rapporte chaque jeudi, comme un rituel. Elle les achète à un pizzaiolo qui a installé son camion à la sortie de la zone d'activités où se trouve la société de menuiserie spécialisée dans l'installation d'escaliers sur mesure dont le patron l'a engagée pour dispenser des cours de step à ses employés. La marche au service du *team building*. Les pas synchronisés pour favoriser la cohésion d'équipe. C'est un exercice où l'on fait du surplace, lui avais-je fait remarquer quand elle m'en avait parlé la première fois. « Ça ne les avance pas beaucoup... » Mon ironie l'avait agacée.

Avant son cours, elle commande deux pizzas, une Regina et une Quatre-saisons. Quand elle a terminé, elle récupère les deux pizzas auxquelles le pizzaiolo ajoute inmanquablement une pizza hawaïenne, sa spécialité, dit-il. Je crois qu'il en pince pour Carine. Elle ne veut pas lui avouer qu'elle n'aime pas la pizza hawaïenne. C'est offert de bon cœur, dit-elle. Résultat, cette pizza termine dans le frigo et Valentin et moi sommes obligés de la manger le lendemain midi. Pour ne pas gaspiller. La pizza hawaïenne est incompréhensible, un ornithorynque gastronomique, un assemblage disparate qui défie la logique élémentaire sans avoir toutefois la sympathie de l'inclassable animal. C'est un outrage à la gastronomie italienne, et même une raison suffisante de douter du bien-fondé de l'existence de l'humanité.

Quand il a entendu s'ouvrir la porte d'entrée, Valentin s'est levé pour accueillir sa mère. Il fallait manger les pizzas tant qu'elles étaient chaudes. Il a abandonné ses devoirs, l'arbre généalogique et le cahier de texte sur lequel il avait recopié la consigne de l'institutrice de son écriture encore hésitante. Ça m'a rappelé ma propre écriture à son âge, mon cahier de texte avec des pages de couleurs différentes, une pour chaque jour, des tons pastel mais différents de ceux du reportage au journal télévisé, comme délavés, un peu guimauve. Les onglets comme sur le carnet-répertoire dans lequel l'instituteur nous demandait de noter les mots nouveaux rencontrés au fil de nos lectures ou des autres exercices, avec la définition que nous allions chercher dans le dictionnaire posé sur son bureau. La seule raison pour laquelle nous étions autorisés à nous lever sans demander la

permission de notre enseignant. Lui aussi nous avait donné un exercice sur la famille. Il nous avait demandé de questionner nos parents, nos grands-parents, nos oncles et tantes, et de dénicher une histoire originale, extraordinaire peut-être, à raconter à la classe. C'est comme ça que j'avais entendu parler pour la première fois de cet aïeul ferrailleur qui avait acheté la tour Eiffel et auquel je consacre mon temps libre depuis plusieurs semaines maintenant, tentant de reconstituer son histoire.

Carine est entrée dans le séjour tandis que j'étais perdu dans mes pensées, le cahier de texte de Valentin toujours ouvert sur la table basse. Elle s'est agenouillée sur le tapis face à moi.

— Thomas ? Tu viens ? Tu finiras tes devoirs après le dîner.

Je suis sorti de ma rêverie, lui ai souri.

— Ta journée s'est bien passée ?

— Oui. Ce matin j'ai donné mon premier cours de zumba à des courtiers en assurance.

— À quoi leur sert de prendre des cours de zumba ?

— Le bien-être au travail est l'obsession du DRH.

— Le bien-être au travail est une supercherie de notre époque. Le travail est une obligation. Si on avait le choix, on irait à la plage, se balader en forêt, on construirait des cabanes et on ferait des barbecues avec des copains.

— En parlant de barbecue, Bruno s'est bien foutu de moi ce soir. En attrapant mon porte-monnaie dans mon sac, j'ai fait tomber la bombe de déodorant que tu m'as donnée pour remplacer ma bombe de défense au poivre.

« Pour nous les hommes », il m'a dit. J'ai dû lui expliquer pourquoi je me promenais avec une bombe d'Axe marine. La seule chose qu'il a trouvé à dire, c'est que ça pouvait toujours servir si je tombais sur un agresseur qui sentait la transpiration...

Les parkings des entreprises où Carine intervient sont le plus souvent déserts lorsqu'elle quitte les lieux. Pour se rassurer, elle avait acheté cette bombe au poivre qu'elle avait laissée sur la console dans l'entrée en rentrant des courses. Dans mon engouement pour le barbecue, je n'ai pas pris la peine de vérifier à quoi servait ce nouvel achat. J'ai cru que je pouvais l'utiliser pour assaisonner les saucisses que j'avais mises à cuire. À peine ai-je appuyé sur le pulvérisateur que le jet sortant de la bombe s'est embrasé. Mauvais réflexe, j'ai tout lâché dans le barbecue. J'ai vite réalisé

mon erreur et je me suis jeté à terre. Trois secondes après, sous l'effet de la chaleur, la bombe a explosé, fusant tel un missile vers le jardin des voisins et percutant à pleine vitesse la baie vitrée de leur séjour dont le verre s'est étoilé sous l'impact. Un motif géométrique magnifique, avais-je fait remarquer au voisin, lequel, d'un regard, m'avait signifié qu'il goûtait peu l'esthétique du hasard. Encore un qui s'est formé au langage non verbal, avais-je noté, commençant à soupçonner l'existence d'une société secrète.

En attendant de racheter une nouvelle bombe d'autodéfense, j'avais suggéré à Carine de prendre mon déodorant, pour tromper les agresseurs éventuels. Depuis, elle se promène avec et nos voisins ferment leurs volets chaque fois que j'allume le barbecue. Ils m'évitent même, me saluent de loin lorsqu'ils m'aperçoivent dans la rue avant de rentrer précipitamment chez eux ou de monter à la hâte dans leur voiture. Cela ne me dérange pas. Je les avais classés dans la catégorie des infréquentables dès notre arrivée dans le lotissement. Nous les avions invités à prendre l'apéritif afin de faire connaissance. Ils avaient apporté une bouteille de rosé-pamplemousse. Une boisson parfaite avec la pizza hawaïenne...

— Quand je pense que t'as failli nous faire tous sauter, a poursuivi Carine.

— Tu exagères...

— En tout cas, j'ai eu l'assureur au téléphone. Au début, il refusait de prendre en charge la réparation de la baie vitrée.

— Au nom de quel motif ?

— Il disait qu'il était clairement signalé sur la bombe qu'il ne fallait pas l'approcher d'une source de chaleur, encore moins d'un barbecue. Les assureurs sont des arnaqueurs eux aussi,

ai-je pensé. Ils cherchent toujours à se défiler au moment de payer.

— Je lui ai dit que c'était un accident, que la bombe était tombée dans le barbecue. Il a fini par accepter, mais j'ai dû user de mon charme. C'était pathétique.

Carine s'est relevée et je l'ai suivie vers la cuisine, abandonnant sur la table basse l'arbre généalogique.

— Thomas ?

Elle a parlé sans se retourner. J'ai cru entendre un soupir avant qu'elle ne m'interpelle.

— Oui ?

— Tu peux m'expliquer pourquoi j'ai les genoux trempés ?

Elle, autrefois si amusée par mes étourderies, montrait de plus en plus souvent des signes d'agacement à mon égard. C'était léger, imperceptible pour un néophyte, mais pour l'expert que j'étais, la fissure était déjà visible. Et cette fois, aucun assureur ne pouvait prendre en charge la réparation. Alarmante même, cette fissure pouvait bien s'ouvrir encore, devenir faille, et provoquer la dérive de nos deux continents.

Je n'ai pas répondu à Carine. J'avais noté que, pour la première fois, elle avait parlé du pizzaiolo en utilisant son prénom. Et la fissure s'est ouverte un peu plus encore.

OceanofPDF.com

Chapitre V

Francky ne plaisantait pas. Il avait même plutôt bien boutique son affaire de braquage. Il faut reconnaître qu'il avait de bonnes raisons de tenter ce coup de poker.

— J'en ai plus rien à foutre. Depuis mon arrestation, j'ai tout perdu : le droit de recevoir mon fils, mon job, ma bagnole. J'ai même réussi à me faire expulser d'un endroit où personne ne veut vivre. Ils m'ont tout pris.

Francky habitait un immeuble coincé entre une autoroute et une voie ferrée. Je ne sais pas lequel des deux, de l'autoroute ou de l'immeuble, a été construit en premier. Ce que je sais en revanche, c'est que les aménageurs ont démontré dans ce projet leur faible considération pour ceux qui allaient vivre là. Un appartement sur quatre est vacant.

— Pendant les quelques semaines où j'ai travaillé à l'hypermarché, a poursuivi Francky, j'ai eu le temps d'observer.

— Observer quoi ? a demandé Françoise.

— Les clients. Plus le mois avance et plus ils payent en espèces. J'ai sympathisé avec un gars de la compta pendant mes pauses café. Je lui ai dit ce que je voyais dans le magasin, les comportements des clients et notamment ce que je viens de vous dire. Et devinez quoi ? Ça l'a étonné. Parce que, selon lui, quelle que soit la date, la proportion de paiement en cash est toujours la même.

— Ben, t'es pas un très bon observateur alors... lui a fait remarquer Françoise.

— Au contraire. Réfléchissez bien. Ça veut dire que le cash n'arrive pas jusqu'à la compta. Je ne sais pas comment il se débrouille, mais le patron planque une partie de ses recettes en liquide et ne les déclare pas. Il fait du black, ce salaud.

— Et tu comptes faire quoi ? lui a demandé Mansour. Cambrioler son bureau ? Tu crois peut-être que le type garde cet argent dans un tiroir ?

— Me prends pas pour un débile... Je vais lui faire du chantage : soit il lâche la somme que je lui demande, soit je le balance au siège national.

Mon idée, c'est de lui préparer une belle mise en scène pour le faire flipper. J'ai déjà tout prévu. Je l'appelle un matin, juste avant l'ouverture, et je lui dis que je sais qu'il détourne une partie du liquide de la recette.

— Pourquoi juste avant l'ouverture ? Tu as peur de le déranger si tu appelles quand le magasin est ouvert ? lui a demandé Mansour, décidément très intéressé par cette affaire que je ne parvenais toujours pas à prendre au sérieux.

— Attends, tu vas voir. Donc je l'appelle et je lui dis que je sais tout, que je vais le balancer à la direction régionale si...

— Attends, nationale ou régionale, la direction ? l'a interrompu Mansour pour la troisième fois. Faudrait savoir quand même...

— Ça, j'avoue, j'ai pas encore cherché, a répondu Francky, mais c'est un détail que je réglerai plus tard. Donc, je menace de le balancer s'il me donne pas 50 000 euros.

— C'est tout ? ! suis-je intervenu. Tu vas risquer la prison pour 50 000 balles ?

— C'est pas assez ?

— Si tu veux être pris au sérieux, a renchéri Mansour, faut demander plus.

— 50 000 euros, ça fait quand même un paquet de pots de confiture, a dit Françoise.

— C'est juste pour m'aider à redémarrer, une fois que je serai à Montpellier. De quoi racheter une bagnole, louer un appartement et payer mes arriérés de pension alimentaire. Après, ça ira, je vais me débrouiller, repartir du bon pied.

— Bon, mettons, et tu feras comment pour qu'il te les donne, ces 50 000 euros ?

Francky a détaillé son plan. Et pour une affaire qui semblait relever d'une réaction de colère, irréfléchie, peut-être même pour frimer, montrer qu'il n'avait pas perdu la face, je trouvais ce plan sacrément bien ficelé.

Le contrôleur annonce au micro l'arrivée imminente du train à son terminus, la gare de La Rochelle. À ce nom, je sursaute. Je devais descendre à la gare précédente. Je me lève d'un bond, comme si cet élan, cette précipitation pouvait corriger mon erreur, et me dirige vers la plate-forme, attends l'arrêt du train en pestant. Mes mauvais réflexes de citadin pressé reviennent, s'imposent comme une nature profonde, inscrite en moi,

indélébile. La différence est que je suis capable aujourd'hui d'en percevoir le ridicule, de refouler ce comportement, de me calmer instantanément.

Sur le quai, je regarde les écrans d'information. Au lieu de repartir en arrière vers Surgères, je cherche plutôt le prochain TER au départ pour Rochefort. De là, je pourrai prendre un bus et rejoindre Marennes. Peu de chances d'obtenir une correspondance rapide en revanche. Les bus sont coordonnés avec les TGV, pas avec les TER. De plus, depuis le transfert du service des autocars à la nouvelle grande région, il y a moins de passages. Rationalisation, logique de coût, temps d'attente rallongés. La gestion administrative et budgétaire préserve la tranquillité de la campagne et des petites villes de province. La frontière avec l'ennui est ténue. Vivre aux confins de l'inactivité, de la torpeur et des variations météorologiques. Les cimetières y sont bien souvent les lieux les plus animés. Le reste du temps, la ville ressemble à un décor de cinéma inutile. Personne. Le hall de la gare de Rochefort vient confirmer l'impression que j'ai éprouvée chaque fois que j'ai traversé cette ville. Le guichet est désert, quelques distributeurs automatiques sont là pour faire patienter le voyageur en transit. Deux autres passagers sont descendus du train. Ils ont déjà disparu. Je suis seul. Personne n'a jugé utile d'installer ici un piano en libre-service comme on peut en voir un peu partout dans le pays. Il y a quelques années, il n'était plus possible de traverser une gare sans entendre une musique de Yann Tiersen, toujours la même, dont je ne connais pas le titre, mais qui était devenu le *Jeux interdits* de notre époque. Je ne voyage pas assez pour savoir si cela est toujours d'actualité.

Quand je consulte les horaires affichés à l'arrêt devant la gare de Rochefort, je découvre sans surprise que le prochain autocar passera dans une heure et demie. Je souris. Je me revois sur le quai du métro parisien il n'y a pas si longtemps, pestant devant le panneau digital qui affichait un temps d'attente de quatre minutes.

En face de la gare, un café. Je peux toujours y déjeuner en attendant. Je traverse la rue, pénètre dans l'établissement. La salle est déserte et j'ai l'impression de pénétrer dans un musée, une reconstitution pour amuser les touristes. Un guide pourrait m'accueillir, cela ne me surprendrait pas : « Imaginez, monsieur, qu'ici se pressaient par dizaines les consommateurs qui refaisaient le monde en buvant l'apéritif. Admirez au passage, posé là, sur le comptoir, le distributeur de cacahuètes. Il est d'époque ! La parole était libre ici et l'on s'emportait parfois, mais tout se réglait autour d'un verre.

On savait être en désaccord alors. » Le guide deviendrait alors grandiloquent : « Ce n'est pas la concorde qui soude une nation. » Et citerait Voltaire : « Je ne suis pas d'accord avec ce que vous dites, mais je me battrai jusqu'à la mort pour que vous ayez le droit de le dire. » C'est peut-être ce qui nous manque aujourd'hui, des lieux de discorde. Les réseaux sociaux ne remplaceront jamais les bistrots.

Un écran diffuse les informations de BFMTV, sans le son. L'actu en continu, le flux d'info permanent, à volonté comme l'eau courante. D'une ouverture derrière le comptoir, par laquelle on aperçoit la cuisine, sort une vieille dame. Je m'approche et demande s'il est possible de manger un sandwich. Elle acquiesce sans un mot.

— Jambon-fromage, c'est possible ?

— N'a pas, répond-elle.

— Pardon ?

— N'a pas de fromage.

— Ah. Alors jambon.

— N'a pas non plus.

— Pas de jambon, non plus... Vous avez quoi alors ?

— Rillettes ou saucisson.

— Rillettes, c'est bien. Avec des cornichons, si vous avez, s'il vous plaît.

— N'a pas, lâche-t-elle en disparaissant par l'ouverture derrière le comptoir.

Je m'installe à une table, regarde sur l'écran les images de ronds-points occupés par des manifestants, tandis que défilent en dessous des bandeaux annonçant une chute des cours à la Bourse de New York, un possible relèvement des taux d'intérêt par la Banque centrale européenne, l'incendie d'un immeuble vétuste en Seine-Saint-Denis qui a provoqué sept victimes, le recrutement d'un attaquant vedette par le PSG pour la somme de 45 millions d'euros... D'un coup, le son revient. Trop fort d'abord, puis à un volume raisonnable. Depuis le comptoir, télécommande à la main, la patronne me regarde.

— Pour patienter, précise-t-elle avant de disparaître de nouveau dans sa cuisine.

À l'écran, une journaliste en studio échange en duplex avec un reporter sur le terrain. Derrière lui, un rond-point vide. Le reporter n'a pas grand-chose à raconter, mais il occupe le temps de parole qui lui est donné. Mieux

vaut ne rien dire en direct que faire une révélation en différé. À l'arrière-plan, un homme passe, portant un panier pour les courses. Il s'arrête, sourit à la caméra en saluant de la main, puis reprend son chemin. Avant de quitter le champ de la caméra, il tourne une dernière fois la tête, tire la langue, éclate de rire et disparaît. Françoise, tirant son chariot à roulettes, aurait pu apparaître à l'écran à la place de cet homme, derrière ce journaliste. Elle aussi, comme beaucoup en France en ce moment, se rend chaque jour sur le rondpoint de l'échangeur à la sortie de l'autoroute près de chez nous. « C'est toujours mieux que de rester toute seule chez moi. » Françoise est mariée à un chauffeur routier dont elle n'a plus de nouvelles depuis 1978. Il a pris la route un lundi matin, en direction de l'Europe du Nord, le Danemark, mais elle n'est plus très sûre, lui a dit à vendredi et n'est jamais revenu. Après ça, elle s'est débrouillée toute seule pour élever son fils, qui ne vient la voir que très rarement. « La dernière fois, c'était à Pâques, l'année dernière. Cette année, il est pas venu. Il m'en veut pour son père. Il pense que c'est de ma faute s'il est parti. Il a peut-être raison. »

Françoise ne croit pas à cette mobilisation et dit qu'il n'en sortira rien, que les politiques finiront par les enfumer comme toujours, mais par respect pour Chantal, cette femme morte lors du premier rassemblement en novembre dernier, et pour tous ceux qui ont été victimes des violences policières, qui ont perdu un œil ou une main, elle dit qu'il faut continuer, y aller tous les jours, même si c'est juste pour dire bonjour aux camarades.

— Et puis mes confitures marchent bien sur le rond-point.

— Les manifestants ont besoin de douceur, lui ai-je dit.

— C'est sûr que c'est pas les CRS qui vont leur distribuer des sucreries, m'a-t-elle répondu en éclatant de rire.

À la télévision, un autre journaliste se tient debout face à la caméra, sur les Champs-Élysées. À ses pieds, la voie pavée. Il n'existe plus beaucoup de rues pavées à Paris. Le goudron les a recouvertes presque partout. Le macadam empêche les manifestants d'accéder à une source quasi inépuisable de projectiles. Les dernières grandes artères de la capitale qui sont encore pavées se situent dans les beaux quartiers de l'ouest parisien. Est-ce pour cela que les manifestants se rassemblent sur la place de l'Étoile plutôt que sur les places de la Bastille, de la Nation ou de la République, habituels lieux de convergence de la classe ouvrière ? Françoise dit que la classe ouvrière n'existe plus, que le communisme en est venu à bout. À l'écran s'affiche l'estimation des dégâts causés par les manifestations de

samedi dernier. La perspective d'un nouveau rassemblement samedi prochain inquiète les observateurs. L'économie du pays ne va pas bien. « Comportement irresponsable ! », s'emporte un commentateur. « Voilà ! » Par ce mot, la vieille dame accompagne mon sandwich qu'elle dépose devant moi sans plus de commentaire, pas même un bon appétit. Pourtant, un petit encouragement serait bienvenu. Pain blanc, rillettes un peu trop grasses. J'attaque mon casse-croûte sans conviction, commande un demi pour le faire passer en redoutant un nouveau « n'a pas ». La cafetière me l'apporte. Tout en la regardant approcher avec la lenteur que lui impose son âge avancé, je me demande si l'on peut dire « cafetière » pour parler d'elle. La féminisation des noms de métier est parfois un casse-tête. Les habitués doivent parler d'elle en l'appelant « la patronne du... » (je ne sais pas quel est le nom de ce bistrot). Peut-être l'appellent-ils « la mère Machin ». Mais il est peu probable, conclus-je tandis qu'elle dépose devant moi mon verre de bière, qu'un de ses clients la nomme « la cafetière ».

— Z'êtes chanceux. Mon fils est passé ce matin, a changé le fût. Seriez venu hier, n'avait pas.

Je mesure ma veine et savoure ma bière. J'avise une ardoise sur laquelle est inscrit *Crème caramel*, 3 €. Ce n'est pas à Paris qu'on peut trouver un dessert à ce prix-là. Lorsque je travaillais encore, je déjeunais dans un des restaurants situés à proximité de l'agence. J'étais toujours étonné de découvrir les prix des desserts inscrits à la carte. Rien à moins de 8 euros. Et encore, à ce prix-là, il ne fallait pas espérer autre chose que du fromage blanc. La moindre élaboration pâtissière s'envolait pour atteindre les prix réservés normalement au plat principal. J'en étais venu à penser qu'il existait un accord entre les restaurateurs et la chambre syndicale des diabétologues ou des nutritionnistes. À 3 euros, je me laisse tenter par un dessert, de grand-mère qui plus est.

— Il vous reste des crèmes caramel ?

Je lance ma question comme un jeton sur le tapis vert au casino. La roulette tourne, les jeux sont faits, rien ne va plus. Je redoute un nouveau « n'a pas ».

— Bien sûr, dit-elle avant de partir en cuisine.

Deux minutes plus tard, elle revient. Sur une assiette est posé un Flanby, toujours dans son pot en plastique.

— Je vous laisse retirer la languette pour le démouler, avec mes mains, j'y arrive plus.

Elle me montre ses doigts déformés par l'arthrose.
Je n'ose pas lui dire de remballer son flan de supermarché.

OceanofPDF.com

Chapitre VI

L'après-midi touche ici à sa fin quand le bus me dépose sur la place Carnot à Marennes. Vingt minutes plus tard, je pousse la porte d'entrée de l'Ehpad, file dans le couloir de gauche, celui qui mène à la chambre de mon père. C'est un bâtiment neuf où je ne suis venu qu'une fois, au mois de décembre dernier, juste avant Noël. Comme chaque année depuis qu'il vivait là, mon père avait déposé sur la table de nuit un petit paquet emballé dans du papier cadeau et orné d'un ruban. Il l'avait découvert en vidant sa maison après la mort de ma mère. Le dernier cadeau qu'elle lui avait acheté et qu'elle n'avait pas eu le temps de lui offrir. Dissimulé sous une pile de draps, le nœud en bolduc en était tout aplati. C'est un des rares effets personnels que mon père a apportés ici. Il le regarde, posé sur sa table de nuit, imagine ce que ma mère a bien pu lui offrir, se remémore leurs derniers échanges, y cherchant les indices qu'elle y glissait comme chaque année. Il ne trouvait jamais, m'a-t-il confié. Sans compter que désormais sa mémoire n'est plus très fiable. Une fois les fêtes passées, il demande à l'une des employées de le remettre à sa place dans l'un des tiroirs de sa commode, jusqu'à l'année suivante. « Vous ne l'ouvrez donc pas ? », demande alors celle chargée de la mission. « Pas cette année. Pas encore. L'année prochaine, peut-être... »

L'été dernier encore, mon père était logé dans un autre bâtiment, vétuste, voué à la destruction désormais. « Un jardin viendra le remplacer », m'avait dit l'une des employées lors de ma dernière visite. Pour l'heure, il obstrue la vue depuis les chambres qui lui font face. Mon père est dans l'une d'entre elles. Je me souviens de photos sur les murs de l'ancien bâtiment, dans le couloir principal, celui qui menait à la salle commune. Des photos de tournage, un film avec Gérard Depardieu et une vieille actrice dont je connaissais le visage mais pas le nom. Françoise, incollable sur le cinéma, pourrait à coup sûr la nommer. Les résidents avaient joué les figurants, ceux qui le souhaitaient du moins. Mon père avait refusé. Sur les murs de ce nouveau bâtiment, il n'y a rien. Le lieu n'a pas encore d'histoire.

Quand j'entre dans sa chambre, celle-ci est vide. Le dénuement dans lequel vit mon père m'étonne une fois encore. Je frappe à la porte de la salle de bains, pas de réponse. Je pousse la porte.

— Papa, tu es là ?

Personne. Je regarde autour de moi. Aucun objet personnel, pas même une photo. À croire que personne n'occupe cette chambre. Je me précipite dans le couloir.

Une employée s'apprête à entrer dans la chambre voisine. Je l'interpelle. Elle a deviné ma crainte.

— Ne vous inquiétez pas. Votre père doit être au réfectoire. C'est bientôt l'heure de dîner.

Je regarde ma montre, à peine 18 heures.

— Le repas est servi à 18 h 30 mais ils ont tellement peur de le rater que certains s'installent dès 17 h 30. Suivez-moi, je vais vous y conduire.

Je trouve mon père attablé avec deux autres résidents. Ils ne parlent pas, ils attendent. La place en face de lui est libre, je m'y installe, le salue.

— Ah, tu es là ? dit-il.

Je ne l'ai pas prévenu de ma visite. Je viens le voir deux fois par an, à Noël et durant l'été. L'avertir de cette visite inhabituelle l'aurait sans doute inquiété.

— Oui, je voulais arriver plus tôt, mais j'ai eu un problème de train.

— Je ne t'attendais pas avant l'été. Qu'est-ce qui t'amène ? Il s'est passé quelque chose de grave ? C'est Valentin ? Carine ? Ne me dis pas que tu vas divorcer...

Il s'énerve, s'agite, s'emporte. Depuis quelques mois lui est venue cette inquiétude de voir mon couple se dissoudre. Il s'en est ouvert à moi lors de ma visite, l'été dernier. L'idée de la fin d'un amour lui est insupportable. Lui n'a connu que ma mère. Seule la mort est parvenue à les séparer. Il décline depuis. Rien entre Carine et moi ne laissait présager d'une séparation lorsque mon père a évoqué cette crainte pour la première fois. Je me demande à présent si le fait que mon père émette cette hypothèse ne l'a pas rendue possible. J'en ai parlé à Carine en rentrant le soir. Qui de nous deux a pris en lui cette mauvaise graine et l'a laissée germer inconsciemment ? Il serait trop facile d'en accuser Carine. Je ne dis rien à mon père de la situation qui est la nôtre. Elle m'a dit qu'elle allait profiter de ce week-end pour réfléchir. Il n'est pas nécessaire d'inquiéter mon père

avec mes problèmes de couple. Rien ne presse. Et rien n'est sûr encore. Carine s'éloigne, mais je ne l'ai pas perdue. Je ne crois pas.

Je prends sa main.

— Rien de tout ça, Papa. Je voulais juste te voir.

Il se calme alors. Regarde sa main dans la mienne. Il a tenu ma main à de nombreuses reprises durant mon enfance, comme je tiens aujourd'hui celle de Valentin quand je l'accompagne à l'école. Mais c'est, je crois, la première fois que j'ai ce geste pour mon père. J'ai oublié la dernière fois où il m'a tenu la main. Un jour viendra où Valentin lâchera la mienne. Ce jour comptera. Je m'en souviendrai probablement jusqu'à la fin. Mon fils l'oubliera comme j'ai oublié. Je n'ose demander à mon père si lui s'en souvient. L'âge a rebattu les cartes de sa mémoire. Lui poser la question pourrait le perturber. Et puis la plupart des dernières fois ne se révèlent qu'a posteriori, reviennent à la mémoire de manière impromptue. Rarement a-t-on la chance de vivre ces instants en pleine conscience de la fin qu'ils portent. On les croit inscrits dans une continuité, ils ne sont que le dernier maillon d'une chaîne vouée à la rupture. La chaleur du corps de Carine quand elle se blottit contre moi en cherchant le sommeil. L'aurais-je vécu différemment, ce moment, si j'avais su qu'il ne se reproduirait peut-être jamais ? La dernière fois que j'ai déposé un baiser au creux de son poignet, que sa main s'est glissée dans mes cheveux, que j'ai respiré l'odeur de sa nuque... Ces gestes dont elle me prive depuis plusieurs semaines déjà.

— Vous voulez manger ici ?

C'est l'employée qui m'a accompagné jusqu'au réfectoire qui s'adresse à moi. Ce n'est pas l'habitude, mais elle sait que j'arrive de loin.

— Il y a un plateau-repas en trop.

Je ne peux refuser la perspective d'effacer le souvenir du sandwich et du Flanby de mon déjeuner.

— Je ne voudrais priver personne, lui dis-je un peu gêné.

— Oh, vous ne risquez pas, me répond-elle en inclinant légèrement la tête.

Je reprends soudain conscience du lieu où je me trouve. Ce plateau n'est plus destiné à personne. Je remercie l'employée. Quelques minutes plus tard, un homme approche, poussant un chariot sur lequel se trouvent les plateaux-repas. Il en retire le couvercle en plastique avant de les déposer devant les pensionnaires. Il adresse un mot à chacun, les carottes râpées qui rendent aimable, qui font les cuisses roses plaisante-t-il avec une dame qui

fait mine de s'en offusquer. Beaucoup ne réagissent pas à ses commentaires ou à peine du coin de l'œil, mais il ne se décourage pas, les sollicite malgré tout, ne se départit pas de sa bonne humeur. Il me dit que je suis un peu jeune pour résider ici, taquine mon père sur sa gourmandise, me conseille de surveiller ma mousse au chocolat.

Mon père ne réagit pas, attaque son repas en silence. Je tente de lui parler, mais il ne lève pas les yeux de son assiette. Je regarde autour de nous. Personne ne parle dans le réfectoire. Certains me regardent avec curiosité, d'autres avec tristesse je crois, mais les vieux ont souvent les yeux tristes. Mon père n'échappe pas à cela. Ses yeux larmoient en permanence (il les tamponne à intervalles réguliers avec un mouchoir), son regard délavé a perdu de l'éclat. Il a tellement vieilli qu'il ne se ressemble plus et je peine à percevoir son visage sous les traces du temps. Les rides bien sûr, mais pas seulement, la gravité aussi. Tout de lui se casse inexorablement la gueule. Où est passé l'homme solide de mon enfance ? De mon côté, je lui ressemble de plus en plus, pas à ce qu'il est devenu, mais à ce qu'il a été, cet homme avec lequel j'ai grandi. Je me souviens précisément du matin où j'ai vu apparaître son visage dans le miroir de la salle de bains. Personne n'est préparé à cette apparition pourtant inévitable. C'était l'été où j'ai compris que les poches sous mes yeux n'étaient pas dues à la fatigue et qu'il faudrait m'y habituer, que dormir n'y changerait rien, que je reviendrais de vacances avec la même tête, le teint à peine un peu plus hâlé, que peu à peu je me rapprocherais du vieillard en face de moi, qui mange en silence et ne sourit plus. Je ne sais pas à quand remonte la dernière fois où je l'ai vu sourire. J'ai des souvenirs d'enfance, des éclats de rire, mais, là encore, la dernière fois n'est pas restée dans mes souvenirs.

Son repas terminé, mon père se lève et m'annonce qu'il est fatigué, qu'il veut dormir. Il ne veut pas que je l'accompagne jusqu'à sa chambre.

— Tu reviens demain ?

— Bien sûr.

Je le regarde s'éloigner, s'aidant d'une canne pour marcher, lui qui a parcouru de milliers de kilomètres à pied pour délivrer le courrier. Sa tête aussi dysfonctionne parfois. Je l'ai pourtant trouvé plutôt bien ce soir.

— Il va bien en ce moment.

Toujours la même employée. Elle semble lire dans mes pensées.

— Je reviendrai demain matin, lui dis-je.

— La matinée est consacrée à la toilette et aux soins, vous savez.

— Je viens de loin, je ne le vois pas souvent. Je ne suis là que pour le week-end, j'aimerais passer le plus de temps possible avec lui.

— Je comprends. Je ne travaille pas demain, mais je laisserai un mot sur le cahier de service pour prévenir mes collègues.

L'Ehpad est un endroit coupé du monde pour qui, comme mon père, ne sort plus. Ce qui se passe au-delà des murs de l'établissement est une abstraction. Me retrouver dehors me ramène à la réalité et au dilemme que Francky a posé devant nous voilà trois jours. Aucun de nous n'est taillé pour être un gangster, aucun de nous n'a commis le moindre délit, quelques contraventions tout au plus, le plus souvent pour stationnement gênant. Même Francky, le seul à s'être trouvé en garde à vue, et encore pour un pneu crevé au mauvais moment, au mauvais endroit, est un ange au regard du Code pénal. Alors basculer dans le crime, comme ça, sans prévenir, j'ai un peu de mal à y croire. Pourtant, Francky a tout prévu.

— Je me doute bien que le type ne me prendra pas au sérieux quand je lui demanderai l'argent, alors je lui dirai : « Regardez du côté des fruits et légumes, Monsieur le directeur », parce que depuis son bureau, il a une vue sur tout le magasin, vous voyez. Et là, bam ! J'appuie sur la télécommande, et l'étal de fruits explose dans une gerbe multicolore, comme un feu d'artifice multivitaminé, des fruits et des légumes jusqu'au plafond.

— Une bombe ? Non, mais ça ne va pas bien, Francky ? lui a dit Mansour. On va te prendre pour un terroriste. Et si tu tues un employé ?

— Aucun risque. J'y ai pensé, figure-toi. À l'heure où j'appellerai, ceux qui ont fait la mise en place du matin sont en pause et ceux qui font l'ouverture sont encore aux vestiaires. Le magasin est désert. Et puis c'est pas vraiment une bombe, plutôt un pétard.

— Soit. Et comment tu vas le poser, ton pétard ?

— La veille, juste avant la fermeture. Dans une pastèque.

— Pourquoi une pastèque ?

— Je dis une pastèque, mais ça peut aussi bien être une citrouille. C'est un détail.

— Oui, un autre... que tu étudieras plus tard, j'imagine. Et tu crois qu'ils vont te laisser entrer avec une pastèque ou une citrouille piégée dans le magasin ?

— Les gars ont déjà du mal à contrôler les sorties. Les entrées, c'est pas vraiment leur problème.

— Mais pourquoi le rayon fruits et légumes ? Tu pourrais très bien faire sauter un autre rayon.

— C'est une question de mise en scène. Il va y en avoir partout. Ça va leur prendre des plombes de tout nettoyer. L'ouverture sera retardée, ce qui fera rager ce salopard malhonnête.

— Le rayon farine ferait un bel effet aussi, je trouve, a dit Françoise.

— Pas con, le rayon farine, j'y avais pas pensé.

— C'est peut-être parce que tu es allergique au gluten ? suis-je intervenu.

— Tu peux toujours faire exploser de la farine de pois chiches, a ajouté Françoise.

— Un peu de sérieux, nous a dit Mansour.

— Le rayon farine, ça écarte le risque que la pastèque piégée soit découverte par un employé pendant le réassort.

— Parce que c'est possible, ça ? j'ai demandé.

— Oui, à la mise en place du matin, il y a pas mal de manipulations au rayon fruits et légumes. Y'en a beaucoup moins à la farine. Bien vu, Françoise.

— Bon, ça fait au moins un détail réglé... a conclu Mansour.

Francky a continué à exposer son plan et le rôle qu'il imaginait pour chacun de nous. Pour commencer, Mansour, le seul à avoir une voiture, sur le parking, prêt à démarrer.

— Tu as bien une voiture, Mansour ?

— Oui, oui.

— Françoise, tu seras chargée de récupérer la rançon au rayon papier toilette. C'est là que je lui dirai de déposer l'argent. C'est le seul rayon sans caméra. Qui irait voler du PQ ?

Ils ont tous ri. Et c'est à ce moment-là que j'ai réalisé qu'ils commençaient à y croire. J'étais le seul à douter, semblait-il. J'ai pensé à *L'Arnaque*, le film avec Paul Newman et Robert Redford, que j'avais visionné pour mon enquête parce qu'il était inspiré d'un coup monté par Victor Lustig à Montréal où il s'était réfugié pour échapper au FBI. Mais si j'avais pris plaisir à revoir ce duo d'acteurs, le film ne m'avait pas avancé dans mes recherches.

Le coup imaginé par Francky n'avait pas le panache de celui monté par Paul Newman. Mais je me suis figuré la liesse de la petite bande des arnaqueurs à la fin du film. J'avais envie d'éprouver ce moment de

satisfaction collective. Alors, sans vraiment adhérer à la démarche, mais pour ne pas rester sur le bas-côté, j'ai demandé :

— Et moi, je fais quoi ?

OceanofPDF.com

Chapitre VII

Quand je me présente à l'Ehpad le lendemain matin, deux employées sont avec mon père dans sa chambre. Il vient de terminer son petit déjeuner. L'une l'aide à se lever pour gagner la salle de bains tandis que l'autre débarrasse le plateau.

— Revenez dans dix minutes, me dit cette dernière en déposant le plateau sur un chariot stationné dans le couloir. Vous pouvez patienter dans la salle commune, c'est un peu plus loin, à droite.

Je n'ai même pas eu le temps de saluer mon père. Je m'installe sur une banquette. Une vieille dame dans un fauteuil roulant regarde un écran plat branché sur les informations. À l'image, encore un reportage sur les manifestants installés sur les ronds-points tandis qu'un commentateur explique à la journaliste qui l'a invité sur son plateau que cette mobilisation cache un mouvement de fond de l'extrême droite qui s'implante dans les zones périphériques, périurbaines, et accède peu à peu aux responsabilités. « Il suffit de regarder la carte du résultat des dernières élections départementales pour constater que la progression territoriale de l'extrême droite correspond aux zones où la mobilisation est la plus forte. » Et voilà, il suffit d'une affirmation que rien ne vient étayer, d'un raccourci malhonnête que la journaliste ne contredit pas, pour discréditer ceux qui manifestent. Des semaines que ce discours se répand. Je ne peux m'empêcher de penser à l'histoire du père de Mansour, au discrédit jeté sur les harkis, leur qualification de collabos. Ceux que la presse nomme les Gilets jaunes, masse anonyme, indifférenciée, sont les harkis de notre époque, ceux qu'on voudrait cacher, que l'on avait pris soin de reléguer loin des grandes villes, mais qui ressurgissent à présent, dérangeant, gâchent les perspectives des beaux quartiers de la capitale et l'ambition d'une France tournée vers l'avenir et la réussite. La France qu'on leur a promise, comme celle qu'on avait promise aux harkis, n'est pas pour eux. Pire encore, on sous-entend que c'est à cause d'eux si elle n'est pas encore possible. Des poids, voilà ce qu'ils sont pour le pays. La seule personne de mon entourage

qui prend part au mouvement ne pèse pas bien lourd pourtant. Je me demande ce que Françoise pense du discours tenu sur elle et ses camarades de rond-point.

Françoise a fait des ménages, comme on dit, jusqu'à l'âge de la retraite, mais avant cela elle avait travaillé comme ouvreuse dans un cinéma de quartier, à quelques centaines de mètres de la médiathèque. Elle s'est arrêtée de travailler quand son fils est né, m'a-t-elle raconté. C'était à la fin des années soixante. Quand elle a voulu reprendre son poste, dix ans plus tard, le cinéma avait fermé. Elle est alors devenue femme de ménage chez les particuliers.

Le cinéma avait été transformé en supermarché, lequel avait baissé le rideau quand l'hypermarché de la ville voisine avait ouvert quelques années plus tard. Il avait ensuite abrité un garage automobile pendant les années quatrevingt-dix. La mairie, qui a racheté l'immeuble quand le garagiste a pris sa retraite, s'apprête aujourd'hui à le remanier, en théâtre cette fois. Il avait été question d'y ouvrir un cinéma, mais le maire de la ville voisine, encore lui, a coupé l'herbe sous le pied du nôtre en autorisant la construction d'un multiplex dans la zone commerciale de l'hypermarché.

— De toute façon, j'aurais pas pu reprendre mon poste d'ouvreuse, j'ai plus l'âge de travailler, avait conclu Françoise. Et c'est pas plus mal, parce que j'en avais ras le bol du ménage chez les autres. Sans compter qu'il fallait aller de plus en plus loin pour en trouver, des ménages. Dans le coin, trouver des heures devenait difficile. Les gens qui peuvent payer sont pas nombreux. Ouvreuse, j'aurais pu continuer, mais les ménages, c'était plus possible.

Ce travail au cinéma n'avait occupé qu'une année ou deux dans son existence, mais elle en parlait toujours avec nostalgie. Je ne lui ai pas dit que les ouvreuses n'existaient plus et que les spectateurs se débrouillaient seuls désormais pour trouver leur place dans l'obscurité après avoir acheté un paquet de friandises et une canette de soda dans un distributeur automatique.

Lorsqu'elle avait appris le sujet de mes recherches, elle m'avait orienté vers un film qui pouvait m'intéresser.

— Tu sais que Claude Chabrol a tourné un film sur cette histoire ? Un court métrage sorti au début des années soixante, peut-être 63 ou 64.

— Tu travaillais déjà au cinéma ?

— Penses-tu... J'avais quinze ans et j'apprenais le métier de couturière dans un atelier. Un métier que je n'ai jamais exercé, au passage. Ça m'a vite cassé les pieds. Je ne cousais que des vestes et encore pas tout, que les manches. Ce n'est pas drôle quand tu réalises que des morceaux, que tu ne montes jamais une pièce entière. Mais pour revenir au film de Chabrol, je l'ai vu en spectatrice, avec ma copine Lucienne. Ça faisait partie d'une collection de courts métrages, tous diffusés ensemble. Tu trouveras ça facilement avec l'internet. Il paraît qu'on peut tout trouver avec ça.

Elle ne se souvenait plus du titre.

— Dis-moi, Poisson, comment tu sais que c'est ton arrière-grand-père qui a acheté la tour Eiffel à ce Lustig ?

— Ma mère me l'a raconté.

— C'était donc son grand-père ?

— Non, celui de mon père. Mais lui n'a jamais voulu en parler. Quand elle m'a raconté cette histoire, elle m'a fait promettre de ne jamais révéler à mon père que j'étais au courant. Il en a tellement honte. Quand elle est morte, j'ai essayé d'aborder le sujet avec lui. En vain. Il disait ne pas comprendre de quoi je parlais. Je n'ai pas insisté. J'ai laissé passer un peu de temps. J'ai remis le sujet sur le tapis un an plus tard quand il a décidé d'entrer en maison de retraite. J'étais descendu en Charente pour l'aider à vider sa maison. Mais là encore, le déni total. Et maintenant, même s'il acceptait d'aborder le sujet, c'est sa mémoire qui n'est plus fiable.

Les quelques indications que Françoise m'avait données suffisaient pour trouver sur internet le film dont elle m'avait parlé. De retour chez moi, j'ai allumé l'ordinateur et j'ai tapé « court métrage Claude Chabrol années soixante » dans le moteur de recherche qui a affiché d'emblée le film en question, six courts métrages sur Paris réalisés par Jean Douchet, Jean Rouch, Jean Daniel Pollet, Éric Rohmer, Jean-Luc Godard et Claude Chabrol. *Paris vu par...* titraient les différentes éditions du DVD à la jaquette tantôt blanche, tantôt bleue mais sur laquelle se détachait, inévitable, la silhouette noire de la tour Eiffel. Film à sketches, comme il était annoncé dans le descriptif. J'ai trouvé aussi un lien afin de visionner le film.

Le premier sketch mettait en scène une étudiante américaine un peu trop crédule qui se laissait abuser par un séducteur germanopratin ; le deuxième un couple qui venait d'acquérir un appartement dans le quartier de la gare du Nord. Vue sur le Sacré-Cœur et la tour Eiffel. Hélas, un chantier en

cours menaçait de les priver bientôt de cette vue, ce qui semait la discorde entre l'homme et la femme qui accusait son mari de s'être fait berner. Venait ensuite l'histoire d'une prostituée et son client où je ne percevais aucune arnaque. Les historiettes s'enchaînaient jusqu'à celle attendue, réalisée par Claude Chabrol comme me l'avait annoncé Françoise. Chabrol mettait en scène un couple bourgeois. Il campait lui-même le rôle du mari. Voici donc mon arrière-grand-père, me suis-je dit. De lui, je n'ai jamais vu de photographie et, par conséquent, il est fort probable que le visage du jeune Claude Chabrol (il devait avoir une trentaine d'années dans le film) s'impose désormais à l'évocation d'André Poisson. La scène se déroulait dans un appartement du quartier de la Muette. Sans doute le réalisateur avait-il changé de lieu pour répondre à la commande de ce film à sketches. On imaginait mal pourtant un ferrailleur exercer son activité dans le 16^e arrondissement. Chabrol avait aussi changé d'époque : le téléphone dans lequel parlait Stéphane Audran, la robe bras nus de la domestique, l'imperméable en vinyle que le garçon jetait négligemment en entrant dans sa chambre. À l'écran, les années soixante pointaient discrètement dans cet univers bourgeois qui semblait venir d'un autre temps et pouvait bien être celui des années vingt de mon aïeul. Mais pas de tour Eiffel, ni de Victor Lustig. Françoise avait dû se tromper, confondre avec autre chose, mélanger ces courts métrages sur Paris avec l'un des nombreux films qu'elle avait vus durant sa carrière d'ouvreuse et me lancer sur une fausse piste. Quelle image de Paris les réalisateurs ont-ils voulu transcrire sur la pellicule ? Peut-être la naissance du Paris que l'on connaît aujourd'hui avec son RER, en construction dans le sketch de Rohmer, qui permettra bientôt de rejeter à la périphérie les jeunes couples d'employés de bureau qui pouvaient encore à l'époque acheter un appartement dans le quartier de la gare du Nord, les artistes qui travaillaient alors dans le quartier Montparnasse, des ouvriers, tel ce garagiste du troisième court métrage, déjà exilés en banlieue. Paris qui attire et rejette à la fois, comme le montre l'un des courts métrages, reléguant rue Saint-Denis, non loin des Halles toujours debout, dans des chambres aux murs lépreux, les provinciaux fraîchement débarqués et les prostituées. Ces dernières sont aujourd'hui les seules à témoigner de ce Paris disparu. Paris qui trompe donc, gruge, feint, déçoit et rejette. Pire encore est l'image donnée des femmes dans ce film : victimes, capricieuses, vénales, menteuses, accessoires, oisives, dépendantes... Les hommes des années soixante (il n'y a que des réalisateurs au générique) portent un drôle

de regard sur leurs contemporaines. Et le tableau dressé du couple n'en est que plus misérable. Reproches, tromperies, mensonges, chamailleries... Le déclin de l'institution du mariage est en route.

Du jeune couple de la gare du Nord, cet échange me trouble.

ELLE : Tu vois ce qu'il y a de terrible dans le mariage, c'est qu'on ne peut pas s'isoler. Tu n'as plus de mystère pour moi. Quand je t'ai connu, je ne savais rien de toi. Je pouvais tout imaginer. Maintenant, je connais toutes tes qualités, tous tes défauts, je peux prévoir toutes tes réactions. Quand il n'y a plus de mystère, tu crois qu'il peut encore y avoir de l'amour ?

LUI : Écoute, je ne te comprends pas. Moi c'est exactement le contraire. Plus je te connais, plus je t'aime, justement, même tes petits défauts, c'est pas ça... Si tu réfléchissais un peu, au lieu de croire les bêtises que tu lis dans les magazines, au lieu de rêver à la Grèce, à Tahiti, je t'assure, si tu réfléchissais, tu réaliserais que tu n'es pas si malheureuse que ça.

Quelques jours plus tard, j'ai dit à Françoise qu'elle m'avait mis sur une fausse piste. Très vite, j'ai dû reconnaître que je m'y étais engagé tout seul en regardant le mauvais film. Le titre du film dont elle m'avait parlé lui revenait enfin : *Les Plus Belles Escroqueries du monde*.

Ce même jour, à Lina qui s'enquêrait de l'avancée de mes recherches, j'ai raconté comment je m'étais retrouvé à visionner un film qui n'avait rien à voir avec l'objet de ma recherche, mais que j'avais trouvé intéressant pour ce qu'il disait de son époque.

— Attention de ne pas tomber dans une trappe, m'avait-elle dit. C'est un piège bien connu des chercheurs. Ce qui n'empêche pas que beaucoup se prennent les pieds dedans et sombrent. On soulève un truc, on trouve une piste, on la suit, on creuse et on finit par s'y enliser. Et jamais on ne termine sa thèse.

J'ai senti comme un regret dans ses propos. J'aurais dû lui poser des questions, m'intéresser à elle. Au lieu de ça, je lui ai parlé de moi.

— Je connais bien le problème. Quand je me suis retrouvé au chômage, la première chose que j'ai faite, pour m'occuper, c'est de ranger mon garage. J'étais bien avancé, et puis je suis tombé sur une boîte remplie de vieilles cassettes. J'ai retrouvé mon vieux magnétophone aussi. Du coup, je me suis mis à écouter les vieux morceaux de mon adolescence, et je n'ai jamais terminé le rangement du garage.

Elle m'a regardé un peu interloquée d'abord, puis a éclaté de rire.

— J’ai cru que vous étiez sérieux.

Je n’ai pas compris pourquoi elle avait dit ça, alors j’ai souri. J’aurais dû lui demander si elle avait abandonné ses recherches et quel en était le sujet au lieu de raconter cette histoire de garage sans intérêt. Il était trop tard pour cela. J’ai enchaîné avec ce qui m’amenait à elle ce matin-là et je lui ai dicté le titre du DVD qui m’intéressait, *Les Plus Belles Escroqueries du monde*, qu’elle a enregistré sur son ordinateur. Je suis reparti sans rien ajouter, de peur de poursuivre mon histoire de magnétophone et de cassettes, de lui parler des groupes que j’écoutais quand j’étais adolescent et qu’elle ne connaissait probablement pas. Je n’avais pas envie de mettre en évidence notre différence d’âge.

À l’écran, le fil d’actualité a laissé place à un jeu télévisé. La musique du générique, simple et entraînante, semble remplir la pièce. La vieille dame dans sa chaise roulante tient dans sa main la télécommande. Elle me regarde en souriant :

— C’est l’heure, dit-elle.

Je me lève, me dirige vers une étagère où sont rangés des livres, collection disparate probablement constituée d’ouvrages abandonnés par les familles après le décès de leur parent. Ce sont essentiellement des best-sellers, des éditions de France Loisir ou du Grand Livre du mois et quelques albums de grand format parmi lesquels je repère un livre sur la tour Eiffel, des photos. Dans mon dos, une voix m’annonce que mon père est prêt, que je peux y aller. L’employée poursuit son chemin en poussant son chariot jusqu’à la chambre suivante. J’emporte le livre.

Chapitre VIII

Dans sa chambre, mon père, assis sur un fauteuil, m'attend.

— La fille qui s'occupe du petit déjeuner m'a prévenu que tu étais là.

Je l'embrasse, pose l'air de rien le livre sur la tour Eiffel sur le bureau à côté de lui.

— La tour Eiffel... commence-t-il. Tu sais que je n'y suis jamais monté ?

Ma basse manœuvre fonctionne. C'est lui qui amène le sujet.

— Ah bon ? Mais pourquoi ?

— Comme toujours, on se dit qu'on aura bien le temps plus tard et finalement on n'y monte jamais. Pourtant, je peux te dire que j'en ai porté dans mon sac, des cartes postales de la tour Eiffel. Mais jamais je n'y suis monté.

Ça ne peut pas marcher aussi simplement. Il va falloir l'aider.

— Dire qu'on en était presque les propriétaires...

— Oui, on l'est tous un peu puisqu'elle appartient à la ville de Paris. Hier soir, j'ai vu les chats. Ils étaient là devant ma fenêtre. Tu sais qu'ils passent tous les soirs, juste après le dîner.

Je comprends pourquoi mon père m'a quitté si vite hier soir. J'ouvre le livre sur la tour Eiffel, le feuillette.

— C'est quand même une sacrée construction, lui dis-je.

Il regarde par la fenêtre.

— Ils vont la démolir, aménager un jardin à la place. Ce sera mieux pour les chats.

Il mélange les deux sujets. Je tente cependant de rétablir la discussion.

— Avec tous les touristes qui la visitent, ça m'étonnerait qu'ils la démolissent. Plus personne ne songe à démonter la tour Eiffel depuis les années vingt. Nous savons cela mieux que quiconque, tu ne crois pas ?

— Je ne te parle pas de la tour Eiffel. Je te parle de l'ancienne bâtisse, celle que nous occupions avant.

Il pointe du doigt vers la fenêtre.

— Ah... oui, un jardin, ce sera mieux.

— Surtout pour les chats, insiste-t-il.

Il parle beaucoup des chats, de leurs rituels, du rendez-vous avec eux chaque soir, quand il entrouvre la fenêtre et passe la main à l'extérieur pour les caresser. Mais il ne les laisse jamais entrer. C'est interdit.

— Enfin, voilà, dit-il, c'est toujours la même chose.

Cette dernière phrase le laisse pensif. J'hésite à lui poser sans détour la question qui me brûle les lèvres et pour laquelle j'ai entrepris ce voyage. Je m'apprête à la formuler mais il prend la parole et déclare :

— C'est long de mourir...

Que répondre ?

Je le quitte deux heures plus tard, le laisse rejoindre le réfectoire pour le déjeuner. Nous n'avons pas cessé de discuter. Plus précisément, je n'ai pas arrêté de lui raconter ma vie, Valentin et son école, ses camarades, Carine et ses cours de gym, mes amis de la médiathèque, enjolivant le tableau, évitant tout ce qui pouvait lui paraître négatif. Cette tentative de lui remonter le moral m'a demandé un immense effort. Je suis épuisé et ne suis pas certain d'avoir amélioré quoi que ce soit. Lors de mes précédentes visites, je me contentais de suivre les aléas de ses incohérences, contournais ses trous de mémoire sans trop y prêter attention, lui tenais compagnie quelques heures sans être totalement présent. Une partie de mon esprit divaguait déjà vers le lendemain, vers la fin des vacances et le retour au bureau. Je quittais mon père sur le constat que son état ne s'arrangeait pas, retournais à ma vie sans plus y penser. Comme un mauvais fils.

En partant, je croise l'employée d'hier soir.

— Je croyais que vous ne travailliez pas aujourd'hui ?

— Je viens rendre visite à ma tante, lui consacrer un peu de temps. Quand je travaille, je ne trouve jamais un moment pour discuter avec elle. Comment ça s'est passé avec votre père ?

— C'est compliqué d'avoir une discussion cohérente avec lui.

— Pourtant, il va bien en ce moment.

— Alors c'est peut-être moi, dans ce cas.

Et c'est vrai que je ne vais pas bien en ce moment. J'ai beau donner le change, je ne trompe personne. Et surtout pas Carine. Mais elle doute de moi. Je l'ai senti. Sa façon de s'agacer de détails qui pouvaient autrefois la séduire. Les petits défauts, les petites manies qui étaient jadis un charme ne le sont plus. Comme le désordre que je sème partout dans la maison. Les

tasses de thé qui traînent, mes chaussures pas rangées, mes pulls oubliés, perdus... Tout cela, je l'ai perçu. Je voulais changer, m'améliorer. Il y a quelques semaines, j'ai décidé de ranger mes placards et tiroirs à vêtements qui ressemblaient à l'étal des bonnes affaires des grands magasins un jour de soldes. Au petit déjeuner j'avais annoncé à Carine mon intention d'y mettre de l'ordre. C'était pour elle que je m'y collais. La veille au soir, nous avions regardé l'émission d'une Japonaise qui s'est imposée comme la reine de l'organisation domestique. Elle débarque chez les gens, leur explique très gentiment que leur vie sera plus belle et plus simple quand ils auront rangé le foutoir dans lequel ils vivent. En me réveillant le lendemain matin, j'avais décidé d'appliquer quelques principes dictés par la fée du logis nipponne. À la fin de l'émission, Carine avait lâché en réprimant un bâillement que nous aurions bien besoin des services de cette coach en rangement. Je voulais lui faire plaisir. Pour m'accompagner dans cette tâche, j'ai emporté dans la chambre mon vieux magnétophone et j'y ai glissé une cassette de U2. *War*. Le tournant politique du groupe, l'album de la renommée internationale. J'ai rembobiné la bande au début. J'aime écouter les albums tels qu'ils ont été pensés par les artistes. *PLAY*. Un léger souffle d'abord puis est arrivée la batterie de Larry Mullen Jr. Les coups portés sur les fûts comme des rafales de mitrailleuse. Un tambour plus militaire que pop. *Sunday Bloody Sunday* raconte le jour où l'armée a tiré à balles réelles sur la foule. La chanson aurait-elle vu le jour si le flash-ball avait existé alors ?

J'ai vidé le premier tiroir de la commode. Il faut normalement tout vider, commode, armoire et penderie, entasser tous ses vêtements sur le lit ou au milieu de la chambre et passer en revue une à une chaque pièce de sa garde-robe. Mais j'ai l'expérience du garage et je sais bien que je peux me lasser à tout moment. Un tiroir après l'autre donc. Le premier, ce sont mes t-shirts. Je les ai examinés, j'ai mis sur la droite ceux que je voulais garder, sur la gauche ceux dont je me débarrassais. Ranger, c'est aussi jeter. Bien sûr avant cela, comme dans l'émission de la Japonaise, j'ai remercié chaque t-shirt dont je me séparais pour le plaisir qu'il m'avait procuré. Il faut respecter ses effets, dit-elle. Quand j'ai pensé à tout ce que j'ai apporté à la déchetterie, sans un merci, sans ménagement, en les traitant comme des ordures, j'ai eu honte. J'ai gardé ceux qui me procuraient du plaisir, des étincelles de joie, comme le préconisait la gourou du rangement. Je les ai pliés comme elle l'avait montré à la télé, en un petit rectangle. Je pouvais

ainsi les ranger facilement, serrés les uns contre les autres, garder une vue d'ensemble de tous mes t-shirts, d'un seul coup d'œil. Pour tout dire, je me fous pas mal d'avoir une vue d'ensemble de tous mes t-shirts. Je porte souvent les mêmes, tourne avec cinq ou six pièces au maximum. J'aurais pu appliquer les principes exposés dans l'émission, virer les t-shirts que je portais peu, voire que je ne portais pas, mais me retrouver avec un tiroir à moitié vide m'aurait déprimé. Posséder me rassure. Comme beaucoup. Notre besoin de consommation est impossible à rassasier. Les publicitaires sont bien placés pour le savoir. J'ai terminé le premier tiroir tandis que U2 achevait *New Year's Day*, premier single tiré de l'album, tube planétaire. En fait, la seule vue d'ensemble que je réclamais pour l'heure ne concernait pas mes t-shirts, ni mes chemises ou mes pantalons, mais toute cette histoire d'arnaque. J'ai pourtant vécu longtemps sans m'y intéresser.

Je suis passé au tiroir suivant. Les sousvêtements : chaussettes, slips et caleçons. J'ai jeté les chaussettes trouées, les célibataires. Je constatais les bienfaits du rangement opéré selon la méthode de cette Japonaise dont je n'ai pas retenu le nom. À chaque vieux vêtement qui disparaissait dans le sac poubelle que j'avais préparé à côté de moi, j'avais l'impression que l'horizon se dégagait. Je respirais mieux. Pourtant, quand je me suis entendu dire merci à un slip dont l'élastique cuit ne remplissait plus son office depuis longtemps, j'ai décidé d'arrêter. J'ai mes limites. Le ridicule ne tue pas, mais j'ai l'âge où l'on sait qu'il finit par peser. Mon magnéto au bout du bras, je suis retourné dans le séjour. Du haut-parleur s'échappait *Drowning Man*, une chanson ennuyeuse. Je ne l'ai jamais aimée. STOP. EJECT. J'ai farfouillé dans la caisse où étaient rangées les cassettes. J'en ai extirpé *Space Oddity* de Bowie. Un album parfait. Je l'ai enfourné et me suis laissé tomber sur le canapé. *Ground control to major Tom...* Le compte à rebours commençait. J'espère ne rencontrer aucun problème technique, ne pas finir comme le major Tom, errant dans l'espace, seul dans sa quête, coupé des siens restés sur Terre. *Though I'm past one hundred thousand miles / Bien que je sois à plus de cent mille kilomètres / I'm feeling very still / Je me sens très calme / And I think my spaceship knows which way to go / Et je pense que mon vaisseau sait quelle direction prendre / Tell my wife I love her very much, she knows / Dites à ma femme que je l'aime énormément, elle le sait.* Je me suis imaginé dans une combinaison spatiale, progressant péniblement dans un univers de circuits imprimés démesurés. Je m'entendais respirer comme les scaphandriers, le souffle fort. L'angoisse

et l'oppression. La crainte de l'échec. Devant mes yeux, en reflet sur la vitre de mon casque de protection, défilent les données téléchargées par un simple contact de la main sur le circuit que je choisis, connexion tactile à haut débit, instantanée. Des centaines d'informations qu'il me faut analyser d'un regard : des noms, des dates... La liste des résultats lorsque j'ai tapé le nom d'André Poisson sur un site de recherche généalogique : des bouchers, des gardes champêtres, des menuisiers, des charpentiers, des maçons, qui tous avaient vécu durant les années vingt, mais pas un seul ferrailleur, ni même un industriel. Des homonymes sans intérêt. Ma combinaison est équipée d'un transmutateur spatio-temporel qui, une fois les bonnes données sélectionnées, me permet de voyager vers une autre dimension où André Poisson m'attend, prêt à m'expliquer pourquoi il a cru possible d'acheter la tour Eiffel. Mieux encore, je peux revenir au moment où il reçoit l'invitation de Victor Lustig, intercepter le courrier, ou bien intervenir quand Lustig, qui pour les besoins de son arnaque prétend être un fonctionnaire, lui propose de favoriser son dossier en échange d'un pot-de-vin, entraînant ainsi mon aïeul dans l'illégalité, l'empêchant dès lors de porter plainte. S'intercaler dans cette histoire et lui épargner ainsi l'humiliation.

Le bruit de la touche PLAY qui remonte dans un claquement sec. Fin de la face A de l'album. Je venais de passer vingt-cinq minutes en rêveries absurdes. Je n'étais pas le major Tom. Retour sur Terre, à la réalité. Je me suis levé et je suis retourné ranger mes slips. J'avais promis à Carine de terminer avant la fin de la journée. En m'activant un peu, je pouvais même commencer à trier les livres et les DVD qui encombraient le salon, entassés anarchiquement sur les étagères de notre bibliothèque. Pour aller plus vite, j'ai vidé sur le lit tout ce que je n'avais pas encore trié et j'ai commencé le passage en revue. J'ai constitué trois piles : à garder, à dégager et une dernière avec les vêtements pour lesquels j'hésitais. La pile la plus grande concernait les vêtements pour lesquels je ne parvenais pas à me décider. C'était décourageant. J'ai tout remis en place, plus ou moins, mais ça ne rentrait plus. J'ai rempli le sac poubelle avec ce qui ne passait plus dans les tiroirs, j'ai remisé le sac au garage avec l'intention de m'en occuper plus tard.

En rentrant le soir, Carine n'a même pas regardé si j'avais rangé mes placards. Y mettre de l'ordre n'aurait rien changé.

C'était il y a quelques semaines déjà et le sac dans le garage n'a pas bougé depuis.

Quand je reviens à l'Ehpad après avoir déjeuné dans une brasserie près du marché, mon père est endormi. Je feuillette l'album sur la tour Eiffel, toujours sur le bureau, me rends plusieurs fois à la machine à café située dans le hall d'entrée de l'établissement. Dans les couloirs, je croise d'autres visiteurs. Des portes entrouvertes s'échappent des discussions ; on s'inquiète du bien-être du résident, on donne des nouvelles de la vie au-dehors. Au ton enjoué des visiteurs succèdent des réponses pleines de lassitude qui peinent tant à sortir qu'elles en sont parfois inintelligibles. On demande alors de répéter, d'un ton moins enjoué déjà. Hier, deux heures durant, j'ai parlé à mon père, tentant de le ramener à la surface, au plus proche du souvenir que j'ai de lui, vif et rigolard. Reprendre enfin un échange avec lui. Je ne viens que trop rarement. Eux qui semblent capituler sont là tous les samedis sans doute.

Dans la salle commune, la dame en fauteuil roulant est revenue. Sur le trajet en quête d'un troisième café (mon père dort toujours), je m'arrête pour discuter avec elle. Elle était déjà là quand je suis allé chercher un deuxième café. Personne ne doit lui rendre visite. Elle est dos à l'entrée de la salle. Je m'approche. Le téléviseur, branché sur une chaîne de musique en continu, diffuse un clip de R'n'B. Le son est coupé.

— Vous êtes encore là, lui dis-je. Vous attendez quel jeu cette fois-ci ?

Elle ne me répond pas. Je me penche vers elle. Dans sa main entrouverte, la télécommande est prête à tomber. Je retire la télécommande, la pose sur la table basse devant elle. Recroquevillée sur son fauteuil, elle ronfle doucement. Les mots de mon père ce matin me reviennent : c'est long de mourir... Son immobilité contraste avec les déhanchements de la chanteuse à l'écran dont l'énergie rappelle l'enthousiasme d'une prof de gym qui cherche à emporter ses troupes, une prof de gym que je connais bien et qui n'a plus, à mon encontre, cet élan, cette envie des débuts. Carine est comme ces familles gagnées par la lassitude de ceux à qui elles rendent visite. Et je suis comme ces vieux, enfermé dans un quotidien monotone, sans perspectives. Comment en suis-je arrivé là ? Je laisse la vieille dame à sa sieste, repars sans bruit quand soudain elle se réveille.

— C'est l'heure, dit-elle.

Elle attrape la télécommande, change de chaîne, monte le son. Fin du générique, applaudissements des spectateurs sur le plateau et bonjour

tonitruant de l'animateur. Pile à l'heure. Il est presque 18 heures quand mon père se réveille. Il n'a qu'une seule idée en tête : rejoindre le réfectoire pour le dîner. Je l'accompagne et le quitte à l'entrée de la salle à manger.

— À demain, Papa.

Il se dirige vers sa place habituelle et me répond sans se retourner. Comme Valentin quand je l'ai laissé devant l'école hier matin.

OceanofPDF.com

Chapitre IX

Le jour qui a suivi le devoir de Valentin sur l'arbre généalogique était un vendredi. Un jour de bibliothèque. Avant de quitter la maison, j'ai voulu m'assurer que mon fils n'avait pas oublié le travail que nous avons commencé ensemble et qu'il avait poursuivi avec sa mère, après le dîner. Il m'a répondu avec la désinvolture blasée qu'affichent parfois les enfants devant les efforts que déploient leurs géniteurs pour être de bons parents.

Après l'avoir accompagné à l'école, je me suis dirigé vers la bibliothèque et je me suis installé dans le bistrot en face en attendant l'ouverture. J'en ai profité pour noter les recherches que je voulais engager afin d'élucider l'histoire de mon arrière-grand-père. J'ai commencé à dresser une liste au dos du ticket de caisse que le serveur venait de déposer à côté de mon café. Mais au bout de dix minutes, les seuls mots inscrits au dos du ticket étaient les suivants : *Livres sur l'histoire de la tour Eiffel*. Maigre.

Depuis la table à laquelle j'étais installé, j'avais une vue dégagée sur l'entrée de la médiathèque. J'ai aperçu Mansour qui en attendait lui aussi l'ouverture. Comme chaque vendredi, il venait renouveler sa provision de romans, trois qu'il choisissait après avoir consulté la presse spécialisée et longuement discuté avec les bibliothécaires. L'un d'entre eux est apparu derrière la porte vitrée qu'il a déverrouillée. Mansour est entré. J'ai terminé mon café. Avant de le rejoindre, je me suis rendu à la librairie-papeterie-presse qui se trouve à une centaine de mètres plus haut dans la rue. J'y ai acheté un cahier à spirale, format 17 x 22 cm, 100 pages, quadrillage seyes, et un stylo Bic quatre couleurs. Je ne pouvais pas noter les résultats de mes recherches sur des tickets de caisse ou des Post-it.

Mansour était absorbé par la lecture de son journal préféré. Après l'avoir salué, j'ai déposé mon cahier neuf à la place en face de lui et me suis dirigé vers le comptoir derrière lequel siègent les bibliothécaires.

— Des livres sur la tour Eiffel ? Je ne crois pas, mais sur l'histoire de Paris, oui. Vous y trouverez bien quelques pages sur la tour Eiffel.

Des deux bibliothécaires qui se trouvaient derrière le comptoir d'accueil, c'est la plus âgée qui m'a répondu, celle que j'ai l'habitude de voir chaque semaine. L'autre était nouvelle. C'était Lina. La plus expérimentée m'a montré quelques volumes dans lesquels il était possible de trouver des parties consacrées au monument qui m'intéressait. Elle les retirait des rayonnages, me les empilait sur les bras.

— J'ai toujours vu cette tour comme un symbole phallique. Si vous voulez mon avis, Gustave Eiffel était impuissant.

Pour illustrer sa remarque, elle a laissé son petit doigt retomber mollement mimant une tige qui se recroqueville. Comme si ses mots avaient besoin d'être illustrés...

Chaque fois qu'elle dégottait un livre susceptible de m'intéresser, elle laissait tomber lourdement le volume sur la pile qui m'encombrait peu à peu. Il ne lui a pas fallu plus de deux ou trois minutes pour me charger d'une douzaine de kilos. Après quoi, elle m'a tourné le dos et a regagné son poste avec, je l'imagine, le sentiment du devoir accompli.

Je suis revenu à la table où Mansour était installé. Francky et Françoise l'avaient rejoint. Tous trois étaient plongés dans la lecture de la presse.

Je me suis installé avec eux et j'ai ouvert mon cahier. Réflexe d'écopier, j'ai noté la date sur la première page, vendredi 21 septembre 2018, et me suis mis à la lecture du premier ouvrage de la pile sélectionnée par la bibliothécaire. Je lisais, notais sur mon cahier certains détails sans importance pour l'objet de mes recherches, mais qui me semblaient intéressants. Je n'avais pas de méthode, ne savais trop par où commencer, mais j'accumulais. Il en sortirait bien quelque chose.

Ce jour-là, j'ai beaucoup appris. Que la Dame de fer, construite pour l'Exposition universelle de 1889 accueillie à l'occasion du centenaire de la Révolution française, devait afficher aux yeux du monde entier les capacités techniques et industrielles de la France. Que, plus sensibles à l'esthétique qu'à l'argument économique voire politique, beaucoup alors, artistes musiciens, écrivains, architectes, s'étaient mobilisés « contre l'érection en plein cœur de notre capitale de l'inutile et monstrueuse tour Eiffel que la malignité publique souvent empreinte de bon sens et d'esprit de justice a déjà baptisé du nom de tour de Babel. [...] Et pendant vingt ans nous verrons s'allonger comme une tache d'encre l'ombre odieuse de l'odieuse colonne de tôle boulonnée ! » J'ai découvert aussi que si le contrat initial avait été respecté, la tour Eiffel aurait dû être démontée vingt ans après sa

construction. Et bien d'autres choses encore. Mais aucune ne me permettait d'avancer dans ma quête.

J'ai parcouru tous les livres qui se trouvaient sur ma table, lu le contrat de 1910 qui concédait à Gustave Eiffel l'exploitation du monument pour soixante-dix ans, les récits des expérimentations menées sur celle-ci, de son utilité durant la Grande Guerre, l'antenne radio, la bataille de la Marne, l'alerte et les taxis... Toutes les justifications de sa conservation. Comme pour me dire qu'il ne pouvait pas en être autrement. Les auteurs des ouvrages eux-mêmes en étaient convaincus et peu à peu écartaient de leurs récits toute mention de la destruction prévue de l'édifice. Plus le temps avançait et plus la pérennité de la tour Eiffel s'imposait. Rien, pas même la mort d'Eiffel en 1923, ne venait rappeler l'éphémère destin qui devait être celui de cette tour. Certains pourtant avaient bien remis le sujet sur le tapis, sans quoi l'histoire de mon aïeul n'aurait pas existé. Mais à en croire mes lectures, cette histoire n'avait jamais eu lieu. Du moins n'était-elle pas citée. Pas une seule fois ce jour-là, je n'ai lu le nom pourtant célèbre de Victor Lustig. Quant à celui d'André Poisson...

— Alors ? Vous avez trouvé ce que vous cherchez ?

La nouvelle bibliothécaire, qui s'était glissée dans mon dos, sans bruit, regardait par-dessus mon épaule le livre resté ouvert sur la table (un livre qui répertoriait *500 Immeubles et Monuments de Paris* selon son titre et qui réalisait l'exploit de ne pas mentionner la tour Eiffel...), la pile des autres déjà consultés. Sans doute a-t-elle lu dans la position de mes épaules l'échec de mes lectures car sans attendre de réponse, elle a enchaîné avec une nouvelle question :

— Que cherchez-vous exactement ?

Exactement ? Je ne le savais pas. Je savais seulement que l'exercice de l'arbre généalogique m'avait replongé dans cet épisode familial, enfoui, caché, refoulé. Je lui ai raconté l'histoire, un peu honteux de la façon dont mon arrièregrand-père, André Poisson, s'était laissé berner par Victor Lustig, comment il avait cru acheter la tour Eiffel. Françoise, Francky et Mansour s'étaient arrêtés de lire, écoutaient avec attention l'histoire que je racontais. La jeune bibliothécaire la connaissait bien. Elle se souvenait d'une balade en bateau-mouche sur la Seine lors d'un voyage scolaire avec sa classe au collège et du guide qui, dans son micro, racontait la supercherie aux touristes. Je l'imaginais alors, adolescente, riant avec ses camarades des

déboires de cet idiot d'André Poisson au nom prédestiné, tombé dans les filets de l'arnaqueur.

— Ces livres ne vous diront rien de cette histoire. Trop généralistes.

Lina m'a conseillé de chercher plutôt dans les livres qui parlent d'arnaques, d'escroqueries.

— Vous avez ça ?

— Je ne pense pas mais nous pouvons regarder ensemble sur internet.

Je l'ai suivie jusqu'au poste informatique public qui se trouve dans le hall, juste en face du comptoir de prêt. Les employés peuvent ainsi surveiller la navigation des lecteurs, surtout des plus jeunes qui viennent parfois pour jouer en ligne. Ils sont malins, bien plus que la bibliothécaire en chef qui nous observait d'un œil suspicieux, Lina et moi, en train de nous installer devant l'ordinateur. Les gamins ouvrent toujours une fenêtre en plein écran, en général la page Wikipédia de Louis XIV ou du général de Gaulle, font semblant de prendre des notes sur une feuille, tout en se concentrant sur l'autre fenêtre, réduite dans l'angle droit, qu'ils ont réussi à ouvrir malgré le filtre activé par la direction. Je le sais parce que je me suis installé à ce poste il y a quelques semaines, juste après le passage de deux collégiens. Après avoir consulté le *Huffington Post*, j'ai fermé la fenêtre, pile au moment où la responsable de la bibliothèque passait dans mon dos. Après un instant de surprise, j'ai fermé la petite fenêtre où trois filles s'agitaient goulûment autour d'un membre vigoureux, mais derrière moi, la femme s'est arrêtée. Elle n'a rien dit. Je n'ai pas bougé. Elle est repartie en soufflant son mépris. Honteux, j'étais sorti de la bibliothèque sans rien emprunter ce jour-là.

Je suis resté deux semaines sans venir après cet épisode. Puis je me suis dit que la bibliothécaire n'avait peut-être rien vu. Ne jamais sous-estimer la puissance du déni. Lorsque je suis revenu, je n'ai rien noté de particulier chez elle, rien dans son attitude n'avait changé. J'étais convaincu de m'être fait des idées. Elle ne pouvait pas avoir vu les images pornographiques à l'écran. Celles-ci étaient restées affichées trop peu de temps. Son comportement tandis qu'elle sélectionnait les ouvrages utiles à ma recherche, sa remarque sur la symbolique de la tour Eiffel m'ont prouvé le contraire. Voir sa jeune bibliothécaire, ravissante, s'installer devant l'ordinateur destiné aux lecteurs avec le pervers qui quelques semaines plus tôt regardait du porno ne pouvait recueillir son approbation.

Lina s'est connectée au catalogue de la Bibliothèque nationale de France, a lancé une requête « arnaque tour Eiffel » mais rien n'est remonté. Elle s'est ensuite contentée du mot arnaque, une longue liste s'est alors affichée dans laquelle elle a repéré un livre de Pierre Bellemare, *Les Génies de l'arnaque*. J'étais un peu vexé, je l'avoue. Je m'attendais à un livre sérieux, une référence d'historien, pas un livre destiné à impressionner un public peu averti, ménagères de moins de cinquante ans et retraités désœuvrés. Bellemare était réputé pour ses qualités de bonimenteur du téléachat, pas pour sa caution scientifique. Elle a ouvert une nouvelle fenêtre, Amazon (je n'avais plus aucun doute quant au crédit qu'elle m'accordait), a recherché le titre, puis consulté le résumé, les commentaires.

— Là, regardez, c'est sûr, il en parle.

Le résumé du livre ne disait rien de Victor Lustig, mais elle avait dégoté dans les commentaires, nombreux, une phrase qui nous indiquait que nous étions sur la bonne voie : « L'histoire de la femme qui vend des places au paradis est hilarante. On y trouve aussi l'histoire de Martin Guerre, celle des faux-monnayeurs qui réussissent à couper un billet dans le sens de l'épaisseur, de l'homme qui vendit la tour Eiffel... » Lustig, l'homme qui avait arnaqué mon aïeul, était bien là.

— Vous pensez que les informations que je trouverai dans ce livre seront fiables ?

— Il faudra recouper avec d'autres sources. Mais c'est un début. Et puis il y aura sans doute une bibliographie. Je vais l'inscrire dans la liste des achats. Une commande part cette semaine. Je vous enverrai un message dès que le livre sera disponible. Vous n'avez qu'à me laisser votre email.

Sans doute un réflexe, j'ai menti.

— Je n'ai pas d'ordinateur, chez moi. Je viens toujours ici pour consulter mes messages.

— Vous ne les recevez pas sur votre téléphone ?

Je me revois six mois plus tôt à la déchetterie, penché au-dessus d'une benne dans laquelle je versais le contenu d'un carton. Une fois celui-ci vide, je m'étais redressé, avais entendu tomber un objet. Sans doute une bricole coincée au fond de la boîte. Le soir en rentrant, Carine m'avait dit : « Tu as encore perdu ton téléphone ? J'ai essayé de te joindre mais je suis chaque fois tombée sur ta messagerie. » Inutile de chercher. J'en avais perdu tellement avant cela que j'avais probablement épuisé mon quota de terres

rares depuis plusieurs années déjà. J'utilise à présent un vieux Nokia que Carine avait gardé comme une relique. Ringard mais solide, indestructible. Conçu pour durer. Le genre de truc qui peut servir de cale si vous devez changer une roue de votre voiture.

Pour toute réponse, j'ai montré mon vieux téléphone à Lina qui s'est extasiée devant cet objet « trop cool », marque du refus de l'hyperconnexion, selon ses mots. Je n'ai pas cherché à la contredire.

— Exceptionnellement, je peux vous appeler pour vous avertir de l'arrivée du livre.

J'ai longtemps hésité. Devant moi qui approche la cinquantaine, cette jeune bibliothécaire vraiment ravissante et la tentation trop grande de vérifier que le temps n'a pas de prise, que l'écart entre sa jeunesse et ce que je suis en train de devenir n'est pas impossible à combler.

— Je vous appellerai dès que le livre sera arrivé, a-t-elle insisté. Je vous le réserverai bien sûr.

J'ai pensé à Carine à qui je devais tout et j'ai dicté mon numéro à la jeune fille, lui ai donné mon nom.

— Moi, c'est Lina, m'a-t-elle répondu avant de regagner son poste derrière le comptoir.

En rentrant, j'ai repensé au témoignage de cet homme vu à la télé quelques mois plus tôt, interviewé sur son expérience de mai 1968 lors d'une émission diffusée pour le cinquantième anniversaire des événements. « J'ai réalisé en préparant cette émission, disait-il, que le nombre d'années qui me séparent des jeunes d'aujourd'hui, à qui je raconte mon expérience des barricades, est le même que celui qui me séparait des poilus de 14-18 quand j'ai fait mai 1968, ces vieux qui me reprochaient de ne pas avoir fait la guerre. Pour les jeunes de 2018, un soixante-huitard, c'est un poilu. » J'avais trouvé superbe la lucidité de cet homme sur le passage du temps. Et moi, j'avais donné mon numéro à Lina, qui avait la moitié de mon âge. J'étais un poilu pour elle. Mes camarades ne s'étaient pas privés de le souligner lorsque j'étais revenu m'installer à notre table.

— Tu connais l'histoire de la très jolie nouvelle bibliothécaire ? m'avait demandé Francky.

— Jolie, à son âge, c'est facile, avait réagi Françoise.

— Catastrophe... avait simplement souligné Mansour.

J'avais répondu d'un haussement d'épaules. Mais c'est vrai que Lina est diablement jolie.

Le soir, à table, la mauvaise conscience me taraudait toujours. Pas d'avoir donné mon numéro de téléphone à cette jeune fille, mais d'avoir imaginé une possible suite romantique à cet épisode. Pour m'assurer d'éviter les questions sur ma journée et d'afficher un embarras que je serais incapable de dissimuler en répondant, j'ai décidé de raconter un rêve à Carine. Elle adore décrypter les rêves. Elle s'est autoproclamée experte en la matière parce qu'elle a lu un livre sur la question. J'en ai toujours un sous le coude pour détourner son attention et m'éviter les situations embarrassantes. Je lui ai raconté le premier truc qui est venu.

— Je courais avec l'impression de ne pas avancer, comme toujours dans les rêves, et j'étais poursuivi par un œuf dur géant prêt à m'écraser au moindre faux pas.

— C'est lié à ton enfance, m'a-t-elle dit, et à ta mère. Tu la vois comme une menace. Quelque chose d'elle te poursuit.

Était-ce mon inconscient qui avait parlé ? Cette histoire d'œuf, ma mère... Tout de même, elle est forte. Je restais sans voix devant sa capacité à donner du sens à cette situation absurde que m'avait inspirée un film muet dans lequel Buster Keaton dévalait une pente, poursuivi par des rochers de carton-pâte qui roulaient derrière lui. Pourquoi avais-je remplacé les rochers par un œuf ? Je n'en savais rien.

— En revanche, a-t-elle poursuivi, je n'ai pas d'explication pour le fait que l'œuf soit dur. D'ailleurs comment sais-tu qu'il s'agissait d'un œuf dur ? Ça pourrait très bien être un œuf cru.

— Oui, tu as raison.

— Parce que dur ou cru, à mon avis, ça doit faire une sacrée différence.

— Tu veux dire quand on se fait écraser par l'œuf géant ?

— Non, je parle du sens, de la symbolique. Selon que l'œuf est dur ou cru, la signification de ton rêve ne sera pas la même. Pourquoi penses-tu qu'il est dur cet œuf ?

Je n'avais pas de réponse à lui donner même si, dans ma tête, tournaient ces mots : c'est cuit. J'avais raconté cette histoire comme elle m'était venue, sans réfléchir, et c'est sûrement mon inconscient qui s'était exprimé. Je devais reconnaître que Carine était sacrément douée en décryptage de rêves.

— C'est quoi le titre du livre que tu as lu, sur les rêves ?

— C'était pas un livre. C'était un article, dans *Marie-Claire*.

OceanofPDF.com

Chapitre X

Ce matin, je ne suis pas allé voir mon père. Je commence à douter du bien-fondé de ce voyage. Je suis venu me balader près du marché, animé en ce dimanche. Installé à la terrasse de la brasserie dans laquelle j'ai déjeuné hier, je profite du soleil. J'ai commandé un café crème et des tartines. Le pain n'est pas très bon, trop blanc, la confiture est industrielle, mais cela fait si longtemps que je ne me suis pas abandonné au plaisir d'un petit déjeuner dans un bistrot que je prends le temps de l'apprécier, en parcourant le *Sud-Ouest dimanche* mis à disposition des clients. Je balaye rapidement les pages qui relatent les manifestations de la veille. L'acte 22 des Gilets jaunes s'est révélé très calme à Bordeaux comme à La Rochelle. Faible mobilisation, pas de casse. Les quelques manifestants présents ont joué au chat et à la souris avec les forces de l'ordre. D'après le journal, les manifestants du Sud-Ouest se sont concentrés sur le rassemblement à Toulouse, déclarée capitale nationale du mouvement ce samedi. Quatre mille cinq cents manifestants, quelques débordements, gaz lacrymogènes. La routine du samedi, en somme. Je préfère lire les pages locales, me perdre dans les annonces de vide-greniers, de manifestations culturelles, les comptes rendus des rencontres sportives. Sont toujours cités là les noms de ceux qui font la vie du coin, des amateurs, des bénévoles, sur lesquels presque tout repose ici. Combien parmi eux avaient rallié Bordeaux ou Toulouse hier pour prendre part à la manifestation avant de rentrer chez eux dans la soirée et rejoindre ce matin qui le stade, qui la place du marché, qui la salle des fêtes ?

En levant la tête de mon journal, j'observe devant moi les habitants de Marennes et des alentours, certains s'alignant dans la queue devant les étals du marché, d'autres discutant au comptoir du bistrot ou dans la rue, plaisantant, d'autres encore solitaires, passant sans un mot ni un regard pour personne. Certains ont, c'est probable, manifesté la veille ou bloqué un rondpoint quelque part en rase campagne. Comme une parenthèse

insurrectionnelle hebdomadaire. La révolution à temps partiel, en amateurs. Pour rien. Comme un hobby, pour passer le temps.

Mon père est réveillé quand j'entre dans sa chambre en début d'après-midi.

— Je t'attendais ce matin, me dit-il.

Un sentiment de culpabilité m'envahit. Je me revois profitant du soleil à la terrasse du café pendant que lui, enfermé ici, se demandait à quelle heure j'allais arriver.

— Et si on sortait ? lui dis-je. Il fait un temps magnifique.

— Tu es venu en voiture ?

— Non, en train puis en bus. Mais on peut se promener à Marennes. Qu'est-ce que tu en dis ?

— J'ai du mal à marcher.

— Je pourrais emprunter un fauteuil roulant. Ils doivent bien pouvoir nous en prêter un.

Il n'a rien contre l'idée. Vingt minutes plus tard, nous sortons enfin. Je pousse le fauteuil sur le parking de l'Ehpad. Nous prenons la direction du centre de Marennes. Bien vite, j'abandonne l'idée d'avancer sur le trottoir. Parfois en terre battue, parfois recouvert de gravillons, il ne favorise pas la progression. Je me résigne à rouler sur la route, pousse le fauteuil en gardant un œil sur les voitures qui viennent derrière nous, passent trop près le plus souvent, klaxonnent même pour certaines.

Le dimanche après-midi à Marennes ressemble à une opération ville morte. Seul demeure ouvert le café près du marché, où, pour ainsi dire, j'ai pris mes habitudes. Nous nous installons en terrasse. Le patron vient prendre notre commande.

— C'est calme, lui dis-je.

— Pour l'instant, oui, mais ils viendront tous après le match. C'est pour ça que je reste ouvert.

L'équipe de foot locale joue à domicile, nous apprend-il.

Très vite, mon père a froid. Le soleil a tourné depuis ce matin et la terrasse est à l'ombre. Je lui propose de nous installer à l'intérieur.

— Allons plutôt au stade regarder le match. Tu veux bien ?

Je n'ai pas assisté à un match de foot depuis des années, et n'y joue plus depuis des lustres. J'ai poussé le fauteuil de mon père au plus près du

terrain à un endroit où le soleil donnera durant toute la partie. Je ne veux pas qu'il attrape froid. À la mi-temps, il me dit :

— C'est formidable toutes ces odeurs, l'herbe coupée, l'huile camphrée sur les jambes des joueurs, les merguez au barbecue... ça rappelle des souvenirs, ça fait du bien. Là-bas, ça sent le désinfectant partout. Ils ont tellement peur qu'on attrape un microbe qu'ils en foutent partout et tuent toutes les odeurs. Pourtant, c'est important, les odeurs, ça réveille la mémoire.

Je revois les murs du vieux bâtiment voué à la destruction qui obstrue la vue depuis sa chambre. Pas d'horizon. Mon père est coincé dans un présent figé. Je comprends alors son impatience à mourir.

Mais en quittant le stade, il sourit.

— Tu te rappelles ton premier match ? me demande-t-il tandis que nous rentrons à l'Ehpad.

J'avais six ans, j'étais le plus petit de l'équipe. Hormis cela, je n'en ai aucun souvenir. Je me souviens pourtant d'être allé au magasin de sport avec mes parents pour acheter des chaussures à crampons. Des Adidas avec les trois bandes blanches. C'était ce qui se fabriquait de plus petit, nous avait informés le vendeur. Il avait encore fallu bourrer l'intérieur avec du coton. J'ai joué au foot jusqu'à la fin de l'adolescence, sans briller. Peu de chances que mon père, à l'instar de celui de Mansour, ait pu collecter des articles sur mes exploits sportifs. Il n'y en a pas eu. J'ai souvenir d'un match au cours duquel l'un de mes coéquipiers avait marqué un but. Nous l'avions célébré comme si ce but nous ouvrait les portes de la finale de la Coupe du monde. Depuis le début de la saison, nous cumulions les défaites, les branlées même, des cinq, six ou sept à zéro, parfois plus encore. Mais ce jour-là, nous avons mis fin à la malédiction et ouvert notre compteur, comme disent les journalistes sportifs. Moment magique. Joie immense. Ce qui laissa interdits les joueurs de l'équipe adverse qui comptaient déjà six buts au tableau d'affichage et qui marquaient sans manifester la moindre joie devant la facilité à percer notre défense. À peine congratulaient-ils le buteur. La relativité du bonheur illustrée par le sport qui offre des moments d'oubli, des parenthèses bienvenues, quelques mètres carrés de pelouse où tout redevient possible. Je me demande s'il a gardé des souvenirs, des photos de moi en tenue de football. S'il l'a fait, il ne les a plus, puisqu'il n'a rien emporté quand il est entré à l'Ehpad. Quand nous arrivons dans la chambre, l'après-midi touche à sa fin. Bientôt, mon père voudra rejoindre le

réfectoire. Je ne peux reculer et lui pose sans détour la question pour laquelle je suis venu passer ce week-end à Marennes.

Une heure plus tard, je ressors déconcerté. Ce que mon père m'a dévoilé me laisse face à un vide immense et je ne sais si je parviendrai un jour à combler celui-ci. Se pourrait-il que ma vie soit construite sur une simple galéjade oubliée de tous sauf moi ? Les propos qu'il m'a tenus pourraient bien être de simples élucubrations séniles. Vieillir est une sale affaire. Mais ne suis-je pas en train de me voiler la face, de dissimuler une vérité difficile à avaler ? J'ai envie d'appeler Carine pour lui rapporter la conversation avec mon père, mais nous sommes convenus de ne pas nous téléphoner. Elle est pourtant la seule à qui j'ai envie d'en parler.

OceanofPDF.com

Chapitre XI

À l'automne dernier, Carine m'avait raconté qu'un des participants au groupe de Pilates du mercredi soir (des inspecteurs des impôts du département, le renforcement musculaire profond appliqué au redressement fiscal) avait participé au cours avec une poupée gonflable. Depuis plusieurs semaines, le type fantasait sur l'arrivée d'Andréa, la nouvelle stagiaire. Il ne cessait de répéter à son supérieur qu'il voulait l'encadrer. Il ignorait qu'Andréa était aussi un prénom masculin... Pour le consoler, ses collègues s'étaient cotisés pour lui offrir ce cadeau. Lorsqu'il était arrivé un matin, son chef lui avait dit qu'une nouvelle stagiaire l'attendait dans son bureau : la poupée gonflable. Le type ne s'est pas dégonflé et a promené sa stagiaire en plastique avec lui toute la journée, à la photocopieuse, à la machine à café, en réunion, à la cantine et au cours de Pilates pour terminer.

— Je l'ai même vu partir en voiture avec sa poupée gonflable sur le siège passager après le cours, m'avait-elle dit.

Carine trouvait ça drôle, moi pas. J'aurais préféré qu'elle s'offusque devant ce manque de respect manifeste pour les femmes. #Balancetonporc, Carine ! Mais elle n'avait rien dit. J'avais alors changé de sujet et évoqué quelques-unes de mes découvertes sur la tour Eiffel à la bibliothèque.

— Tu savais que la tour Eiffel aurait dû être démontée vingt ans après sa construction ?

Carine m'avait regardé, l'air interdit. J'aurais peut-être dû prévoir une transition, introduire mon anecdote un peu plus finement que par une question abrupte, hors de propos. Du coq à l'âne. J'ai toujours l'impression d'être l'âne dans ce cas. Carine est revenue au coq.

— Une tour de trois cents mètres de haut érigée en plein Paris par des hommes ? Tu crois vraiment qu'ils avaient l'intention de la démonter ? Non, crois-moi, quand des mecs arrivent à exhiber un symbole phallique aux yeux du monde entier, c'est pas pour le retirer, même vingt ans après.

Je revoyais la bibliothécaire qui quelques jours plus tôt avait utilisé les mêmes mots pendant que je croulais sous le poids des livres qu'elle

empilait.

— Trois cent vingt-quatre mètres, avais-je corrigé. La tour Eiffel mesure trois cent vingtquatre mètres.

Carine, l'air interdit, de nouveau.

— T'es devenu un spécialiste de la tour Eiffel ?

Elle connaissait l'histoire de mon arrièregrand-père. Je la lui avais racontée dès le début de notre relation. Je lui avais dévoilé que je souhaitais effectuer des recherches à ce sujet, essayer de comprendre ce qui s'était passé alors. « C'est du temps perdu », m'avait-elle répondu. Elle trouvait inutile de remuer un passé si lointain. « Mais qu'est-ce que du temps perdu quand on n'a rien à faire ? », lui avais-je demandé.

Seul dans ma chambre d'hôtes, seul dans cette maison, je vis sans doute le dimanche soir le plus déprimant de mon existence. Je ne parviens pas à trouver le sommeil et tout ce que mon esprit passe en revue sont les moments, les événements, insignifiants alors, qui nous ont peu à peu éloignés l'un de l'autre, Carine et moi. Nous n'étions plus sur la même longueur d'onde, plus alignés.

Carine...

... et moi.

Chapitre XII

Je suis venu dire au revoir à mon père. Je lui ai promis de revenir bientôt.

— Avant la fin du championnat, m'a-t-il dit. J'aimerais bien retourner au stade et voir un match.

— Promis.

En me dirigeant vers la sortie, je m'arrête à la salle commune pour remettre à sa place le livre sur la tour Eiffel. La salle est vide. La dame au fauteuil roulant n'est pas là. Trop tôt encore pour le jeu télévisé. En reposant le livre sur l'étagère, je découvre un exemplaire des *Saisons* de Maurice Pons, le livre dont Mansour m'avait parlé il y a quelques semaines, le jour où il m'avait convaincu de rendre visite à mon père. Je le glisse dans mon sac, discrètement, je le lirai dans le train.

Tandis que je sors de l'Ehpad, mon téléphone vibre, un message de Mansour.

À quelle heure arrive ton train ?

16 h 14. Pourquoi ?

Nous t'attendrons à la sortie de la gare.

Qui nous ?

Françoise, Francky et moi.

Que se passe-t-il ?

Il faut qu'on parle au sujet de ce que tu sais. On te ramènera en voiture. Ça nous laissera le temps de discuter de notre affaire.

Les mots choisis par Mansour pourraient laisser penser que nous sommes surveillés. *Ce que tu sais...* Si seulement Mansour savait ce que je sais à présent, il saurait de quoi j'ai envie de parler avec lui. Certainement pas de *notre affaire*.

Tout s'est enchaîné sans incident cette fois. Le bus est passé à l'heure prévue à l'arrêt sur la place Carnot à Marennes, m'a déposé devant la gare de Surgères où j'ai attendu mon train. Sur la route, j'ai ressassé les révélations de mon père, le regard fixé sur les bandes blanches qui longeaient la chaussée et formaient comme un message codé en morse, hypnotique et indéchiffrable. Les routes qu'emprunte le bus contournent les villages. Il ne relie pas les patelins isolés entre eux, il les évite. Le chauffeur appuie sur l'accélérateur dans les lignes droites, pousse à fond le moteur qui gronde, un bruit d'enfer, et j'arrive en avance à la gare. Le silence soudain en descendant du bus. Trente minutes devant moi et dans mon sac le roman de Maurice Pons, *Les Saisons*, dont j'attaque la lecture.

Siméon, sous la pluie, parcourut un village aveugle. Il marchait à pas très lents, tenant son bâton à main nue, le dos courbé sous le havresac et la tête basse. Il portait un manteau de gabardine noir, dont il avait relevé le col. Mais la forte pluie lui glissait entre le col et la nuque, le faisant par instants frissonner.

Ces quelques lignes à propos de l'arrivée de Siméon, le personnage principal du roman, dans ce village inhospitalier dès la troisième page me ramènent à ma traversée de Marennes hier soir, après avoir raccompagné mon père à l'Ehpad. Je n'avais pas de bâton de marche et mon sac à dos ne pesait pas bien lourd mais une pluie froide s'était mise à tomber, semblable à celle qui accompagne le personnage du roman. Personne dans les rues et si peu de voitures. Le soleil qui nous avait chauffés tout le jour durant semblait n'avoir jamais existé. Sans parapluie, j'étais arrivé trempé dans ma chambre.

La chambre se trouvait dans un pavillon construit dans les années quatre-vingt transformé en une sorte de motel. Personne ne m'avait accueilli le premier jour, seulement un digicode pour accéder à la maison, un deuxième pour la chambre, le tout transmis par email. Le petit déjeuner était en libre-service dans la cuisine. Tout était calculé pour une rentabilité maximale. Confort minimum, entretien à l'avenant. Sur les murs, des traces de moustiques victimes des estivants dérangés dans leur sommeil. La lunette des toilettes était fendue et pinçait les fesses quand on s'asseyait dessus. J'en avais crié de surprise la première fois. Il m'avait fallu trouver

la bonne position, une utilisation aux deux tiers du siège, pour éviter le désagrément. Je n'avais vu personne venir réapprovisionner le buffet en pain frais et viennoiseries, brancher la cafetière. L'hospitalité moderne, virtuelle, impersonnelle. J'étais le seul client. Les autres chambres étaient inoccupées. J'ai mis mes vêtements à sécher sur le radiateur porte-serviettes de la salle de bains, je suis allé me servir un bol de céréales à la cuisine en guise de dîner puis je me suis glissé sous les draps sans tarder, mais le sommeil n'est pas venu, laissant la voie libre aux mauvaises pensées qui m'ont tenu éveillé une bonne partie de la nuit. L'effondrement me guettait. Comment ne pas sombrer devant le vide que révélait la discussion avec mon père quelques heures plus tôt et à l'idée de celui qui m'attendait à mon retour ? Deux vides pouvaient-ils s'annuler ? Je remontais le temps, cherchant dans les mois passés les phrases, les gestes, les attitudes qui pouvaient expliquer l'espace qui s'était ouvert entre Carine et moi. J'en ai trouvé beaucoup, mais aucun ne me semblait justifier le danger qui menaçait l'édifice que nous avons construit ensemble, tous les deux, puis tous les trois. Les questions, les doutes, les vaticinations hasardeuses se sont enchaînés, pas une réponse n'est venue. Je me suis réveillé à l'aube, sans savoir combien de temps j'avais dormi. J'ai avisé la grande salle à manger baignée d'une lumière grise, ses quatre tables de bistrot, autant que de chambres. Aux murs, des reproductions d'un peintre local. Une famille avait dû vivre là, et les réveils devaient être autrement plus joyeux alors. J'ai quitté ma location sans prendre de petit déjeuner.

La pluie avait cessé durant la nuit. J'ai traversé la ville endormie en direction du port, où quelques bateaux de plaisance attendaient le retour des beaux jours. J'ai longé le chenal, avant de bifurquer vers les claires. Une brume légère, tendue au-dessus des plans d'eau comme une gaze prête à se déchirer, voilait le paysage. La traversée des marais, l'image d'un tulle grisâtre fragile s'effilochant à l'heure blême. La figure de Miss Havisham s'est imposée à moi. Les associations involontaires d'idées convoquent des souvenirs lointains aux moments les plus inattendus. Ma lecture des *Grandes Espérances*, le roman de Dickens, remonte à l'adolescence. Que sa réminiscence se soit produite là-bas, à Marennes, après les révélations de mon père, n'est pas un hasard. J'étais comme Miss Havisham, ce personnage fantomatique du roman, obsédé par une histoire, d'amour dans son cas, qui n'avait jamais existé.

Je me demande si Mansour a lu ce roman, pas dernièrement bien sûr, il n'entre pas dans ses critères de sélection, mais comme moi, lorsqu'il était plus jeune. Je me figure bien quelles étaient les grandes espérances d'André Poisson. Cette réussite sociale tant désirée. Mais que m'importe à présent... Mon père a fait de lui un étranger. J'ai marché jusqu'à la plage, une fausse plage aménagée par la municipalité à l'embouchure de la Seudre à grand renfort de sable déversé par camion à l'endroit le moins envasé de la rive. Marennes est moins chanceuse que sa voisine d'en face, qui la nargue depuis l'autre berge, Ronces-les-Bains, mieux servie par la nature, plus marine. Nous y avons passé des vacances, Carine, Valentin et moi, il y a trois ans. J'avais un travail alors et converser avec mon père était plus facile. Le temps a passé depuis. Nous avons loué une maison sous les pins, près de la plage plutôt que sur l'île d'Oléron, pourtant plus réputée. Le passage du pont en été est toujours hasardeux. Tant de circulation. Fort risque d'embouteillage, souvent à cause des accidents. Les automobilistes, distraits par le paysage (certains immortalisent sur leur smartphone leur arrivée sur l'île) percutent le pont, finissent parfois leur route dans les eaux du pertuis. La traversée peut prendre cinq minutes ou deux heures, et je n'ai pas de chance au jeu. Ronces donc. Je pouvais facilement rendre visite à mon père ainsi et l'avais vu trois fois cette semaine-là. Plus que je ne m'étais baigné. Je n'aime pas ça. Je trouve toujours l'eau trop froide. Et Carine d'essayer de me convaincre chaque fois : « Elle est bonne, une fois qu'on y est. » C'est ce que disaient les Bretons qui se trouvaient à bord du *Titanic*, je lui répondais. Je voudrais que l'eau soit bonne tout de suite.

Marennes déroule ses quelques mètres de faux front de mer, ses eaux saumâtres, un ersatz de grand large. Un trompe-l'œil. Une arnaque. Sur la promenade qui longe la plage, des résidences secondaires fermées pour l'hiver, quelques restaurants aux rideaux baissés. Certaines villas étaient en vente. Je me suis alors souvenu de ce que m'avait dit Carine quand je l'ai rencontrée : « On n'imagine pas les drames qui peuvent se cacher derrière les panneaux des maisons à vendre. »

Carine n'a pas toujours été prof de Pilates et de zumba. Quand je l'ai rencontrée, elle venait d'être engagée par le propriétaire de l'agence de pub qui m'employait. Il souhaitait que ses équipes puissent suivre des cours de step. Son argument : Nietzsche avait écrit : « les seules pensées valables viennent en marchant ». Quelques vagues souvenirs du programme de philo de terminale sans doute. Carine venait de commencer son activité de prof de

sport indépendant. Pilates, zumba, stretch, yoga, step... L'époque se souciait du bien-être au travail. Apparaissaient les premiers *happiness managers*, chargés de commander des corbeilles de fruits frais, de proposer des séances de massages, de trouver coûte que coûte une place pour une table de ping-pong ou un baby-foot. Vivre ensemble et le plus longtemps possible au bureau. Il y avait beaucoup de demandes, m'avait-elle appris alors que je l'avais croisée dans la « cuisine » (comme à la maison...) qui avait remplacé depuis peu le distributeur automatique et où il était possible de se préparer café, thé ou tisane toujours biologiques et labellisés « commerce équitable ». Éthiques jusque dans la pause désormais. Avant de se convertir au métier de prof de sport, Carine travaillait pour une société de recouvrement, mais elle avait tout plaqué, un an plus tôt. Elle ne supportait plus ce travail.

Le long de la promenade, le propriétaire d'un snack réparait l'un des volets de son établissement. Je lui ai demandé s'il y avait un endroit ouvert pour boire un café. Tout était fermé. Lui n'était là que parce qu'un coup de vent avait causé des dégâts. Il lui fallait réparer ça avant que des squatteurs n'en profitent pour s'installer.

— Entrez, je vous invite.

— Je ne veux pas vous déranger. Vous avez du travail.

— J'allais m'en préparer.

Dans son établissement en sommeil pour la basse saison, nous avons partagé un café dans le silence d'abord, puis je lui ai demandé si la dernière saison avait été bonne. « Une affaire qui végète », m'a-t-il dit. Il songeait même à la vendre. Trop de soucis pour peu de bénéfices. Les saisonniers vous lâchent du jour au lendemain, les fournisseurs vous plantent, les banquiers vous asphyxient, l'inspection du travail vous achève... Il a déroulé la liste de ses problèmes, longuement, point par point. Sans parler des charges, a-t-il ajouté, comme un point final à son intervention. Et en effet nous n'en avons pas parlé. Un réflexe de sa part, un automatisme. Car le patron se plaint toujours des charges, depuis la nuit des temps, comme l'agriculteur de la pluie, du gel ou de la sécheresse selon la saison. Il le dit sans y penser, comme il respire. C'est dans sa nature. Il ne m'a posé aucune question. Savoir si j'étais du coin ou de passage, ce que je faisais dans la vie ne l'intéressait pas. Il a commencé à pester contre les manifestations. Manque à gagner, dégradations, violence... Je me suis demandé quel

pouvait être le manque à gagner d'un établissement habituellement fermé en cette période, mais me suis bien gardé de lui poser la question. Le placer face à cette contradiction n'aurait mené à rien.

Je l'ai remercié et j'ai repris ma marche le long de la Seudre, suis rentré à Marennes par les marais, en songeant que ce paysage était voué à disparaître. Les eaux montent, le monde deviendra péniblement vivable d'ici la fin du siècle, mais les politiques nous promettent une reprise de la croissance d'ici quelques mois.

Le soleil, pourtant froid en ce matin d'avril, avait dissous les derniers lambeaux de la robe de Miss Havisham. Marennes était à présent réveillée. Il n'était pas 10 heures quand je suis arrivé à l'Ehpad.

Une fois installé dans le train, je reprends la lecture des *Saisons*. Quand je lève les yeux du livre, le TGV longe une zone d'activité et la première chose que je vois est une déchetterie, comme il y en a partout en France, semblable à celle où j'ai rencontré Francky. C'était au tout début de mon chômage. Je procédais au déblayage du garage. Francky était alors employé par la municipalité à la déchetterie tous les après-midi, du lundi au vendredi. Emploi aidé. Auparavant, il travaillait pour la SOPRAC, une entreprise spécialisée dans les verres optiques rachetée huit ans plus tôt par un fonds d'investissement américain, dégraissée deux ans plus tard pour obtenir une meilleure rentabilité. La direction parlait alors de plan de sauvegarde de l'emploi. Qui peut s'opposer à ça ? Qui peut dire « je suis contre la sauvegarde de l'emploi » ? Francky figurait parmi les premiers licenciés. Une aubaine, prétend-il. La qualité a baissé ensuite, les commandes aussi, la SOPRAC a été vendue de nouveau, à des Japonais, trois ans plus tard. L'entreprise a fermé il y a six mois. Les derniers employés sont partis dans de mauvaises conditions. On ne parlait plus de sauvegarde de l'emploi, plus personne n'était dupe, mais de licenciements. Point. Il m'a raconté tout cela alors que je m'apprêtais à jeter dans la benne un microscope que Valentin avait reçu en cadeau deux ans plus tôt, pour Noël, et qu'il n'a jamais utilisé, juste démonté pour voir comment l'appareil était foutu. Il ne l'a jamais remonté et les pièces se sont égarées ensuite, ce qui rendait le microscope inutilisable. Francky me l'a pris des mains, « faites voir ça », l'a retourné pour l'observer sous tous les angles, a regardé avec attention les lentilles, puis l'a balancé parmi les autres rebuts en concluant : « De la camelote fabriquée en Chine. »

— C'est un cadeau que mon fils a reçu pour Noël, offert par mon entreprise, je lui ai dit comme pour appuyer son jugement.

— Vous travaillez où ?

— Je ne travaille plus. Depuis la semaine dernière.

Tandis que nous discussions, je gardais les yeux rivés sur le microscope au fond de la benne. Alors comme s'il cherchait à me remonter le moral, Francky m'a raconté une histoire drôle.

— Vous savez pourquoi les enfants chinois ne croient pas au père Noël ?

— Non, j'ai dit parce que je sais bien qu'il ne faut jamais dire oui dans ce cas, même lorsque l'on connaît la réponse. Mais là, je ne la connaissais pas, alors j'ai dit non, naturellement.

— C'est parce que c'est eux qui fabriquent les jouets.

J'ai souri. La blague était plus cynique que drôle. Francky était d'humeur sombre ce jour-là. J'apprendrai plus tard qu'il avait toujours une histoire plus ou moins drôle à raconter, en toutes circonstances, toujours à propos.

Depuis, le contrat de Francky était arrivé à son terme. Assez vite, il avait retrouvé du travail au centre commercial de la ville voisine, comme vigile à mi-temps. Il assurait les services du soir, de 18 heures à 23 heures, passait le relais à l'équipe de nuit. Le patron l'appelait parfois pour des remplacements le week-end, qu'il ne pouvait pas refuser.

— Quand tu travailles à mi-temps, tu acceptes toutes les heures sup' qu'on te propose, même quand ça tombe sur le week-end où ton fils est chez toi, m'avait-il confié. C'est une voisine qui le garde quand ça arrive. Il nous reste quand même les soirées. C'est mieux que rien. Et le costume est gratuit, avait-il ajouté en me montrant sa veste avec l'écusson de la société cousu sur la pochette.

Gratuit mais prêté seulement. Francky a dû le rendre après son licenciement. Un enchaînement de circonstances malheureuses. Le sentiment que sa vie lui échappe. C'est peut-être pour ça qu'il avait décidé de reprendre la main. D'une manière radicale même. Et dans le dispositif qu'il avait imaginé, c'est moi qui avais le rôle ingrat.

— Tu me vois vraiment en poseur de bombe ? ai-je demandé à Francky. Et d'abord, comment je vais faire pour planquer une pastèque dans les paquets de farine ?

Évidemment, quand j'ai demandé ça, mes trois camarades se sont mis à douter de la pertinence de m'intégrer à cette entreprise.

— Enfin, je dis une pastèque, mais vous m'avez compris. Je ne suis pas très chaud pour le grand banditisme.

— Comprends-moi, Thomas, je suis connu là-bas. Le patron va me griller tout de suite. Mais toi, il te connaît pas. Et comme en visionnant les images de la vidéosurveillance, il verra un homme déposer quelque chose sur l'étalage, il s'attendra à ce que ce soit un homme qui vienne récupérer l'argent. Pas Françoise avec son chariot.

— Par contre, il aura ma tronche en vidéo.

Il pourra facilement me balancer à la police.

— D'abord, c'est pas sûr qu'il aille voir les flics. Je te rappelle que le type détourne du fric et que c'est une partie de cet argent malhonnête qu'on va lui prendre.

J'ai pensé à mon arrière-grand-père qui s'était mis hors la loi lui aussi en versant un pot-de-vin au faux fonctionnaire qu'était Lustig. Pousser sa victime à quitter le droit chemin était une étape incontournable du schéma mis en place par le célèbre arnaqueur. L'assurance de pouvoir filer sans encombre. La police était rarement prévenue de son méfait. Le directeur de l'hypermarché n'avait eu besoin de personne pour glisser dans la délinquance.

— De toute façon, je te dirai par où passer et comment tourner la tête pour jamais être filmé par les caméras, a poursuivi Francky. Et puis on te mettra une perruque. Françoise pourra t'en prêter une.

— Je porte pas de perruque, s'est offusquée Françoise. Ce sont mes vrais cheveux.

Cette taquinerie de Francky nous a bien détendus.

— Vaudrait peut-être mieux un chapeau ou une casquette. Ce n'est pas le moment de se faire remarquer, a souligné Mansour.

— Mais au fait, suis-je intervenu, pourquoi tu n'y vas pas, toi, si tu sais éviter les caméras ?

— À cause de mes anciens collègues à l'entrée.

Rien à dire. Il avait pensé à tout. Le coup était habilement monté : moi qui plaçais l'explosif, Françoise qui récupérait l'argent dans son caddie à roulettes et Mansour qui attendait dans sa voiture sur le parking, prêt à filer. Et Francky en grand orchestrateur, comme le professeur dans *La Casa de*

papel. Plus il avançait dans son plan et plus nous étions convaincus de sa solidité. Il y avait quand même un accroc dans le plan parfait de Francky.

— Comment ça une voiture sans permis, Mansour ? Tu n'as pas ton permis ?

— Tu m'as demandé si j'avais une voiture. J'en ai une. Cela dit, elle marche très bien. Faut pas avoir besoin de filer à toute vitesse, c'est tout.

Un détail.

OceanofPDF.com

Chapitre XIII

L'agitation de la gare Montparnasse, ses longs quais gris, sa lumière de néons sales, son béton brut. La fausse plage de Marennes m'apparaît soudain très désirable. Je remonte d'un pas vif le flot des voyageurs, moins pressé par l'envie de quitter la tristesse sans âme de ce lieu que par celle de retrouver mes amis à la sortie de la gare. Je dois rejoindre sans délai Valentin à qui j'ai promis d'être là dès la fin de la classe. En traversant le hall, je perçois quelques notes cristallines d'un piano, perdues dans la vastitude de l'édifice, presque couvertes par le brouhaha des voyageurs. Yann Tiersen est toujours plébiscité par les pianistes débutants. Dans le train, j'ai poursuivi la lecture des *Saisons*, l'ai presque terminée. Quelques pages encore avant de connaître le sort qui attend les villageois convaincus par Siméon de prendre la route, quitter à jamais leur village pour gagner la vallée voisine.

Ce voyage a mis fin à mes recherches. Bien sûr, j'ai d'abord pensé qu'il ne fallait pas tenir compte de ce que racontait mon père, que je ne pouvais pas compter sur lui pour reconstituer cette histoire, que ma mère ne pouvait pas l'avoir inventée de toutes pièces, par jeu, parce que nous avions le même nom que cet André Poisson. Je me suis dit que mon père reconstruisait le passé pour le rendre acceptable, que ses mots procédaient de son déni de cette histoire. Sa mémoire défaillante rendait incertaines ses paroles où les souvenirs semblaient se mélanger pour former une réalité qui n'est que la sienne, variable, fluctuante, hasardeuse. Mais c'est après tout ainsi avec les souvenirs. Ils se transforment, embellissent avec le temps. Le passé prend une forme acceptable, avec laquelle il sera possible de vivre. Et puis j'ai réalisé qu'en respectant la promesse faite à ma mère, je m'étais interdit de parler de cette histoire. Jamais plus je n'avais abordé ce sujet, pas même avec elle. Il est probable que ma mère ait oublié bien vite cet épisode. Pour ma part, j'ai grandi avec cette injonction, me suis construit avec. Qui sait quelle a été l'influence de cette histoire sur le choix de ma

carrière dans la pub... À bien y réfléchir, j'avais choisi la manipulation des gens pour métier. Comme Victor Lustig en somme.

Mansour, Françoise et Francky m'attendent à la sortie qui débouche sur la rue du Départ. Mansour a garé sa voiture le long du trottoir, feux de détresse allumés. On se glisse tous les quatre dans la voiturette. Françoise sur le siège passager, Mansour au volant, Francky et moi sur la pseudo-banquette arrière, tout juste assez grande pour accueillir une paire de yorkshires. J'ai l'impression de participer à un exploit qui vise une inscription au *Livre des records*. Je glisse à mon compagnon d'infortune :

— Francky, on est trop gros.

— Pas du tout. C'est à cause de ton sac à dos. Tu aurais dû le mettre dans le coffre.

— Francky, on est dans le coffre.

— Ah ?....

Mansour démarre. Le moteur fait le même bruit que celui d'une tondeuse à gazon dont la lame rencontre une touffe d'herbe trop dense. La voiture n'avance pas. Mansour semble trouver cela normal. Après quelques secondes, les roues se mettent en mouvement.

— C'est qu'on est chargés, explique Mansour.

— Ça doit être à cause de ton sac, me dit Francky.

— Et c'est avec ça que vous vouliez filer après avoir récupéré l'argent ? dit Françoise.

— Justement, Thomas, c'est de ça qu'on voulait parler avec toi, rebondit Mansour, moins que la voiture cependant tandis que nous passons sur un dos-d'âne.

— Pendant ton absence, nous avons beaucoup discuté de notre projet et nous sommes arrivés à la conclusion que ce n'était peut-être pas la meilleure chose à faire.

— D'abord, il y a la question de la voiture. Tu admettras qu'il n'est pas vraiment possible de se lancer dans une course-poursuite avec ça.

— Et puis mon fils est revenu, dit Françoise. La semaine dernière. Plus d'un an que je ne l'avais pas vu. C'est pas le moment de faire n'importe quoi.

Ce n'est jamais le moment, me dis-je. Tandis que nous roulons, mes amis énumèrent les justifications pour reculer et je les écoute. Au fond, j'ai toujours su que cette histoire était du vent, une question de fierté de la part

de Francky qui ne pouvait se résoudre à s'avouer vaincu dans cette injustice, une affaire de solidarité aveugle et bienveillante pour nous, prêts à le soutenir quoi qu'il en coûte. Aucun n'a jamais cru au fond que cette affaire irait jusqu'au bout. Mais l'imaginer nous a fait du bien à tous. Et le lien d'amitié entre nous s'est consolidé à cette occasion.

Je me tourne vers Francky, à l'origine de cette fumeuse entreprise.

— T'inquiète pas, je vais me démerder autrement, dit-il simplement, comme pour clore le sujet, avant même que je ne parle.

Arrivés à la porte d'Orléans, Mansour engage la voiture sur le boulevard des Maréchaux.

— Tu ne prends pas le périph' ? je lui demande.

— Je n'ai pas le droit d'aller sur les voies rapides. Ma voiture ne va pas assez vite.

Je regarde ma montre. Arriverons-nous à temps pour récupérer Valentin à la sortie de l'école ? Je ne voudrais pas être obligé d'appeler Carine et lui annoncer mon retard, lui demander d'y aller à ma place.

— Du coup, pour s'échapper, on aurait été limités aux départementales, souligne Francky en riant.

Fallait-il respecter le Code de la route lorsqu'on venait de braquer un supermarché ?

— Les chemins vicinaux auraient été plus adaptés, répond Mansour. Plus c'est étroit et mieux c'est avec une voiture pareille. L'idéal étant la piste cyclable. Personne n'aurait pu nous suivre.

— Au fond, on aurait eu plus de chances de s'en sortir avec le bus, ajoute Françoise. Il y a un arrêt juste devant le supermarché.

— Oui, il fallait juste se coordonner avec les horaires des transports en commun, dis-je en regardant de nouveau ma montre.

La circulation est fluide. Notre chauffeur a le pied au plancher, le moteur est à plein régime et le compteur frise le quarante à l'heure. Si nous ne rencontrons pas de ralentissement, nous arriverons à temps à la sortie de l'école. Je suis sur le point de me lancer dans le récit de mon voyage à Marennes quand une moto de police nous dépasse en déclenchant sa sirène. Le motard nous fait signe de nous arrêter le long du trottoir. Mansour s'exécute.

Est-ce l'instinct du hors-la-loi ? Je me retourne, à la recherche du deuxième motard (ils vont toujours par deux) et constate sa présence, par la lunette arrière, arrêté derrière nous. Nous étions peut-être surveillés, après

tout. Francky, à côté de moi, semble être assis sur une plaque chauffante. J'ai senti la température de son corps monter à la vue de la maréchaussée. À l'avant, Françoise n'en mène pas large non plus et regarde par la fenêtre, en pensant à son fils peut-être. On dirait qu'elle cherche à éviter à tout prix le regard du policier. Mansour baisse sa vitre. De nous quatre, il est le plus serein.

— Un problème, monsieur l'agent ? demande-t-il au motard qui nous adresse un salut réglementaire.

— J'allais vous poser la même question, monsieur. Vous roulez avec vos feux de détresse allumés.

Mansour les éteint d'un geste précipité en s'excusant de cet oubli.

— Bonne route, nous dit l'agent en saluant de nouveau.

Les deux motards partent. Quelques secondes plus tard, nous nous engageons dans la circulation en silence, méditant probablement chacun dans notre coin, sur la démonstration de notre incapacité à basculer dans l'illégalité dont nous venons d'être gratifiés.

Je finis par rompre le silence et entreprends de raconter mon voyage à Marennes.

— Quelle histoire, me dit Mansour en arrêtant la voiture.

Nous sommes arrivés plus vite que je ne l'avais imaginé devant l'école. Je descends de la voiture et salue mes amis après avoir passé commande de confiture de fraises auprès de Françoise. J'ai l'impression d'avoir fait un grand voyage avec eux et le manque de vitesse de la voiture de Mansour n'y est pour rien. Mansour redémarre. Je les regarde s'éloigner. Je sais que, vendredi, ils seront tous les trois installés autour de notre table habituelle à la médiathèque. C'est immuable, du solide. Je peux compter sur eux. Et j'ai hâte de les retrouver.

J'ai une bonne vingtaine de minutes d'avance. Je m'installe sur un banc, pose mon sac à côté de moi. C'est un banc en bois, à l'ancienne avec ses lattes épaisses, peintes en vert foncé, avec ses ferrures en fonte lourdes. Rien à voir avec les bancs que le maire de la commune d'à côté a choisis pour moderniser sa ville. Leur installation doit être bien avancée à présent. Peut-être ont-ils même installé les nouveaux abribus. Le banc sur lequel je suis assis est vierge. Aucun graffiti, aucun tag, pas de noms gravés au couteau, pas même un cœur. Les amoureux ne se bécotent plus sur les bancs publics. Les couples se rencontrent sur Tinder. L'amour libre s'est imposé, par la publicité lui aussi, et ne se discute pas. Il oblige. C'est la norme.

Quelqu'un s'est assis à côté de moi sur le banc. La mère d'un camarade de Valentin. Elle me salue. Je lui réponds d'un sourire retenu. Je n'ai pas envie de discuter. Je ne la connais pas vraiment, seulement de vue. Entre nous deux, mon sac comme une barrière, la garantie du respect de notre intimité. Mon téléphone sonne. C'est Lina. Je décroche. Elle me raconte ses découvertes depuis la dernière fois où nous nous sommes vus à la médiathèque pour discuter d'André Poisson et de Victor Lustig. Depuis des semaines, Lina fouille les archives, sollicite son réseau de documentalistes, rassemble des informations que je n'aurais jamais été capable de trouver. Elle cherche dans le moindre recoin, avec méthode et une obsession telle que c'est comme si cette histoire était devenue la sienne. Je la laisse terminer et annonce à mon tour :

— André Poisson n'était pas mon arrièregrand-père.

Je lui raconte ce que j'ai découvert durant le week-end. Je dévoile cette histoire à Lina avant même d'en avoir parlé à Carine.

— Je ne suis même pas sûr qu'il se prénommaît André, conclus-je.

La sonnerie de l'école retentit, le portail s'ouvre. Je mets fin à la conversation avec Lina. Je me lève. S'il s'appelait André, figurait-il dans la liste qui s'était affichée à l'écran de l'ordinateur il y a quelques semaines. Le boucher ? Le garde champêtre ? Un flot d'enfants excités par la fin de la classe se déverse sur le trottoir. Valentin se précipite à ma rencontre, me saute dans les bras. Lui avouerai-je un jour que son devoir sur l'arbre généalogique était en partie faux ? Comme l'était mon exposé devant la classe au bout du compte. L'histoire se répétait.

Quand l'instituteur nous avait demandé de questionner nos parents, nos grands-parents, nos oncles et tantes, afin de dénicher une histoire originale, extraordinaire peut-être, à raconter à la classe, ma mère m'avait livré l'histoire d'André Poisson, l'homme qui avait acheté la tour Eiffel. Je figurais alors parmi les très bons élèves de la classe, me disputant les meilleures notes avec Lydia. Bien évidemment, elle était passée la première. Pour nous servir d'exemple, avait dit l'instituteur.

Lydia avait ému toute la classe avec l'histoire de sa grand-mère qui, alors qu'elle venait d'avoir vingt-deux ans, se destinait à une vie (on ne peut pas parler de carrière) de religieuse. L'histoire se déroulait au tout début des années vingt. La Première Guerre mondiale avait laissé le pays exsangue, la grippe espagnole avait provoqué des ravages parmi ceux qui restaient. Les deux frères de sa grand-mère n'étaient plus là. Comme pour

la protéger sans doute de ce monde qui n'en finissait plus de sombrer, ses parents l'avaient poussée vers le couvent. La veille d'entrer dans les ordres, comme elle portait les cheveux longs, très longs, tressés en une natte qui lui serait descendue jusqu'en bas du dos si elle ne l'avait pas remontée en chignon, elle avait décidé de se rendre chez un coiffeur (c'était peut-être la première fois) pour atténuer le sacrifice à venir. Elle savait que les sœurs lui couperaient cette natte et bien plus dès son arrivée. Le coiffeur l'avait installée dans un fauteuil, avait cherché à savoir pourquoi cette jolie jeune fille voulait couper ses beaux cheveux blonds qui, dénoués, lui faisaient comme une cape d'or sur les épaules. Une cape d'or... Lydia écrivait comme dans les livres. Le coiffeur avait pris son temps, lui avait expliqué que des cheveux pareils, elle pouvait les vendre. Il connaissait des fabricants de perruques qui en donneraient cher. Pourtant, il ne coupait pas, il brossait les longs cheveux, lentement, les ramenait sur une épaule, puis sur l'autre, les remontait en chignon, les nouait en couettes, ce qui lui donnait des airs de petite fille et provoquait leurs rires. Ils avaient passé ainsi des heures à discuter. Le coiffeur refusait les clients qui se présentaient afin de pouvoir s'occuper de la jeune fille. Vous comprenez, des cheveux pareils, c'est beaucoup de travail, justifiait-il chaque fois. Il avait fini par retourner discrètement la petite pancarte accrochée à la porte : « Fermé ». Et jusqu'à la fin de l'après-midi, ils avaient parlé sans plus être dérangés. Quels mots avait-il trouvés pour la convaincre ? Que lui avait-elle dévoilé de ses aspirations profondes ? Personne ne le sait. Ils ont gardé leur échange pour eux, comme le serment secret des amoureux. Vraiment comme dans les livres... Ils s'étaient mariés quelques mois plus tard. Et jamais, il ne lui avait coupé les cheveux.

Lydia avait eu un A.

La semaine suivante, Sébastien avait raconté l'histoire de son arrière-grand-père qui pesait neuf cents grammes à la naissance et qu'on avait maintenu en vie dans une boîte à chaussure posée près de la cheminée. Cela s'était passé à la fin du xix^e siècle. Il était si petit, racontait Sébastien, que ses doigts étaient aussi fins que des dents de fourchette. L'instituteur avait interrompu Sébastien pour relever l'exagération évidente. « Sans doute cette histoire a-t-elle été déformée par le temps et le bouche-à-oreille », avait-il commenté, discréditant ainsi notre camarade. Sébastien avait repris, mais la remarque de l'instituteur l'avait refroidi, et il avait mis beaucoup

moins d'entrain à terminer son récit. Il avait tout de même obtenu un honorable B.

La semaine suivante encore, Joseph nous avait parlé de son oncle qui avait inventé une machine à guérir le cancer. Personne ne l'avait cru malgré les malades guéris grâce à son traitement. Jusqu'à la fin de sa vie, il s'était battu pour prouver la véracité de ce qu'il avançait, mais ses détracteurs l'avaient traîné dans la boue, traité de charlatan. Depuis qu'il était mort, sa machine ne servait plus à rien, prenait peu à peu la poussière car il était le seul à en connaître le fonctionnement. « Mais qu'est-ce que tu racontes ?, avait grogné l'instituteur. J'ai demandé une histoire vraie, pas d'inventer des fadaises. C'est de la science-fiction ! Si une machine capable de guérir le cancer existait, cela se saurait, et son inventeur aurait reçu le prix Nobel de médecine. » Joseph avait contesté, mais l'instituteur ne l'avait pas cru et l'avait renvoyé à sa place, sans le noter. « Tu reviendras avec une histoire crédible », avait-il conclu.

Quand mon tour était venu, j'étais certain de mon affaire. J'étais monté sur l'estrade et avais raconté mon histoire à mes camarades. Cela s'est passé dans les années vingt, à Paris, avais-je commencé. Le grand-père de mon père était un important homme d'affaires qui achetait et revendait des métaux. L'État qui était propriétaire de la tour Eiffel avait alors décidé de la vendre pour qu'elle soit démontée et recyclée. En effet, au départ, la tour Eiffel n'avait été construite que pour une vingtaine d'années. Mais elle avait duré plus longtemps, s'était révélée très utile pendant la guerre 14-18 où elle avait servi d'antenne de radio, mais ne servant plus à rien et coûtant beaucoup d'argent à l'État qui était chargé de l'entretenir, il avait été décidé de la démonter. Des enchères furent organisées que mon arrière-grand-père remporta et c'est comme ça que ma famille devint propriétaire de la tour Eiffel et que celle-ci fut sauvée de la destruction, avais-je annoncé fièrement, debout face à la classe. Tous les élèves en étaient bouche bée. Silence de l'assistance. Je savourais mon effet. Puis l'instituteur était intervenu : « N'importe quoi ! N'importe quoi ! », avait-il commencé. Il avait démonté mon histoire, expliquant que la tour Eiffel appartenait à la ville de Paris et que jamais il n'avait été question de la vendre. Je m'étais décomposé sur place, ratatiné sur moi-même. J'avais l'impression de devenir liquide tellement je transpirais. Si seulement cela avait pu être vrai, j'aurais pu me cacher au fond de mes baskets, absorbé par le tissu-éponge qui en composait la semelle intérieure. Ne serait resté de moi qu'un petit tas

de vêtements humides, une paire de chaussures détrempées qu'une dame de service aurait ramassés le soir venu pour les ajouter aux effets perdus par les élèves et qui s'entassaient dans une armoire près du bureau du directeur, que personne ne venait jamais réclamer. Mais non, j'avais dû endurer l'épreuve de l'humiliation, regagner ma place, penaud sous les rires des autres élèves, rires qui s'étaient prolongés plusieurs semaines dans la cour de récréation. Lâchement, je l'avoue, j'avais tenté de détourner l'attention de mes camarades vers Joseph et sa machine à guérir le cancer mais il était trop tard. J'étais la risée de l'école. Il m'avait fallu attendre la fin de l'année pour être délivré des moqueries. À la rentrée suivante, tous mes camarades avaient oublié la tour Eiffel et je me gardai bien de remettre sur le tapis cette histoire dont je ne reparlai plus jamais par la suite, pas même à ma mère qui me l'avait pourtant dévoilée et, respectant sa mise en garde, encore moins à mon père.

Je me revois quelques jours plus tôt insistant auprès de ma mère pour qu'elle me raconte une histoire incroyable sur notre famille. Je voulais tellement surpasser Lydia. Ma mère avait-elle vu un documentaire sur ce sujet à la télévision ? Avait-elle lu un article dans un magazine ? Pourquoi ne pas avoir mis mon père dans la confidence au lieu de me demander de garder ce secret ?

Plus tard, j'entendrais à maintes reprises cette histoire, racontée différemment, d'un autre point de vue, version bien moins glorieuse pour mon aïeul que celle racontée par ma mère qui en avait supprimé certains détails et grandement modifié l'issue. Des détails qui justifiaient, à mes yeux, sa demande de ne rien en dire à mon père. Et chaque fois que cette histoire était rapportée, dans la presse, à la radio, à la télé, je tournais la page, changeais de station ou de chaîne, feignant le désintérêt, dissimulant ma peur de connaître les dessous de cette affaire grotesque, ridicule, embarrassante. La honte. Je n'en ai jamais voulu à ma mère de ne pas m'avoir raconté la véritable version. J'avais fini par me persuader qu'elle-même en avait fixé une version plus acceptable. Il était vraiment préférable de ne pas en parler. Au point de l'avoir refoulée pendant des années. Comment imaginer que cette histoire surgirait de nouveau à travers un simple devoir à la maison de mon fils tant d'années après ?

— Tu m'as manqué, me dit Valentin.

Sur le chemin vers la maison, je lui raconte mon voyage, la visite à son grand-père, lui dit qu'il va bien. Arrivé chez nous, je pousse le portail, cherche mes clés dans la poche de ma veste, me souviens que je les ai rangées dans mon sac à dos afin de ne pas les perdre pendant le voyage et que mon sac à dos est resté sur le banc devant l'école. Au pas de course, nous rebroussons chemin. Valentin court plusieurs mètres devant moi, se retourne plusieurs fois, me dit de me dépêcher. Il est inquiet et je suis bien incapable d'accélérer. Il n'a que huit ans et déjà je ne peux plus le suivre, je le retarde. L'image de mon père coincé dans sa chambre à l'Ehpad surgit.

— Pars devant, lui dis-je.

Je rejoins Valentin quelques minutes après devant l'école. Il est assis sur le banc, dépité. Le sac a disparu avec les clés, mon cahier et le roman de Maurice Pons.

Je n'ai pas d'autre choix que d'appeler Carine. Je sors mon téléphone et m'apprête à composer son numéro quand un coup de klaxon retentit à quelques mètres de nous. Une voiture s'est arrêtée, un garçon en descend et court à notre rencontre. Victor, m'apprend Valentin. Je ne peux m'empêcher de penser que nous avons prénommé nos enfants à l'instar des propriétaires d'animaux. 2010 était-elle l'année des V ? Sa mère descend à son tour et nous rejoint. Je ne peux plus échapper à la conversation que je lui ai refusée tout à l'heure.

— Nous sommes allés jusque chez vous mais il n'y avait personne et je n'ai pas osé laisser le sac devant la porte. Je me suis dit que vous étiez à coup sûr revenus ici pour le chercher.

Je la remercie, exagère jusqu'à lui dire qu'elle m'a sauvé la vie. J'en rajoute, plus gêné que véritablement reconnaissant. Elle finit par me dire qu'elle doit filer, que son mari l'attend. Je sais bien que lorsqu'une femme parle de son mari, c'est pour signifier à son interlocuteur qu'elle n'est pas disponible. J'ai l'impression de transpirer l'infidélité, qu'elle forme comme un halo autour de moi, une mise en garde. C'est absurde. Je ne sais pas mentir. Tromper Carine est au-dessus de mes capacités. Certes, avec Lina, je me suis laissé prendre au jeu de la séduction, mais il ne s'est rien passé. Et pourtant, déjà la culpabilité me rongait. Je ne suis pas capable de vivre une double vie. Vivre la mienne me demande déjà beaucoup de concentration. À l'automne dernier, alors que j'en étais encore au début de mes recherches, Lina s'était approchée de notre petit groupe à la médiathèque, pour m'annoncer que ma belle-mère était arrivée. Je l'avais

regardée, interloqué, me demandant ce que la mère de Carine pouvait bien fabriquer ici. Était-il possible que ce qui n'était qu'un flirt innocent, que le désir, indéniable même si je n'y avais pas cédé, fût à tel point visible que même la mère de Carine avait pu le deviner ? Qu'en était-il de Carine alors ? Je commençais à paniquer, me levais et cherchais du regard celle qui venait jusque-là pour me remettre dans le droit chemin sans doute, me rappeler à mon devoir conjugal, l'article 215 du Code civil, mais Lina avait posé un livre sur la table devant moi. Sur la couverture s'affichait le visage de Pierre Bellemare, un demi-sourire en coin sous sa moustache. J'avais réalisé ma méprise : votre Bellemare est arrivé, bien sûr. Ma belle-mère habite à deux cents kilomètres, il était donc peu probable qu'elle fût présente à la médiathèque. Ma panique était stupide. J'étais destiné à demeurer dans les clous, à une vie simple.

— Vous n'avez pas eu besoin de m'appeler, alors.

C'est tout ce que j'avais trouvé à lui dire.

— Non, vous étiez là, alors... avait répondu Lina, laissant sa phrase en suspens.

Silencieux, je l'avais regardée en attendant la suite. Et la suite était venue.

— Je garde votre numéro. On ne sait jamais...

Puis elle était partie. Le problème des phrases laissées en suspens est qu'elles ouvrent trop d'espace. Un quadragénaire désœuvré comme moi est tenté d'investir ces espaces où tout devient possible. Autour de la table, mes trois amis me regardaient avec des demi-sourires semblables à celui de Pierre Bellemare, mais chargés de sous-entendus. Je n'avais rien dit, prétendant m'intéresser davantage au livre que Lina venait de me donner.

J'étais resté un instant à regarder le visage de Pierre Bellemare sur la couverture. M'était alors revenue en mémoire la jaquette du DVD du film *L'Arnaque* sur laquelle posaient les deux acteurs à l'affiche. En matière de moustache, les hommes ne naissent pas égaux. Une moustache ne peut ringardiser Paul Newman. Tout lui sied. L'élégance des années trente lui est naturelle. Redford dans son costume à rayures dont le mauvais genre est rehaussé par une casquette à la Gavroche est parfait. Lui aussi tout lui va. Pour ma part, j'ai l'allure un peu lourde, pataude. Bien loin d'être branché, j'ai un look que je qualifierais de confortable. Je n'aime pas avoir le ventre serré dans mon pantalon, ni être engoncé dans mes vestes. Carine dit que je m'habille trop grand. Elle se trompe. J'ai toujours porté un 42 en pantalon

et un 50 en veste. Je n'ai pas bougé depuis l'université. Elle se moque de moi, me dit que les années quatre-vingt-dix sont terminées depuis longtemps, que la mode a évolué et que les vêtements se portent plus près du corps aujourd'hui. Ceux qu'elle m'achète sont toujours trop petits, je trouve. Je ne les mets quasi jamais, leur préférant les tissus ramollis par les nombreux lavages de ceux que je porte depuis des années. Et dès que j'enfile un costume, j'ai l'air d'un vendeur de voitures d'occasion, plus proche de Pierre Bellemare que de Paul Newman. Comment pouvais-je imaginer plaire à une jeune femme de la moitié de mon âge ? Perdu dans mes pensées, j'avais relevé les yeux, abandonnant la couverture des *Génies de l'arnaque*. Face à moi, Lina, de nouveau installée derrière le comptoir de prêt, regardait vers moi.

La voiture démarre, Victor et sa mère s'éloignent. Valentin prend ma main.

— On rentre à la maison maintenant, Papa ?

OceanofPDF.com

Chapitre XIV

Dès que nous arrivons, Valentin file dans la cuisine pour se préparer un goûter. Je me laisse tomber sur le canapé. Quelques minutes après, Valentin entre dans le salon. Dans une main une assiette avec deux tartines de Nutella, dans l'autre un verre de lait. Je me demande si la malédiction des tartines ne concerne que celles à la confiture. J'avise le tapis. Il ne craint plus grand-chose après moi. Valentin s'installe sans rien renverser. J'en éprouve une légère fierté.

— Je peux regarder la télé, Papa ?

J'appuie sur la télécommande. À l'écran, un édifice en flammes. Je comprends vite qu'il s'agit de la cathédrale Notre-Dame de Paris. Me reviennent les images de ce matin, la traversée des claires de Marennes, l'évocation de Miss Havisham, sa vie suspendue dans le passé, accrochée au souvenir d'un amour disparu, d'une promesse non tenue, sa mort dans les flammes qui dévoraient les lambeaux de sa robe, celle de la mariée qu'elle n'avait jamais été. Est-ce qu'à l'instar de Miss Havisham, celui que je n'étais pas avait pris le dessus sur celui que j'étais vraiment ? Valentin continue de manger sa tartine calmement. Il me demande quelle est cette église qui brûle. Il n'a jamais visité Notre-Dame. Je n'y suis moi-même pas retourné depuis des lustres. Incapable de me souvenir quand et à quelle occasion j'y suis entré pour la dernière fois. Cette merveille de l'architecture gothique est là depuis presque mille ans, n'attend que d'être admirée, désir auquel se plient les touristes venus du monde entier, et moi, pendant des années, je suis passé près d'elle sans y prêter attention. Nous restons devant l'écran, sidérés par les images de la chute de la flèche érigée par Viollet-le-Duc. Tandis que les journalistes commentent l'événement, les images de la flèche en flammes tournent en boucle, sa chute se répète à l'écran et l'image de la bibliothécaire, de son petit doigt mimant l'impuissance érectile me vient brièvement à l'esprit. Elle est aussitôt chassée par un autre souvenir, l'effondrement des tours du World Trade Center dont les images tournaient en boucle, elles aussi, et devant lesquelles

j'étais resté hypnotisé pendant de longues heures, conscient que le monde venait de basculer, sans trop savoir dans quoi. Et ce soir encore, je me demande ce que cet incendie signifie. Qu'advient-il de notre pays si le monument à partir duquel toutes les distances sont calculées disparaît dans les flammes ? Une France sans son point de repère...

Valentin me dit qu'il a faim. Je regarde ma montre. Il est 20 heures. Deux heures se sont écoulées depuis notre retour. Carine n'est pas rentrée. Elle n'a pourtant pas de cours après 19 heures aujourd'hui et sa dernière séance a lieu à vingt minutes de voiture de la maison. Je l'appelle sur son téléphone portable. En vain. Je me lève, ouvre la porte d'entrée, m'avance sur le perron, regarde l'allée devant la maison comme si sortir pouvait provoquer son retour.

Je reviens à l'intérieur, me dirige vers la chambre. Tout semble à sa place hormis une enveloppe posée en évidence sur le lit. Je n'ai pas besoin de l'ouvrir pour savoir ce qu'elle contient. Notre-Dame est en flammes et la mienne n'est plus là. Peut-être a-t-elle rejoint le pizzaiolo du parking. Lui avouera-t-elle qu'elle n'aime pas la pizza hawaïenne ou la mangera-t-elle sans rien dire ? On ne peut pas commencer une histoire sur un mensonge. La terminer à la rigueur, par confort. La vérité exige du courage. En aurais-je manqué à ses yeux ? C'est probable. Ou alors, c'est le type de la poupée gonflable, celui qui l'avait tant amusée, ou bien encore un autre dont elle ne m'a jamais parlé.

Dans la cuisine, je prépare le dîner pour Valentin, lui explique que sa mère ne rentrera pas, j'aurais pu arrêter ma phrase là, mais j'ai ajouté « ce soir ». Je préfère attendre d'avoir parlé avec Carine au téléphone avant de lui dire la vérité. Je me dis qu'il est peut-être encore possible de la convaincre.

— Je sais, Maman me l'a dit ce matin.

Valentin l'a donc su avant moi.

Une fois Valentin couché, je retourne dans l'entrée où j'ai laissé mon sac. J'en sors le roman de Maurice Pons, me dirige vers le salon où je m'installe pour en terminer la lecture. Quelques pages seulement. Le livre refermé, je comprends l'intérêt de Mansour pour ce roman. Personne parmi les villageois n'a mis en doute la parole des cavaliers bottés de cuir qui leur avaient promis qu'ils trouveraient des merveilles dans l'autre vallée.

Chapitre XV

Lina n'a rien trouvé. Elle a cherché partout mais elle n'a rien trouvé. Ni dans les archives de la police, ni dans les archives judiciaires, ni au registre du commerce, ni même dans la presse de l'époque. Il n'existe aucune trace d'André Poisson.

— Pour les archives de la police et de la justice, s'il n'y a pas eu de plainte, je comprends. Mais comment expliquer qu'aucune société n'ait jamais été enregistrée au nom d'André Poisson, qu'aucune publicité pour son affaire de récupération des métaux, aucune annonce n'apparaisse dans les journaux de l'époque ?

Je n'avais pas de réponse.

— Ma conclusion, a-t-elle dit alors, c'est qu'André Poisson n'a tout simplement jamais existé. Toute existence laisse des traces, ne serait-ce que sous la forme d'une ligne écrite dans un registre. Mais là, rien. Je suis convaincue qu'André Poisson est une pure invention de Victor Lustig. Sans doute sa plus grande et sa plus belle arnaque, puisqu'elle n'a jamais existé, n'a donc engendré aucune victime et lui a permis de passer à la postérité comme étant le plus grand arnaqueur de tous les temps. L'homme qui a vendu la tour Eiffel... La seule chose qui témoigne de cette affaire est le récit de Lustig à l'inspecteur du FBI qui l'a arrêté. Ce même inspecteur en a écrit un livre, dont on s'est inspiré pour réaliser des films, écrire d'autres livres et jamais personne n'a remis en question la source de l'information, pourtant la moins fiable qui puisse exister, Victor Lustig lui-même. On ne peut nier son génie. Évidemment, je n'ai rien pour prouver ma théorie, sinon l'absence de preuves de l'existence d'André Poisson.

Lina, je le sentais bien, avait encore envie de me parler de cette histoire. La sonnerie de l'école était venue mettre fin à notre conversation sans que j'éprouve l'envie de la rappeler au plus vite. Depuis la discussion que j'avais eue avec mon père hier, cette histoire n'était plus la mienne. Quelle était donc mon histoire alors ? Je n'avais même pas cherché à le savoir tellement les révélations de mon père m'avaient sonné. Soudain, je revois

les derniers cartons au fond du garage, ceux auxquels je n'avais pas touché lorsque je m'étais mis en tête de le ranger.

Il me faut un bon quart d'heure pour y accéder, bouger les vélos, les sacs de vêtements, les cartons qui depuis sont venus encombrer l'espace que j'avais dégagé. Enfin, je touche au but. Deux cartons empilés sur l'étagère du haut. Je les rapporte dans le salon, les pose sur la table basse, arrache des deux boîtes la bande de scotch qui les ferme depuis cinq ans maintenant. Dans le premier, parmi tout ce que mon père a mis là, je trouve des actes de propriété, de l'appartement du xxe arrondissement à Paris, de la maison de Marennes, propriétés vendues depuis longtemps, des photos, du mariage de mes parents, des vacances et, ce que j'espérais, des livrets de famille, de mes parents, bien sûr, mais aussi de leurs parents. J'ouvre celui de mes grands-parents paternels, découvre le prénom de mon arrière-grand-père. Reste à savoir s'il était boucher, garde champêtre ou menuisier...

Assis sur le canapé, j'hésite. Appeler Carine. J'ai peur d'entendre ce qu'elle va me dire, qu'elle a écrit déjà et que je n'ai pas voulu lire. Qui sait si elle me répondra...

J'attrape mon téléphone. Trois sonneries. Je suis sur le point de raccrocher lorsque j'entends sa voix :

— Allô ?

— C'est Thomas, dis-je inutilement (son téléphone a affiché mon nom).

Les cartons contenant les effets de mon père sont là devant moi, sur la table basse du salon. Je soulève quelques papiers, découvre une paire de chaussures de foot, des Adidas avec les trois bandes blanches, si petites que l'on dirait des objets publicitaires comme ceux qu'on accroche au rétroviseur des voitures.

Carine soupire.

— J'ai bien réfléchi, Thomas, commence-t-elle.

Je sais dès lors que je retournerai à Marennes bientôt, le week-end prochain ou celui d'après selon le calendrier du championnat. Autant y aller un dimanche où l'équipe de Marennes joue à domicile. Si Carine est d'accord, j'emmènerai Valentin.

Remerciements

À Cécile et Mathilde, mes premières lectrices, pour leur regard, leurs paroles, leur présence ; à mes éditeurs, Julie Daniel et Arnaud Le Guern qui, par leurs conseils et leur attention, m'ont permis d'aller au bout de ce projet ; à Jérôme Legrand qui m'a orienté vers de bonnes sources documentaires sur Victor Lustig ; à l'agent des archives de la préfecture de police de Paris qui m'a épargné de longues heures de consultation des dossiers ; à Valentine Goby et Léa Amiel qui, par un concours de circonstances, se sont chargées des toutes premières recherches pour ce livre ; à Jean-Paul Baronnet, soixante-huitard et poilu malgré lui ; aux auteurs dont les ouvrages sont venus nourrir l'écriture de *L'Invention de l'histoire* : Maurice Pons (*Les Saisons*, Christian Bourgois, Paris, 1975 ; *Le Passager de la nuit*, Point, Paris, 2017), Floyd Miller et James F. Johnson (*L'Homme qui vendit la tour Eiffel*, Calmann-Lévy, Paris, 1963), Pierre Bellemare (*Les Génies de l'arnaque*, avec Jean-Marc Épinoux et Jean-François Nahmias, Albin Michel, Paris, 1994), et, pour les passages sur l'Algérie, Emmanuel Roblès (*Les Hauteurs de la ville*, éd. Charlot, Alger, 1948), Alice Zéniter (*L'Art de perdre*, Flammarion, Paris, 2017), Kaouther Adimi (*Nos Richesses*, Seuil, Paris, 2017), Sébastien Lapaque (*Théorie d'Alger*, Actes Sud, Arles, 2016) ; à la personne qui, dans mon quartier, a abandonné sur le trottoir une peinture de Maxime Noiré (1861-1927), peintre officiel des colonies, représentant un paysage d'Algérie (elle est depuis accrochée au mur de la pièce où j'écris et je ne doute pas de son influence sur l'apparition durant l'écriture du personnage de Mansour) ; à Dorian Danielsen qui a su parfaitement traduire l'esprit de ce texte sur la couverture ; à Sophie Loria qui a traqué les incorrections qui s'étaient glissées sous celle-ci ; à toutes celles et ceux enfin qui permettront à ce livre de tracer son chemin et d'inventer sa propre histoire.>

Je n'irai pas jusqu'à remercier Victor, ce loustic sans lequel, je dois l'admettre, ce livre n'existerait pas...

OceanofPDF.com

Achevé d'imprimer par XXXX
Nouvelle Imprimerie Laballery,
en XX 2022,
N° d'imprimeur : XXXX
Dépôt légal : janvier 2023

Imprimé en France

OceanofPDF.com